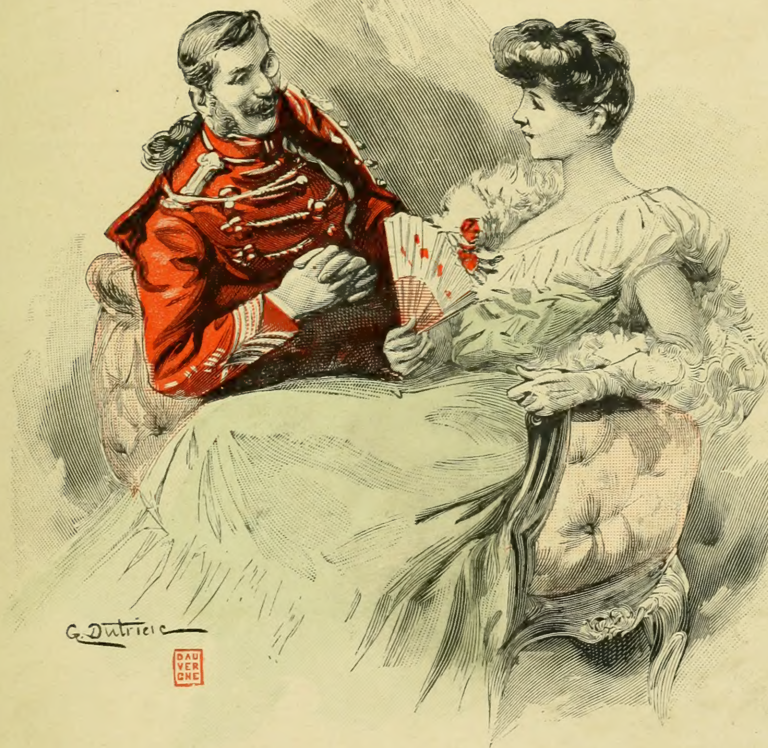


28/4/44

ABEL HERMANT



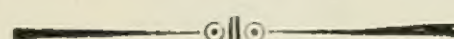
La Carrière

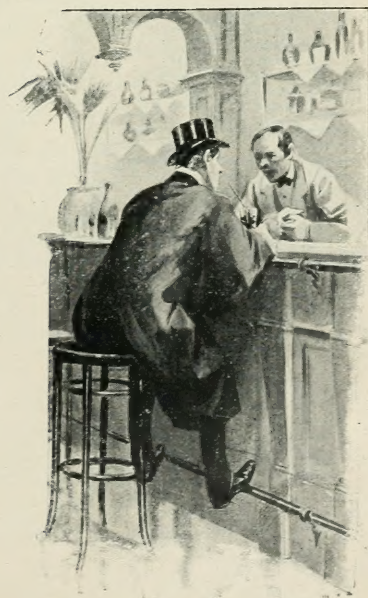


PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78



La Carrière







— Vous aimez beaucoup la campagne, Duchesse ?

ABEL HERMANT

La Carrière

SCÈNES DE LA VIE DES COURS ET DES AMBASSADES

Illustrations d'après les aquarelles

DE

DUTRIAC



PARIS

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78



PERSONNAGES

S. M. L'EMPEREUR.

S. M. L'IMPERATRICE.

S. A. I. L'ARCHIDUC HERITIER (d'un premier lit).

S. A. I. L'ARCHIDUCHESSE THEODORA, fille de l'Empereur (également d'un premier lit).

S. A. I. L'ARCHIDUC PAUL, frère de Sa Majesté.

LA COUR.

S. E. LE MARQUIS DE CHAMEROY, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République Française.

CHAILLY-DESCOMBES, premier secrétaire de l'ambassade de France.

FRANCIS, DUC DE XAINTRAILLES, deuxième secrétaire.

FRECOURT, troisième secrétaire.

MUSIGNY, attaché.

LE VICOMTE DE LA MORVANDIERE, attaché autorisé.

CHARLET, drogman.

S. E. LE GENERAL COMTE DE LUTZBOURG, aide de camp de Sa Majesté.

S. E. LE GENERAL PUFF, ambassadeur d'Allemagne.

S. E. LE CHEVALIER FATTOLINO, ambassadeur d'Italie.

HUXLEY-STONE, conseiller de l'ambassade d'Angleterre.

VERNEUIL, attaché d'ambassade français, courrier de cabinet.

SABOURAUD, attaché d'ambassade français, en congé de passage.

JULES GAVIOLINI, publiciste parisien.

LA MARQUISE DE CHAMEROY, ambassadrice de France.

LA DUCHESSE DOUAIRIERE DE XAINTRAILLES.

YVONNE DE CHAMEANE, DUCHESSE DE XAINTRAILLES.

MADAME CHARLET.

S. E. LA COMTESSE D'ESCHENBACH, demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

MADEMOISELLE HENRIETTE DE DORTMUND, demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

MISTRESS HUXLEY-STONE.

LA GENERALE PUFF, ambassadrice d'Allemagne.

MADAME FATTOLINO, ambassadrice d'Italie.

L'AMBASSADRICE D'AUTRICHE.

Le Chasseur de l'Ambassade.

L'Huissier.

Le Suisse.

Monsieur Charles, valet de pied de l'Ambassadrice.

Monsieur Jules, valet de chambre de Chailly-Descombes.

Monsieur Henry, valet de chambre du duc de Xaintrailles.

L'Agent de police.

Le Barman.

Le petit Chasseur du Bar.

De nos jours, à Paris d'abord, et puis dans une grande capitale de l'Ouest.





P…RLEZ-MOI DONC NAIVEMENT, MA CHÈRE YVONNE.

CHAPITRE PREMIER

Les Émigrants

A Paris, chez la duchesse douairière de Xaintrailles, hôtel Xaintrailles, rue Xaintrailles. (Entre la rue Vaneau et celle de Babylone.)

Décor Empire. Les salons furent restaurés, remeublés, au lendemain de la Révolution, et restèrent depuis, jusqu'à nos jours, tels.

Inventaire :

L'ordre ionique règne. De part et d'autre des panneaux en glace et des baies — portes-fenêtres ou fenêtres — également cintrés, s'érigent des pilastres stuqués de jaune.

Les draperies, violettes, de petite soie molle, point doublée, à franges.

Elles encadrent la vision d'un parc austère, français, parterres de Le Nôtre, taillis à l'instar de Malmaison.

A même le luisant parquet, où les objets mirés indiquent par leur renversement la direction des antipodes, un socle nu, simple parallélipipède, ornementé pourtant d'une moulure à la plinthe.

Sur ce dé, une statue, antique, s'ennuie.

En guise de pendant, un lampadaire.

Au centre, un lustre (Percier, Fontaine) :

Parmi des obélisques de cristal, une Victoire de bronze vert, aux ailes éployées, à la robe symétriquement retroussée, est suspendue par de nombreuses chaînettes. Les bougies sont plantées dans les têtes de lions qui terminent les branches disposées en couronne. Du centre de la couronne, et des pieds de la Victoire, pend une boule en cristal. De la boule pend un gland, vers le centre d'une table ronde en acajou, à dessus de marbre noir. Ornement courant de bronze doré, au bandeau — trois pieds courbes, réunis par un plateau d'acajou, en étoile à trois pointes arrondies — griffes.

Les meubles sont : une ottomane, un *somno*, huit fauteuils pareils, à fronton, acajou et bronze doré, huit chaises pareilles, à dossiers incurvés, décorés de croisillons. Les coussins mobiles des chaises sont minces, durs. Les coussins mobiles des fauteuils sont épais, moelleux, fatigués par l'âge. Velours giselé jaune, fané jusqu'au soufre.

Tapis devant la cheminée seulement : tapis oriental de fabrication française, suivant la compétence de 1804.

La garniture de cheminée, monumentale. Sur la pendule, l'Amour et Psyché, nus, mais séparés jusqu'à mi-corps par une borne de marbre rouge, s'effleurent d'un baiser qui ne saurait inspirer aucune inquiétude. — Deux urnes flanquent cette pendule. Accolés au flanc gauche et au flanc droit de chacune de ces urnes, des amours, nus, assis, présentés de profil, sont sur le point de frapper l'une contre l'autre des cymbales, qu'ils brandissent. Les candélabres qui complètent cet ensemble, dominent. Ils sont

à double couronne de bougies, avec, au milieu, un petit tas de flammes en bronze doré.

Dans un coin, un bonheur-du-jour, faisant fonction de secrétaire, est entr'ouvert. Il s'en échappe des papiers armoriés, des enveloppes. Une écritoire de style anglais est visible, ainsi qu'une plume d'or, de fabrication récente. Ces objets attestent que dans le décor suranné vivent des êtres contemporains.

Portraits d'aïeux, pur dix-huitième, roses, poudrés, souriants, retrouvés au hasard des ventes, pendant la grande liquidation du Directoire : inauthentiques peut-être ; à coup sûr, vraisemblables.

La Duchesse douairière de Xaintrailles. — Soixante-cinq ans, cheveux : blanc classique de douairière. D'ailleurs, ne se croit nullement obligée d'être Pompadour. Reste second empire, comme son salon premier empire. Robe à trois étages de volants.

Sa future bru, Yvonne de Chaméane. — Vingt ans. Toilette pour aller et venir. Indications de beauté prochaine. Type et caractère encore peu déterminés. Attend les circonstances pour s'affirmer, au physique et au moral. Timide. Fait effort parfois pour s'évaporer. Témoigne alors, par une prodigieuse rougeur, de la peine que cela lui donne.

Toutes deux passent derrière les vitres, sur le fond de parc, lentement, au pas de la douairière. Un valet de pied (petite livrée) leur ouvre la porte-fenêtre du milieu, et s'efface. Elles entrent. Elles décrivent un huit de chiffre, et vont s'asseoir sur l'ottomane.

Yvonne. — Je suis très contente de m'être promenée avec vous... J'espérais que Francis rentrerait avant mon départ... Je suis venue pour vous faire une visite... Je venais aussi un peu pour lui. C'est une escapade. Je m'étais mis dans la tête qu'une fois, avant mon mariage, je viendrais, comme cela, voir mon fiancé chez lui... Comme c'est contrariant qu'il ne rentre pas !... Je vais être forcée de vous quitter... Voilà une heure que mademoiselle m'attend... Maman me gronderait.

La Duchesse. — Excusez mon fils, chère enfant, et félicitez-vous d'épouser un homme qui n'est pas un oisif.

Yvonne. — Comme secrétaire d'ambassade, a-t-il beaucoup d'occupations, même quand il est en congé ?

La Duchesse. — Beaucoup d'obligations.

Yvonne. — Je vous demande pardon. Je voudrais... (*Elle cherche*) regarder l'heure.

La Duchesse lui désigne la borne qui s'interpose entre l'Amour et Psyché.

Yvonne. — Ah ! c'est vrai... Cette pendule est bien belle, mais elle m'impose... Je ne peux pas me figurer qu'elle serve à indiquer l'heure, tout simplement.

Six heures et demie.

La Duchesse, *faisant bouffer les volants de sa robe, avec les gestes d'il y a un demi-siècle.* — Etes-vous si pressée ?

Yvonne. — Je m'accorde cinq minutes.

Pause.

Yvonne. — J'aime beaucoup les meubles empire. C'est tellement à la mode !... Avez-vous remarqué, madame, comme des objets semblables peuvent nous donner des impressions différentes ? Papa qui s'y connaît très bien, a acheté, oh ! pour des prix exorbitants, des meubles tout à fait dans le style de ceux-ci. Nous en avons même de tout pareils, tenez un... un... chose comme celui-là...

La Duchesse. — Un *somno.*

Yvonne. — Un *somno*... et puis une table, oh ! la table est exactement pareille à celle-ci. Du reste, on l'a vendue à papa comme pièce unique... Vous savez s'il a du goût. Il a dirigé lui-même le tapissier, pour que tout soit dans la note. Il a supprimé le portrait de mon arrière-grand-père, qui était en Louis XV !... Eh bien, ça ne fait pas du tout le même effet qu'ici. Quand je m'assois dans un de nos grands fauteuils, il me semble que je suis chez un marchand de curiosités et que je me mets là, bien commodément, pour qu'on m'étale des étoffes. Tandis que chez vous... (*Elle s'arrête.*)

La Duchesse. — Eh bien ?

Yvonne. — J'ai peur de vous fâcher.

La Duchesse. — Parlez-moi donc naïvement, ma chère Yvonne. Je n'ai que le temps d'apprendre à vous connaître. Songez qu'à peine mariée, vous suivrez Francis à l'étranger. Nous ne nous verrons plus que de loin en loin. Et combien de fois ? A mon âge...

Yvonne. — Oh ! madame...

La Duchesse. — Vous disiez...

Yvonne. — Eh bien, chez vous... c'est tellement de l'époque... Tenez... Toute seule dans le salon, je n'oserais pas faire le plus petit mouvement. Il me semblerait toujours qu'il y a là, cachée dans un coin obscur, une très vieille, très vieille grand'mère, comme était la mienne... Quand elle avait sa migraine, elle ne pouvait pas même supporter le bruit que je faisais en tournant les feuilles d'un livre d'images... Et elle avait sa migraine tous les jours de trois à six... Par exemple, elle supportait bien les aboiements de son petit chien, que je détestais, parce que je trouvais cela trop injuste.

La Duchesse. — Comment ? Comment ?

Moi qui vous croyais une si raisonnable petite fille, si posée, est-ce que, par hasard, vous seriez une garçonnière qui aime le bruit, le remue-ménage?

Yvonne. — Oh non! madame, vous savez bien qu'on m'a élevée très sévèrement.

Un peu de confusion. Silence.

Yvonne, *tout d'un coup.* — C'est comme le jardin...

La Duchesse. — Le jardin?

Yvonne. — Le jardin, votre jardin... Comme il est beau! Jamais l'idée ne me viendrait de m'y promener pour m'y promener, et sans un valet de pied qui m'accompagne... Malheureusement, Francis et moi, nous ne demeurerons guère ici.

La Duchesse. — Est-ce que vous regrettez de le suivre à l'Ambassade?

Yvonne. — Oh! non... mais... cette ambassade... je ne saurais pas bien vous dire... c'est un peu... c'est un peu comme ce salon et le jardin... Il me semble que je serai toute heureuse de m'y trouver, parce que c'est le milieu qui me convient, c'est notre monde... Seulement, il y aura toujours le... le... valet de pied. Vous comprenez?...

La Duchesse. — Pas très bien... Vous êtes un peu timide... Assurez-vous... Votre mari, qui vous aime, vous donnera de la confiance.

Yvonne, *avec feu.* — N'est-ce pas qu'il m'aime? J'en étais sûre, mais...

La Duchesse, *surprise.* — Mais?

Yvonne. — Mon Dieu! Que vous allez me trouvez sotte avec mes comparaisons, que je ne sais seulement pas exprimer comme il faudrait!

La Duchesse. — Est-ce qu'il est aussi comme ce salon et le jardin?

Yvonne, *bas.* — Un peu.

La Duchesse. — Le valet de pied?

Une porte s'ouvre. Francis, duc de Xaintrailles, entre. Il est très bien, grand, et remarquablement habillé, coiffé savamment. Accent anglais (discrètement). Bagues.

Il marche vers sa mère, en ligne droite, lui baise la main. Il baise ensuite la main d'Yvonne, et reste devant elle longtemps, debout. Il sait se tenir et causer debout.

Francis. — Croyez que je regrette vivement d'être rentré si tard.



Francis baisa la main de sa mère.

Yvonne, assise, le regarde de bas en haut. La duchesse se lève.

Francis, *un peu inquiet.* — Vous nous quittez, ma mère?

La Duchesse. — Je préviens vos désirs.

Elle sort. Silence.

Yvonne. — Etes-vous allé à l'Hippique?

Francis. — Un instant.

Yvonne. — Qui montait?

Francis. — Des officiers de mon régiment.

Yvonne. — De votre...?

FRANCIS. — Du régiment où j'ai fait mon volontariat.

YVONNE, *convaincue*. — Comme cela a dû vous intéresser !... Qui donc ?

FRANCIS. — D'Ayguemortes, du Perré, de Chiffreville, du Puymartin... Vous les connaissez ?

YVONNE. — Tous !... Bons parcours ?

FRANCIS. — D'Ayguemortes a touché à la barre double, Chiffreville a pris un bain.

YVONNE. — Vous montez bien ?

FRANCIS. — Comme il faut.

Un temps.

YVONNE. — Savez-vous les résultats ?

FRANCIS. — De l'Hippique ? Non. Je n'ai pu rester jusqu'à la fin. J'étais convoqué au ministère.

YVONNE. — Ah !... Pour service ?

FRANCIS. — Pour prendre le thé.

YVONNE. — Vous étiez nombreux ?

FRANCIS. — Le personnel... Plusieurs collègues des ambassades, comme moi de passage à Paris.

YVONNE. — Dites-moi des noms ?

FRANCIS. — Le fils de notre plénipotentiaire à Smyrne, Sabouraud.

YVONNE. — Qu'il me déplaît ! Il a l'accent du Midi, des yeux en boule de loto, une barbe de contremaître, des habillements et une tenue pitoyables. Il ne peut pas dire deux mots de suite sans croiser les jambes et prendre son pied dans sa main.

FRANCIS. — J'ai le regret de vous dire qu'il doit faire prochainement un voyage où nous le rencontrerons. Il séjournera quinze jours à l'Ambassade. Il se réjouit de vous être présenté. (*Un temps.*) Au fait, vous connaissez donc Gaviolini ?

YVONNE. — Mais oui... Vous aussi ?

FRANCIS. — Naturellement. Où l'avez-vous rencontré ?

YVONNE. — Partout, jusque dans un monde de financiers où on ne m'a menée qu'une fois. Il valse merveilleusement.

FRANCIS. — C'est un Parisien.

YVONNE. — Mais il n'est pas de la Carrière ?

FRANCIS. — Non... On ne voit pourtant que lui au quai d'Orsay.

YVONNE. — Que fait-il ?

FRANCIS. — Je ne m'en doute pas. Personne ne s'en doute. Il est au mieux avec le Ministre. On fait attendre le Nonce pour lui. Il est toujours le premier à savoir les nouvelles, et je ne connais personne qui ne soit en correspondance confidentielle avec lui.

Un temps.

YVONNE. — Vous avez lu le *Figaro* ce matin ?

FRANCIS. — Est-ce qu'il y avait quelque nouvelle importante de l'Etranger ?

YVONNE. — Oh ! il y avait...

FRANCIS. — ?

YVONNE. — Un écho sur nous.

FRANCIS. — Ah ! je sais... J'avais chargé Gaviolini de le rédiger... Bien ?

YVONNE. — Bien.

La Duchesse rentre. Geste de Francis et d'Yvonne. D'un geste, la douairière s'excuse de les déranger. Elle prend, dans le bonheur-du-jour, quelques papiers.

Le valet de chambre de Francis (en noir) entre. Il présente au duc une lettre.

FRANCIS, *à Yvonne*. — Vous permettez ?

Geste. — La duchesse se retire.

FRANCIS. — C'est justement une lettre de là-bas.

YVONNE. — Ah !...

FRANCIS. — Oui, une... un de mes collègues, de l'Ambassade, m'écrit.

YVONNE. — Ah !...

FRANCIS. — Il m'adresse de cordiales félicitations. La marquise de Chameroy, l'Ambassadrice se réjouit, paraît-il, de vous posséder. Vous aurez un grand succès. (*Il s'anime un peu.*) Je serai fier de vous. (*Il lui prend la main. Silence.*)

YVONNE, *résolument*. — Francis...

FRANCIS. — ?

YVONNE. — Nous nous marions dans quinze jours.

FRANCIS. — Oui.

YVONNE. — Nous partons aussitôt pour un grand voyage à travers l'Europe.

FRANCIS. — Oui.

YVONNE. — Et après cela nous allons nous installer dans cette ville lointaine que je ne connais pas, dans ce pays où on ne parle pas français, dans une maison qui ne sera pas la nôtre...

FRANCIS, *sévère*. — Eh bien ?

YVONNE. — Eh bien, si au lieu de cela nous reprenions tout bonnement le chemin de Paris ?

FRANCIS, *glacial*. — Je ne comprends pas.

YVONNE. — Oui, si nous venions nous installer... n'importe où, même ici ?

FRANCIS. — Et ma carrière ?

YVONNE. — Oh ! votre carrière...

FRANCIS. — Sérieusement, Yvonne, je ne comprends pas... j'oserais même vous

dire que je goûte médiocrement cette plaisanterie. Vous m'avez toujours dit que vous rêviez d'épouser un diplomate, comme les enfants rêvent d'être général ou cocher d'omnibus. Pouvez-vous m'expliquer comment vous conciliez ce désir, qui sera prochainement réalisé, avec votre envie intempestive de vous établir à Paris?

YVONNE. — Oui, j'ai voulu épouser un diplomate. Mais puisque vous l'êtes, cela me suffit, pourquoi le rester?

FRANCIS. — Je vous avoue que je comprends de moins en moins.

YVONNE. — C'est bien simple. Sur dix de mes amies, il y en a bien neuf qui ne veulent entendre parler que d'épouser des militaires. Mais c'est à condition, bien entendu, qu'ils démissionnent.

FRANCIS. — Démissionner?

YVONNE. — Vous ne feriez pas ce petit sacrifice?

FRANCIS. — Ce petit sacrifice!... Démissionner!... D'abord, vous me surprenez, Yvonne. Vous connaissez peu les usages du Département. On nous met en disponibilité quelquefois, nous ne démissionnons jamais.

YVONNE. — Ah! le mot m'est bien égal.

FRANCIS. — Ceux qu'effraie le séjour à l'étranger demandent à faire un stage dans les bureaux.

YVONNE. — Si je vous priais...

FRANCIS. — Les bureaux!... Yvonne!...

YVONNE. — Eh bien?

FRANCIS. — J'attribuais à votre désir d'épouser un diplomate de carrière, d'entrer vous-même, si j'ose dire, dans la Carrière, j'attribuais, dis-je, à ce désir louable, de nobles motifs, auxquels je commence à craindre que vous n'avez guère pensé.

YVONNE. — (*Geste.*)

FRANCIS. — L'essentiel, ma chère Yvonne, et j'imaginais que vous l'aviez compris, l'essentiel pour nous autres est justement de quitter Paris, de quitter la France, où il n'y a plus de place pour nous. Les bureaux? Vous plaisantez. Qu'est-ce que vous voulez que je sois dans un bureau? Je ne dirai pas gratte-papier, on en gratte si peu... mais laissons cela, c'est l'air même de Paris et de la France qui ne peut plus nous convenir. Il n'y a plus qu'à l'Etranger qu'on trouve une cour, — vous serez présentée, — des gens qui sachent dire Excellence ou Monsieur le Duc, — je suis honteux des miens, qui sont pourtant les mieux stylés que j'aie pu dénicher, — une aristocratie, une étiquette, des pairs : au lieu qu'ici, nous n'avons plus que des inférieurs insolents. Je vous croyais dans ces idées-là, Yvonne, comme j'y suis moi-même, et que pour vous comme pour moi, la diplomatie, c'était l'émigration.

YVONNE. — Ne me grondez pas, Francis. Je sens bien que vous avez raison. Je comprends tout de suite les choses, quand vous vous donnez la peine de me les expliquer. Mais vous ne me préparez pas, vous ne me familiarisez pas d'avance avec la société nouvelle où je vais entrer avec vous. Vous...

FRANCIS. — Nouvelle?... Vous connaissez de nom ou de vue tous mes collègues de l'Ambassade. Vous connaissez l'Ambassadeur notamment, le marquis de Chameroy.

YVONNE. — Je l'ai souvent rencontré. Il a des façons exquises. Mais ce n'est que l'extérieur de sa personne que je connais. Je ne sais pas du tout quel homme il est.

FRANCIS. — Il est l'homme qu'il paraît. Il personnifie le tact, le bon goût. Son caractère se peint sur sa physionomie. C'est un homme souriant et réservé. Il fait la fête quelquefois.

YVONNE. — Mon Dieu!... Et l'Ambassadrice?

FRANCIS. — La marquise est une grande dame dans toute l'acception du mot.

YVONNE. — Mais encore?

FRANCIS. — Que vous êtes exigeante! Je n'ai pas la prétention d'analyser comme La Bruyère. Mais il me semble qu'il n'y a rien de plus ni de moins à dire sur elle: c'est une grande dame. Ce mot-là exprime tout. C'est ainsi qu'on la juge en haut lieu. L'archiduc Paul me disait un jour que nul ne sait tourner une phrase comme elle pour y glisser l'*Altesse Impériale*.

YVONNE. — Est-ce que vous avez quelque intimité avec l'archiduc?

FRANCIS. — Je le vois au club, là-bas; et lorsque par hasard nous nous trouvons ensemble à Paris, — nous nous rencontrons fréquemment: nous avons le même chemisier...

YVONNE. — Parvet... Une grande dame, la marquise? Je croyais qu'elle est « née Michon », comme on dit.

FRANCIS. — Raison de plus : elle sait son devoir, et elle se surveille.

YVONNE. — Si vous étiez gentil, vous me passeriez en revue les autres personnages de notre ambassade.

FRANCIS, *condescendant.* — Le premier secrétaire... (*Il s'anime.*) Le premier secré-

taire est... (*Très dédaigneux.*) Chailly-Descombes. Avancement scandaleux... Allié à des députés radicaux. Aucune tradition... Pas de scrupules... *Strugforlifer...*

YVONNE. — *Strug...*

FRANCIS, *hautain.* — Vous ne savez pas l'anglais?

YVONNE. — Mais si... Ah! c'est de l'anglais?... On doit lui faire grise mine à ce Chailly-Descombes?

FRANCIS. — On le ménage. L'Ambassadrice elle-même est forcée...

YVONNE. — Forcée?...

FRANCIS. — Ma chère Yvonne, je devrais vous initier à certains dessous; mais j'attends que notre mariage soit un fait accompli.

YVONNE. — Je ne vous demande aucun détail sur le deuxième secrétaire, M. le duc de Xaintrailles, ni sur sa femme...

FRANCIS. — Chère Yvonne...

Velléités de tendresse. Silence, gêne.

YVONNE, *d'une voix légèrement altérée.* — Le troisième?...

FRANCIS. — Le troisième?... Ah!... Frécourt, sang bourgeois, sachant le monde pourtant et ce qu'il nous doit. Un esprit bizarre. Croiriez-vous qu'il s'est épris de la Carrière — je dirais presque pour lui: du Métier, parce qu'il se figure qu'un troisième secrétaire d'Ambassade remue le monde et rend des services à son pays! C'est un enthousiaste.

YVONNE. — Ah! tant mieux. Il doit être sympathique.

FRANCIS, *familier.* — Un peu rasant. A force de batailler pour des intérêts qui, en somme, ne le concernent pas, il nous met à tout propos des incidents diplomatiques sur les bras. L'Ambassadeur, qui a pour devise : « Toujours plier », se fût débarrassé de ce Frécourt depuis longtemps; mais il est commode, il fait toute la grosse besogne. On la lui laisse, cela l'amuse. Enfin nous avons deux attachés, dont un autorisé, un aimable compagnon, il vous fera la cour, Yvonne. Il est là en dilettante, en flirteur. L'autre a des visées littéraires, le croiriez-vous?

YVONNE. — Est-ce qu'il écrit dans les revues?

FRANCIS, *supérieur.* — Pas même... dans les journaux.

YVONNE. — Oh!...

FRANCIS, *avec le rire de Louis XIV.* — Mais j'oubliais. Mon catalogue présente une lacune.

YVONNE. — Quelle?

FRANCIS. — Le drogman.

YVONNE, *innocemment.* — Un drogman, c'est un eunuque, n'est-ce pas?

FRANCIS. — Non... Figurez-vous que ce bon gros homme, ancien consul, a épousé une ex-actrice. Ces bêtises-là vous cassent les reins. Non contente d'avoir brisé son avenir, sa femme le ridiculise encore. Au reste, on ne s'en plaint pas. L'attaché littéraire, Musigny, l'Ambassadeur même, dit-on...

YVONNE. — L'Ambassadeur?

FRANCIS. — Pardon, ce détail est de ceux que je vous dirai plus tard. Mais accoutumez-vous d'avance à l'idée que vous ne fréquenterez guère Mme Charlet.

YVONNE. — Quelles seront mes amies?

FRANCIS, *subitement grave.* — Je serais heureux de vous voir liée avec mistress Huxley-Stone. C'est la femme du conseiller de l'ambassade anglaise.

Il s'asseoit.

YVONNE, *un peu ironique.* — Est-ce que ce mot dit tout?

FRANCIS, *vexé.* — En tout cas, ce mot dit beaucoup de choses. (*Un temps.*) Mistress Huxley-Stone est une femme accomplie, d'une tenue et d'une distinction qui ne laissent rien à désirer. On la consulte quand il y a des doutes sur les préséances. Elle disait un jour à l'Empereur...

YVONNE. — Si moi, femme du second secrétaire, j'assistais à un dîner de cour, où tout le corps diplomatique serait invité, à côté de qui serais-je placée?

FRANCIS, *sans hésitation.* — A la gauche de l'Archiduc Paul, et à la droite...

YVONNE. — Est-il bien?

FRANCIS. — Qui?

YVONNE. — L'archiduc.

FRANCIS, *froid.* — Pardon... Nous parlions, je crois, de mistress Huxley-Stone.

YVONNE, *confuse.* — Je vous demande pardon.

FRANCIS. — C'est une femme d'excellent conseil, et vous ne sauriez trouver de meilleur guide pour la difficile épreuve de vos débuts. (*Machinalement, il tire de sa poche une lettre qu'il a reçue.*)

YVONNE, *étourdiment.* — Ce n'est pas elle au moins qui vous écrit?

FRANCIS, *digne.* — Plaît-il?

YVONNE. — C'est qu'en parlant d'elle vous tirez cette lettre. (*Il remet l'enveloppe dans sa poche.*) Elle est jeune?

FRANCIS, *négligemment.* — Un peu plus de trente ans.

Yvonne, *avec une moue.* — Oh!...

Francis. — C'est un âge... parfaitement convenable dans sa situation.

Yvonne. — Vous me trouvez peut-être un peu jeune?

Francis. — Je vous trouve charmante; mais vous ne sauriez manquer d'être un peu inexpérimentée, et de bons conseils ne vous nuiront pas.

Yvonne. — Est-elle jolie?

Francis. — Elle a ce je ne sais quoi des Anglaises...

Yvonne. — Ah!... Est-ce que?...

Francis. — Est-ce que?...

Yvonne. — Est-ce qu'il y a sur elle de ces choses que vous me direz plus tard, quand nous serons mariés?

Francis, *net.* — Absolument rien.

Le valet de pied ouvre la porte-fenêtre. La duchesse douairière entre.

La Duchesse. — Petite masque! Est-ce parce que ma pendule vous impose, que vous ne voyez pas qu'il est tantôt sept heures?...

Yvonne. — Oh! madame, nous causions bien sérieusement.

La Duchesse. — Oui, oui...

Une femme de chambre apporte à Mlle de Chaméane son collet.

La Duchesse. — Adieu, mon enfant. (*Elle l'embrasse.*)

Yvonne. — Adieu, madame... (*Effusion soudaine.*) Oh! ma mère, je suis bien heureuse. Francis est une intelligence!

Le duc s'approche. Baise-mains. Sortie d'Yvonne. Le duc s'asseoit devant le bonheur-du-jour, prend une feuille de papier, une enveloppe.

La Duchesse, *de loin.* — Votre fiancée me plaît, mon fils.

Francis, *distrait.* — Charmante... (*Sur l'enveloppe il écrit, d'une grande écriture renversée : « MISTRESS HUXLEY-STONE... »*) Un peu expansive.

La Duchesse. — Avec l'âge, cela passera.

Francis. — Je l'espère.

Il réfléchit, le bout de la plume d'or entre les dents.
L'inspiration vient.
Il écrit :

« *LITTLE DOLLY...* »

II

L'Équilibre Européen

Là-bas.
Onze heures. Il n'est pas jour à l'Ambassade.
Sur la rue (aristocratique, morte), les communs (rez-de-chaussée, hautes fenêtres), — la porte cochère, monumentale, ouverte.
La cour en fer à cheval, gravier ratissé, bordure de pavés antiques, avec un rien de mousse entretenue soigneusement, trottoir net.
Perron.
La porte du vestibule, vitrée, bâille.
Le vestibule : ameublement du garde-meuble. Au panneau de gauche, une toile, de dimensions officielles, *achetée par l'Etat.* Vis-à-vis, seul, sur un socle, le président Carnot, en marbre (buste).
Au fond, la table de l'huissier.
Domesticité.
Le Suisse, tenue de jour, vaste capote, casquette à visière d'où s'échappent des extrémités de sourcils et de favoris grisonnants. Ramassé dans un fauteuil, il répare : sa nuit fut troublée par d'importuns réveils. Il ronfle avec un accent étranger.
Le Chasseur, nu-tête, vêtu d'un uniforme qui ressemble vaguement à celui d'un officier de marine. Toutes les personnes qui viennent à l'Ambassade pour la première fois, le prennent pour l'attaché militaire, et s'étonnent qu'il mette des bûches au feu. Etranger. Ne dit rien, ne fait rien. Embarrassé de ses mains. Va, vient. Ni assis, ni debout. L'air bête.
L'Huissier. Conforme au type. Français.
Monsieur Charles, valet de pied de l'Ambassadrice. Blond, rose, glabre. La physionomie et la distinction d'un très jeune étudiant d'Oxford. Français, trente-cinq ans. Petite livrée (le pantalon), très simple. Pas même les armes sur les boutons : un chiffre — discret, une couronne — minuscule.
Monsieur Jules, valet de chambre de M. Chailly-Descombes, le premier secrétaire. (Le Premier et le Deuxième demeurent à l'hôtel de l'ambassade.) Complet noir (veston), cheviotte légèrement pelucheuse, cravate blanche demi-négligée.
Ces messieurs, assis, surveillent des domestiques indigènes qui balaient, époussettent, rangent. Monsieur Jules inspecte plus particulièrement, par la porte ouverte, le cabinet de Chailly-Descombes, son maître.

L'Huissier, *repliant un journal qu'il vient de parcourir, le tend à l'un des domestiques indigènes.* — Va reporter *la Gazette de France* sur le bureau de monsieur le premier secrétaire... Tu as compris? (*Signe d'assentiment. — Le subordonné obéit.*)

Monsieur Charles, *l'arrêtant au passage.* — ... Et *le Times.* (*A l'huissier.*) Il y a un leading article qui nous concerne. Le premier cocher me l'a traduit... Bien fait... Partial, mais bien fait... Nous commençons à inquiéter l'Europe. L'Angleterre s'émeut.

Monsieur Jules, *bourru et faubourien.* — En attendant, *la Lanterne* nous éreinte.

L'Huissier, *souverainement.* — *La Lanterne!...*

Monsieur Charles. — Pfut!

Un jeune homme très bien mis, overcoat moutarde sur complet de voyage beige, chapeau mou, « Gladstone bag » à la main traverse en droite ligne la cour d'honneur, dont les cailloux crient. Il gravit le perron. Il s'arrête au seuil. Il insiste sur son entrée. C'est Monsieur Henry, valet de chambre de M. le duc de Xaintrailles, deuxième secrétaire.

L'Huissier, *de sa table.* — Tiens! Xaintrailles.

Monsieur Henry. — Bonjour... (*Salut de la main. — A Monsieur Charles, familièrement.*) Bonjour, Chameroy... (*Shakehand. — A Monsieur Jules, avec une nuance.*) Bonjour, Chailly... (*Poignée molle.*) Eh bien, c'est comme ça qu'on vient chercher les amis à la gare?

Monsieur Charles. — Pouvions pas deviner...

Monsieur Henry. — Deviner?... Ma lettre, ma dépêche?

L'Huissier. — C'est moi qui reçois le courrier : je vous affirme que ni lettre de vous ni dépêche ne nous est parvenue.

Monsieur Henry. — Hein! le disais-je?... hein! le disais-je qu'on me surveille? La police intercepte ma correspondance à la frontière.

Monsieur Charles. — Est-ce que votre lettre contenait des nouvelles importantes ?



— Il ronfle avec un accent étranger.

Monsieur Henry, *modestement.* — Je n'annonçais pourtant que mon retour, vingt-quatre heures avant les maîtres. Je demandais le chasseur et un omnibus. J'ai dû prendre une voiture de place.

L'Huissier. — Vous nous en voyez confus. Etes-vous fatigué du voyage?

Monsieur Henry. — Non... non. Les sleepings sont confortables. Mais vrai, vous n'avez pas reçu ma lettre?

L'Huissier, *avec un geste de serment.* — Vrai.

Monsieur Henry. — Cette censure!

Monsieur Jules (*valet de chambre du Premier, radical*). — N'est-ce pas? Quel sentiment d'oppression quand on revient ici! Comme on regrette la liberté française, Paris!

Monsieur Henry, *sévèrement.* — Non... Certes, Paris... je ne me repens point du bref séjour que j'y ai fait. Le duc a profité de son congé pour sortir le mail. Il s'est aussi marié comme on doit, en gala : sièges drapés, poudre, culottes. Pour le contrat, rien qu'un cinq à sept, mais très pur. Ça retrempe. Seulement, après les cérémonies, faut partir. Mauvais air. Les antichambres même se gangrènent.

L'Huissier. — Des défections?

Monsieur Henry. — Le chef de madame la duchesse douairière s'est rallié.

Monsieur Charles, *avec dégoût.* — Pioutiste!

Monsieur Henry. — Bien mieux, le suisse...

Le Suisse, *réveillé en sursaut.* — Foui...

Monsieur Henry. — Dors, mon vieux, ce n'est pas toi de suisse qui nous occupe.

Le Suisse, *rendormi, dans un soupir.* — Foui...

Monsieur Henry. — Le suisse de la duchesse est atteint de socialisme.

L'Huissier. — Où allons-nous?

Monsieur Henry. — Celui-là du moins — je dois le dire à sa décharge — n'oublie pas que son père fut vingt-quatre ans bedeau à Sainte-Clotilde; il est socialiste chrétien.

Monsieur Charles. — M. de Mun ne comprendra-t-il pas à la fin tout le mal qu'il fait?

Monsieur Henry. — Personne, à mon sens, ne devrait défendre plus passionnément que nous l'ordre social établi. Que deviendrons-nous s'il est bouleversé? Les utopistes ne tiennent aucun compte des individualités d'élite ou



— Moi, du moment que je ne suis pas M. le Duc, je ne peux être que le valet de chambre de M. le Duc.

d'exception. Moi, du moment que je ne suis pas monsieur le duc, je ne puis être que le valet de chambre de monsieur le duc.

Monsieur Jules. — J'en ai chaud...

Monsieur Henry. — Blaguez pas, Chailly. Vous êtes radical pour complaire à votre maître, mais vous êtes snob; et quand vous annoncez une altesse, vous en avez plein la bouche.

Monsieur Jules. — Dame! ça flatte; mais on reste quand même fidèle à ses principes.

L'Huissier, *s'éventant avec* les Débats roses. — Immortels principes!...

Monsieur Henry. — Au fait, compliments : vous avez bien travaillé depuis mon départ.

Les autres, *satisfaits*. — Ah!...

Monsieur Henry. — L'Europe est sur l'œil. L'Angleterre...

Monsieur Charles. — ... S'émeut... V's avez lu le *Times?*

Monsieur Henry. — J'arrive.

L'Huissier. — Chasseur, allez donc rechercher le *Times* sur le bureau de monsieur le premier secrétaire.

Monsieur Henry. — Alors, c'est vrai qu'on nous fait les yeux doux ici? Vous croyez que le traité...

Monsieur Charles, *vivement*. — Chut!

Gestes.

Le Suisse, *entre deux ronflements*. — Brodogole...

Monsieur Henry. — Ce que j'admire, c'est la façon dont les journalistes parisiens pataugent dans nos affaires diplomatiques. (*A M. Jules.*) Mon cher, je vous fais mes compliments. Vos radicaux ont du tact. Vous avez lu *la Lanterne?* Au moment où on nous fait des avances ici, un article à tout casser pour un douanier que nos amis nous ont tué du mauvais côté de la frontière...

Le troisième secrétaire, Frécourt, entre vivement. Tenue de matin, sans recherche, mais sans faute. Bien de sa personne, un peu fiévreux. Trente ans. Portefeuille bourré de papiers. Les valets se lèvent. Il traverse le vestibule, il entre dans le cabinet du Premier.

Il crie de loin :

— M. Chailly-Descombes n'est pas encore descendu?

Monsieur Jules. — Non, monsieur.

Il s'installe dans un fauteuil, le tas des journaux sur ses genoux, fait sauter des bandes.

— Où est le *Times?*

Monsieur Jules. — Voici.

Frécourt s'abîme dans sa lecture.

Le cabinet du premier secrétaire est meublé et drapé de vert bouteille. Divans carrés. Tables carrées. Fauteuils et chaises carrés. Parfum de cigarettes exotiques.

Sur la cheminée, coupe bleu Sèvres, candélabres Empire. Photographies dans des cadres surmontés de couronnes fermées, avec des dédicaces princières. A la glace, invitations notables : *le Prince... l'Archiduc... D'ordre de* Sa Majesté l'Empereur, *le grand maître des cérémonies a l'honneur*, etc.

Frécourt tire de son portefeuille des manuscrits, et relit. Pantomime animée.

Entre, enfin, Chailly-Descombes, grand, osseux, imberbe, le nez au vent. Evidemment, de l'intelligence, surtout du flair. Petite jaquette.

Frécourt. — Bonjour, mon cher.

Chailly-Descombes. — Bonjour.

Il s'asseoit devant son bureau, décachette son courrier. Frécourt n'interrompt pas sa besogne. Conversation décousue, avec des temps

Chailly-Descombes, *levant le nez*. — Mon cher, ce que j'admire, c'est la façon dont les journalistes parisiens pataugent dans nos affaires.

Frécourt. — Ah! *la Lanterne...*

Chailly-Descombes. — Oui, je vais écrire à Gaviolini qu'il me trousse un petit article dans un sens tout à fait différent... C'est fort qu'un journal où je n'ai que des amis...

Frécourt. — Mais, permettez... Il me semble que, pour une fois, *la Lanterne* n'a pas tort. Si, pendant qu'on fait les yeux doux à notre ambassadeur, on tue nos douaniers sur la frontière...

Chailly-Descombes, *le coupant*. — Vous avez lu le *Times?*

Frécourt. — Eh bien?

Chailly-Descombes, *concluant*. — Vous avez lu le *Times?*

Entre l'Ambassadeur. Pyjama. — C'est un bel homme blond. Favoris à l'autrichienne, coiffure soignée, un peu surannée. Grande aisance d'allures, avec une timidité dans le regard et dans la voix. Aménité incomparable. L'homme de toutes les conciliations.

L'Ambassadeur, *cordialement*. — Ah! messieurs, bonjour.

Chailly-Descombes. — Monsieur l'ambassadeur...

Frécourt. — Monsieur l'ambassadeur...

La main.

L'Ambassadeur, *à Chailly-Descombes.* — Eh bien! mon cher, je vous ai regretté hier à ce dîner. Bonne soirée pour nous, pour la France.

Il se caresse les favoris.

Chailly-Descombes. — Vraiment?

L'Ambassadeur, *mystérieux.* — Est-ce que rien encore n'a transpiré?

Chailly-Descombes. — (*Geste.*)

Frécourt. — Vous avez lu le *Times*, monsieur l'ambassadeur?

L'Ambassadeur, *franchement.* — Non... Je sais : il monte... (*Avec suffisance.*) Je l'attends à quinzaine.

Chailly-Descombes. — ?

Frécourt. — ?

L'Ambassadeur. — (*Sourire.*)

Un temps.

L'Ambassadeur. — Eh bien, Frécourt, avez-vous rédigé mon rapport confidentiel au Ministre?

Frécourt. — Les deux... Voici d'abord, au sujet de l'incident frontière...

L'Ambassadeur. — Laissez cela... Le rapport concernant l'emprunt que nos amis... (*Appuyant*) nos amis... veulent contracter en France.

Frécourt. — Monsieur l'ambassadeur, le voici.

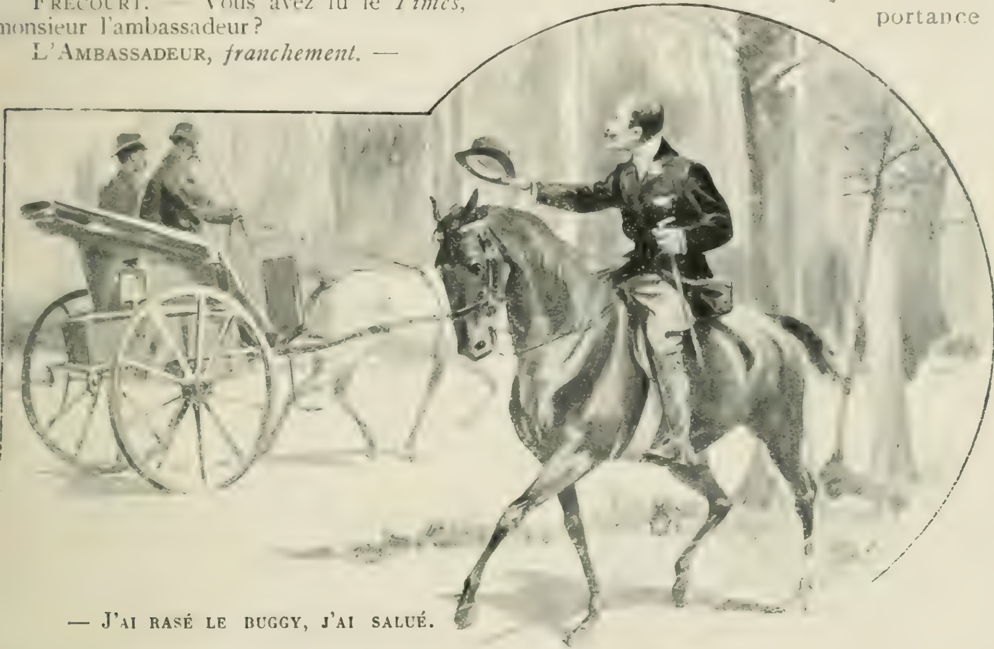
L'Ambassadeur. — Les conclusions?

Frécourt. — Nettement défavorables, comme il était convenu. La situation financière de ce pays...

L'Ambassadeur. — Eh bien, Frécourt, voilà du travail perdu. Refaites mon rapport et retournez les conclusions.

Frécourt, *ému.* — Mais, monsieur l'ambassadeur, est-ce au moment où on se moque littéralement de nous, où un incident frontière de la dernière gravité...

L'Ambassadeur. — Mon ami, les incidents si gros n'ont jamais d'importance réelle. Il n'y a que les symptômes qui comptent. Et quand vous saurez qu'hier soir...



— J'ai rasé le buggy, j'ai salué.

La porte s'ouvre brusquement. Le petit vicomte de la Morvandière, attaché autorisé, entre en coup de vent. Tenue de cheval. Gentil, jeune, chauve, — son reste de cheveux est frisotté. Potelé, souriant, petite voix. Stick.

La Morvandière. — Monsieur l'ambassadeur... Messieurs... Pardon si je me présente en pareille tenue... Je n'ai pas pris le temps... J'avais hâte... J'arrive du parc... J'ai rencontré l'Empereur.

Tous, *intéressés.* — Ah!

L'Ambassadeur, *calme.* — Montant?

La Morvandière. — Conduisant. Buggy. Très simple. En bourgeois. Sans escorte.

Chailly-Descombes. — Vous vous êtes fait voir?

La Morvandière. — J'ai rasé le buggy. J'ai salué.

L'Ambassadeur. — Est ce que Sa Majesté vous a reconnu?

La Morvandière. — Pas personnellement... Je veux dire que Sa Majesté, ne me connaissant point par mon nom, n'a pu se dire : « Tiens... ce cavalier qui me salue est le vicomte de la Morvandière. » Mais vous savez comme l'Empereur a la mémoire des physionomies, surtout de celles qui échappent un peu à la banalité. Il m'a fixé. J'ai senti qu'il me remettait. Il a souri, et très familièrement... vous savez... geste du fouet d'abord, et puis la main au chapeau.

L'Ambassadeur. — Eh bien, Frécourt?

Chailly-Descombes. — Est-ce que Sa Majesté était seule?

La Morvandière. — Le comte de Lutzbourg l'accompagnait. Le comte a détourné la tête.

L'Ambassadeur. — Avec une intention... marquée?

La Morvandière. — Marquée n'est pas assez dire : avec une intention très marquée.

Chailly-Descombes. — Il ne cache pas ses sympathies pour la Triple Alliance.

L'Ambassadeur. — Voilà des symptômes, Frécourt. Mais tout ceci n'est rien encore. Hier soir...

La porte s'ouvre. Entre Musigny, attaché — l'attaché littéraire, l'observateur. Froid. Beaucoup de tenue, trop de tenue. Haute cravate, gilet de velours.

Musigny. — Monsieur l'ambassadeur... Messieurs...

L'Ambassadeur. — Bonjour, Musigny.

Les autres. — Bonjour, mon cher.

Musigny, *à l'Ambassadeur*. — J'ai reçu les volumes que Mme de Chameroy m'a demandés. Ils sont signés. Quant au Hugo, une trouvaille : un exemplaire sur hollande, avec autographe, que l'on m'a déniché sur les quais ; il est dédicacé à l'un des maîtres de la critique contemporaine... (*A Chailly-Descombes.*) Eh bien, républicain, vos amis nous servent. Il paraît que *la Lanterne* vomit sur nous.

Chailly-Descombes. — J'en écris à Gaviolini.

Musigny, *à la Morvandière*. — je vous ai cherché au parc ce matin.

La Morvandière, *fat*. — J'y étais.

Musigny. — Quoi donc?

Chailly-Descombes. — La Morvandière a rencontré Sa Majesté.

Musigny. — Ah! ah!... Vous vous êtes fait voir?

La Morvandière. — Rasé le buggy... Sa Majesté m'a salué très gracieusement. Le comte de Lutzbourg, qui l'accompagnait, a détourné la tête avec une intention très marquée.

L'Ambassadeur. — Qu'en dites-vous?

Musigny. — Ah!...

L'Ambassadeur. — Moi, j'ai idée que Lutzbourg est déjà au courant de ce qui s'est passé hier soir.

Chailly-Descombes. — Au fait?

L'Ambassadeur, *plutôt condescendant*. — Eh bien! messieurs, hier soir, comme vous savez, nous dînions à l'ambassade d'Allemagne. J'étais placé à la droite de l'archiduchesse Théodora.

Musigny. — En beauté?

L'Ambassadeur. — Hem!

La Morvandière. — Toilette?

L'Ambassadeur. — Ultra-simple. Et cela même, vous l'avouerai-je? m'a paru prémédité. La fille du Souverain affectait vis-à-vis de moi des allures sans façon qu'accentuait encore la simplicité veulue de sa toilette.

Mouvement d'attention.

L'Ambassadeur. — Elle faisait des mines — un peu précieuse, très puérile : elle avait carrément ses dix-neuf ans. Je compris l'invite. Je relâchai l'étiquette, et je fus discrètement paternel, tout en demeurant respectueux. Notre conversation fut enjouée, dépourvue d'ailleurs de tout intérêt, sauf que Son Altesse y glissait de temps à autre un petit mot significatif, auquel je répondais, suivant les cas, par un trait heureux ou par un silence éloquent.

Chailly-Descombes. — Avez-vous retenu....

L'Ambassadeur. — Certes... Au relevé de potage, après quelques réflexions touchant la température, le climat, Son Altesse Impériale saisit le menu qui était devant elle et, sans le regarder, me le tendit d'un geste un peu raide. « Traduisez-le-moi, dit-elle, monsieur l'ambassadeur, je ne sais pas l'allemand. » Notez qu'elle le parle à merveille, et que d'ailleurs le menu était en français. Je lui en fis la remarque, et elle voulut bien me laisser voir une aimable confusion.

Musigny, *bas à la Morvandière*. — On

m'a dit que les Xaintrailles arrivent demain?

CHAILLY-DESCOMBES. — Chut! Chut!...

L'AMBASSADEUR. — Mais je brûle les détails, si attachants qu'ils soient. Comme on se levait de table, l'Archiduchesse prit mon bras avec une certaine vivacité, et brusquement, sans précautions oratoires ni entrée en matière, elle me dit : « Eh bien! monsieur le marquis, est-ce que vous ne nous ferez pas danser, cet hiver? »

CHAILLY-DESCOMBES. — Ah!

LA MORVANDIÈRE et MUSIGNY, *ensemble.* — Ah! ah!...

FRÉCOURT, *ému.* — Ce sont là ses paroles textuelles?

L'AMBASSADEUR. — Textuelles... *Monsieur le Marquis...*

CHAILLY-DESCOMBES. — *Est-ce que* (*Appuyant*) *vous ne nous ferez pas...*

L'AMBASSADEUR. — *Danser cet hiver...* Vous pensez que j'ai pris garde au tour de phrase... *Monsieur le Marquis...*

FRÉCOURT, *insistant.* — *Monsieur le Marquis...*

L'AMBASSADEUR. — Oui, elle n'a pas dit : « Monsieur l'Ambassadeur. » Elle ne s'adressait pas officiellement à l'ambassadeur de France, mais au marquis de Chameroy. Cela a son importance.

CHAILLY-DESCOMBES, *rêveur.* — *Est-ce que vous ne nous ferez pas...*

L'AMBASSADEUR. — Vous sentez... Elle aurait pu dire : « Ne danserons-nous pas chez vous cet hiver? » C'était alors un ordre péremptoire. Ou bien : « Est-ce que nous ne danserons pas... » ce qui était un ordre déguisé. Mais : « Est-ce que vous ne nous ferez pas danser... » C'est une prière gracieuse, qui me laisse la liberté de la décision et le mérite de l'initiative.

CHAILLY-DESCOMBES. — Pour qui sait les habitudes de cette cour, il est hors de doute qu'une phrase d'aussi capitale importance a été arrêtée en conseil des ministres.

MUSIGNY. — Ah! que le français est bien la langue diplomatique! Quelles nuances! Quelles subtilités!

LA MORVANDIÈRE. — Son Altesse Impériale parle le français comme sa langue maternelle.

FRÉCOURT, *réfléchissant.* — *Monsieur le Marquis, est-ce que...*

L'AMBASSADEUR. — Eh bien! Frécourt, comprenez-vous maintenant qu'il faut enterrer votre douanier et son histoire, et que l'emprunt doit être couvert au moins six fois?



— EH BIEN! FRÉCOURT, COMPRENEZ-VOUS MAINTENANT...

CHAILLY-DESCOMBES. — Pardon, monsieur l'ambassadeur, oserai-je vous demander ce que vous avez répondu à l'archiduchesse?

L'AMBASSADEUR. — Je suis resté perplexe quelques instants... Il eût fallu répondre à Son Altesse par une phrase aussi étudiée, mais cela ne s'improvise pas. Heureusement l'idée m'est venue qu'un élan de joie sincère et un peu d'abasourdissement ne feraient pas mal. « Ah! me suis-je écrié, madame... »

Mouvement d'attention. L'Ambassadeur caresse ses favoris.

... « Mais non, ai-je repris d'une voix plus lente, Votre Altesse Impériale me donne une fausse joie. Sait-elle si Sa Majesté... » (*Emotion contenue.*) Elle m'a coupé la parole, et avec une charmante étourderie... (*Un temps, un effet.*) « Ah bah! si c'est moi qui lui demande, papa voudra bien! »

CHAILLY-DESCOMBES. — Papa!!!

FRÉCOURT. — Elle a dit : « Papa »?

LA MORVANDIÈRE. — Son Altesse Impériale a dit : « Papa »?

Chailly-Descombes, *résolument.* — Il faut faire un communiqué à l'*Havas* et à *Dalziel.*

L'Ambassadeur. — Non... plutôt à une agence secondaire qu'on puisse démentir à l'occasion.

Le maitre d'hotel, *entrant.* — Madame la Marquise fait prévenir Son Excellence qu'elle est prête à descendre au salon.

L'Ambassadeur. — Dites à mon valet de chambre qu'il vienne m'habiller... A tout à l'heure, messieurs, vous déjeunez avec nous?... (*Il sort.*)

La Morvandière, *à Chailly-Descombes.* — Mon cher, j'ai des vêtements ici. Voulez-vous me prêter votre cabinet de toilette pour changer?

Chailly-Descombes, *appelant.* — Jules... Conduisez M. de la Morvandière chez moi, et donnez-lui ce qu'il lui faut.

Musigny, *sortant avec la Morvandière.* — Mais, mon cher, vous me paraissez moins ravi que je n'eusse pensé, de votre rencontre avec l'Empereur.

La Morvandière. — Ah! Musigny, je ne sais pas où il s'habille. Il était fichu comme quatre sous.

III

Propos de Table

L'unité de lieu n'est pas observée. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, on est prié de supposer que la toile de fond se déroule continuellement, ainsi qu'au deuxième tableau de *Parsifal.*

D'abord :

Le sleeping. Le petit compartiment à deux. Les lits déjà ont disparu, l'un dans le mur, l'autre sous le divan. Objets épars. Toutes les incommodités du voyage. Sacs très plats pouvant contenir un mouchoir — à peine : gros maroquin vert pomme, fermoir or. Flacons, *lavender salt*, *eucalyptus salt.* Livres maniés, abandonnés, charbonneux. Cendres blanches de cigarettes américaines, criméennes, turques, dans le cendrier de cuivre chiffré W. L. Auprès, guide illustré de la Compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens. Par terre, un tire-bottes, un crachoir — également superflus.

Du côté campagne, paysage neutre, qui file, par grandes ondulations.

Du côté couloir, les stores. Non pour se dissimuler, mais pour ne pas voir. Pour ne pas voir passer les Anglaises qui se dirigent vers le cabinet de toilette (ladies) avec, dans les mains, une serviette éponge et une savonnette de nickel — cheveux affolés, parfum de foin, à donner la fièvre des foins. Pour ne pas voir passer la gouvernante anglaise qui, tous les quarts d'heure, conduit l'un des six babies de la case mitoyenne au water-closet. Oh!

Le duc de Xaintrailles, du côté campagne. Il n'a pas changé. Les gants depuis vingt-quatre heures. Pourtant un rien d'abandon se remarque dans son attitude. Mais la position peu à peu se rectifie, par à-coups, à chaque borne kilométrique.

La duchesse de Xaintrailles, Yvonne. Elle a beaucoup changé. Femme. La toilette de voyage, ah! très bien : l'étoffe, ordinaire, gros lainage; la couleur, banale, bleu marine; la façon rien, mais... Corsage uni, amazone, taille longue, hanches libres; la jupe : trois plis.

Elle examine avec une attention soutenue des affiches en lincrusta-walton : *l'Indépendance belge — Cherry-Cordial...*

Yvonne. — Je tombe des nues. Ce que vous m'apprenez me dépasse... Mme Charlet, la femme du drogman, deux amants! Pour le cœur, Musigny, et officiellement l'Ambassadeur lui-même!... De cette Charlet, rien ne m'étonne : une ex-actrice. Mais le marquis de Chameroy! Je comprends qu'il se soit mésallié de la main droite; de la main gauche, à quoi bon?

Xaintrailles, *avec une pointe d'attendrissement.* — Voici un bouquet d'arbres que je reconnais. Dans peu d'instants nous franchirons la frontière.

Yvonne. — Et l'Ambassadrice... Vous m'aviez dit : une grande dame. A-t-elle pu prendre goût à un Chailly-Descombes?

Xaintrailles. — Je ne crois pas qu'elle y ait réellement pris goût, mais il y a des traditions. Une ambassadrice de France ne peut décemment flirter avec un collègue étranger de son mari, ni avec un prince de la famille régnante. Elle est obligée de cantonner son cœur dans le personnel de l'ambassade. Ce qui est fâcheux, c'est qu'un Chailly-Descombes puisse être premier secrétaire.

Yvonne, *riant.* — Encore, si elle avait jeté son dévolu sur vous! Vous êtes de son monde.

Xaintrailles, *simplement.* — Je ne suis que deuxième.

Yvonne. — Est-ce que les deuxième, troisième et attachés, et leurs femmes, ont le droit de faire des excursions sentimentales dans le monde indigène et dans la société diplomatique?

Xaintrailles, *sévère.* — Yvonne...

Yvonne. — Pardon.

Le train se ralentit, s'arrête.

Xaintrailles. — La dernière station française.

Tous les deux à la fenêtre. Douaniers. Horloge indiquant le changement d'heure. Le train se remet en marche lentement. Jardinets. Un poteau, supportant un écriteau qui est divisé en

deux surfaces égales, chacune peinte d'une couleur différente.

Le duc se redresse définitivement, et on dirait que tout d'un coup il vient d'avaler le poteau-frontière.

Arrêt. Gare pittoresque. Uniformes nouveaux. Voyageurs malmenés. Brutalités policières. Le duc et la duchesse ne bougent pas. La porte de leur compartiment s'entr'ouvre. Exhibition de passeports diplomatiques. L'Autorité s'incline. Départ.

Le duc reprend la lecture des journaux anglais. Yvonne devient grave. Elle entre en fonctions. Elle examine avec une attention polie tous les détails du paysage, qui ne présente aucun intérêt.

Silence. Des heures passent.

Une gare de campagne. Au loin, parc, château.

XAINTRAILLES. — La résidence impériale d'été.

YVONNE. — Ah!...

XAINTRAILLES. — La plupart des princes qui sont morts de mort violente, ont été assassinés ici.

YVONNE. (*Tête de circonstance.*)

Du temps. Du pays. Au loin, dans un site romantique, une bicoque où le style normand se marie au style byzantin.

XAINTRAILLES. — La petite maison de l'archiduc Paul.

YVONNE. — ?...

XAINTRAILLES. — Oui, lorsque sa grandeur l'attache au rivage, lorsqu'il n'est pas libre de venir à Paris, c'est ici qu'il fait la fête, la fête locale.

YVONNE. — Quel délicieux point de vue!

XAINTRAILLES, *avec beaucoup de dignité.* — Ohé! ohé!...

YVONNE. — Hein? Quoi?

XAINTRAILLES, *expliquant.* — Je dis : « Ohé! ohé!... » C'est une mode nouvelle au Département. Toutes les fois qu'on parle de gens qui s'amusent, on ajoute, je ne sais pourquoi, cette double interjection, qui est comme le *leitmotif* de la fête.

Arrêt. Station de ceinture. La porte du compartiment s'ouvre. Un indigène en costume national se précipite, s'incline profondément, saisit la main de Xaintrailles et la baise. Ensuite, il saisit la robe d'Yvonne et en baise le dernier pli.

YVONNE, *un peu gênée, mais flattée.* — Ah!... Qui est-ce?

XAINTRAILLES. — C'est de nos gens. Ici le peuple sait vivre... (*Brusquement.*) Ah!...

YVONNE. — Quoi donc?

XAINTRAILLES. — Un fait curieux. Vous savez que je n'ai pas le don des langues. Dès que je rentre à Paris, les quatre ou cinq idiomes que je parle couramment m'échappent. Mais chaque fois que je franchis une frontière, celui dont j'ai besoin me revient instantanément. Ainsi...



— VOICI UN BOUQUET D'ARBRES QUE JE RECONNAIS.

Il s'adresse à l'homme et débite avec volubilité quelques phrases dans l'idiome du pays. L'homme se retire et se poste dans le corridor du sleeping.

Abords de capitale. Au loin édifices, dômes, flèches. Au premier plan, faubourgs. Le serviteur reparaît, et silencieusement assemble les colis.

XAINTRAILLES. — Nous y sommes.

Gare monumentale, fresques, allégories d'ingénieur. Pas de foule. Quai morne. Police. Cinq personnes guettent l'arrivée du train. En un groupe, MUSIGNY, LA MORVANDIÈRE, CHAILLY-

Descombes. A l'écart, Huxley-Stone, conseiller de l'ambassade d'Angleterre, athlétique, blond. Très à l'écart, l'archiduc Paul, taille moyenne, favoris à l'autrichienne, veston. (Incognito.)

Xaintrailles. — Tiens, l'archiduc Paul.

Yvonne. — Ah!... (*Elle cherche à voir.*)

Xaintrailles. — Nous ne devons pas le remarquer s'il ne nous y invite lui-même.

Ils descendent, Chailly-Descombes, Musigny et la Morvandière s'approchent. Présentations, par ordre hiérarchique.

Chailly - Descombes. — Madame, l'Ambassadeur est confus de n'avoir pu venir à votre rencontre, et m'a chargé de vous en exprimer ses excuses.

Musigny. — Nous sommes également chargés d'excuser notre collègue Frécourt, notre troisième secrétaire, qui est resté pour travailler avec l'Ambassadeur.

Yvonne. — Mais, messieurs, voilà déjà une escorte nombreuse, et vous êtes mille fois trop aimables de vous être dérangés pour nous.

L'archiduc Paul, *très myope, s'approche pour lorgner Yvonne. Il bouscule en passant Xaintrailles, qui se retourne.* — Ah!... Ah! parfaitement... M. de Xaintrailles... Vous arrivez de Paris... Mais, oui, on m'a dit... marié... La duchesse peut-être?... Je vous en prie...

Xaintrailles. — Yvonne... Monseigneur daigne souhaiter que je vous présente à lui.

Yvonne. — (*Révérence de cour, qui est tout de même une révérence de quai de gare. Dans la note.*)

L'archiduc Paul. — Madame, c'est un vieux Parisien qui vous souhaite la bienvenue. Mais... puisque nous vous gardons... parmi nous... vous allez être cause que je ferai bien des infidélités à votre pays.

La Morvandière. — Ah!...

Yvonne, *se défendant.* — Altesse...



— Madame, c'est un vieux Parisien qui vous souhaite la bienvenue.

L'archiduc Paul, *à Xaintrailles.* — Tout à fait idéale, mon cher, très idéale. Compliments. Rien de neuf? Nous reverrons. Adieu...

La Morvandière, *à Musigny.* — Qu'est-ce qu'il fichait là?

Musigny. — Vous savez bien qu'il fait les gares, comme chez nous on fait les bureaux d'omnibus...

Huxley-Stone *s'approche, il rougit.* — Cher duc...

Xaintrailles. — Ah! vraiment... (*Shake-hand*) trop aimable.

Huxley-Stone, *plus rouge, beaucoup d'accent.* — Je vous apporte, avec les miens, les compliments de bienvenue de Mrs Huxley-Stone.

Xaintrailles. — Je vous prie de me mettre à ses pieds.

Huxley-Stone, *lie-de-vin, avec explosion.* — Oui!... Faites-moi la grâce de me nommer à la duchesse, voulez-vous?

Xaintrailles. — Yvonne, sir Augustus Huxley-Stone.

Yvonne. — Ah! monsieur, je suis charmée... M. de Xaintrailles m'a déjà inspiré un vif désir de connaître Mrs Huxley-Stone.

Huxley-Stone, *violet.* — Oui!... (*Au duc.*) Vraiment... adieu... (*Shake-hand.*)

La Morvandière, *à Yvonne.* — Madame, êtes-vous une intrépide marcheuse?

Yvonne, *gaiement.* — Un match?

La Morvandière. — Je ne vous cacherai pas que l'usage...

Musigny. — Osez employer les termes propres, dites : la tradition.

La Morvandière. — La tradition veut que les nouveaux arrivants se rendent à pied à l'Ambassade, en compagnie de la délégation qui les a reçus au marchepied de leur wagon.

Yvonne. — Mais j'accepte avec joie cette promenade qui va me dégourdir... Il me semble que j'arrive aux bains de mer.



Mme Charley (*bas à Musigny*). — J'te crois.

Musigny. — Même dans une grande capitale, du moment qu'il n'est plus chez lui, le Parisien se croit aux bains de mer. Permettez-moi d'attirer votre attention sur les souliers jaunes de M. de la Morvandière.

Yvonne. — Francis...

La Morvandière. — Ah ! madame, Xaintrailles n'a pas même songé à donner des ordres pour sa voiture.

Deux groupes. En tête, Chailly-Descombes avec Xaintrailles. Graves. Componction. Des lambeaux de phrases, quasi liturgiques, plus haut psalmodiés, s'entendent :

— Question d'Egypte.
— Khédive.
— Lord Cromer.
— Indes... Roupie...
— Elections allemandes...
— Traités de commerce...

En quelques pas et en quelques mots, ils traitent, ils épuisent toutes les questions internationales.

Derrière, Yvonne, entre les deux attachés. Démarche de gens qui bitument sur la terrasse du casino d'Etretat.

Dans le même laps de temps, et en couvrant la même distance, ils traitent, ils épuisent toutes les questions mondaines. Prélude de flirt avec La Morvandière, d'intimité psychologique avec Musigny. D'ailleurs, aucune réplique notable.

Cependant la toile de fond continue de se dérouler. Vaste boulevard circulaire ceignant la ville. Grands hôtels, d'architecture plutôt pédantesque que pittoresque. Monuments, arbres, fanaux électriques. Aucune figuration de foule. Tourner à droite, tourner à gauche : l'Ambassade.

Dispersion des interlocuteurs pour raison de toilette.

Midi sonne.

Le petit salon de l'Ambassadrice, très grand. Meubles bois doré, damas jaune. Un peu de personnalité, grâce à quelques bibelots. Des coins, grâce à quelques paravents. Petites tables. Toiles historiques.

Une porte bâille sur la salle de bal, immense, dépourvue de meubles, de tapis. Grande fenêtre sur la cour.

Devant la fenêtre, l'Ambassadeur, Chailly-Descombes, Frécourt, Musigny, La Morvandière. La jaquette. — L'Ambassadeur et Chailly : la Légion d'honneur ; les autres, une fleur.

Un peu à l'écart, Charlet (rosette). Pour le retour de Xaintrailles on a invité tout le monde, même les Charlet qu'on n'invite qu'à la dernière extrémité. Le drogman est petit, trapu, poivre et sel. Il a les mains croisées derrière le dos, sous sa jaquette, dont il relève et agite les pans ; c'est sa façon de causer.

Mme Charlet sur le divan, seule. Femme du monde comme on ne sait l'être qu'à la Comédie-Française. Avant son mariage, pendant la crise boulangiste, s'est crue sur le point de devenir épouse de ministre, grâce à des relations illégitimes qui eussent été régularisées en cas de succès.

Les hommes parlent des affaires courantes. Des lambeaux de phrases s'entendent :

« Question d'Egypte... — Khédive... — Lord Cromer... — Indes... — Roupie... — Elections allemandes... — Traités de commerce. »

La porte s'ouvre. Entre la duchesse de Xaintrailles, suivie du duc. Yvonne en alpaga gris. Corsage ajusté, manches plates, alourdies de volants. De la taille à ras-terre, dix-huit volants. Une crinoline ? Peut-être. Le duc : au pinceau.

L'Ambassadeur — ... (*Il se précipite.*)

Présentations.

Xaintrailles. — Vous connaissez, je pense, tous ces messieurs... Mais non... Frécourt... (*Présentation.*) Au fait... M. Charlet... (*Présentation. — Pantomime de Charlet. — A mi-voix.*) Priez-le de vous présenter sa femme. Soyez aimable — officiellement — puisqu'on la reçoit aujourd'hui.

Yvonne. — J'ai entendu parler de Mme Charlet comme d'une beauté.

Charlet, *affairé.* — Alice !...

Elle se soulève. Inclinations. Froid.

Mme Charlet, *à part.* — Pimbèche !

Musigny, *qui s'est rapproché.* — Non.

La porte s'ouvre et l'Ambassadrice fait son entrée.

Elle est marquée, mais belle. Tête et costume scrupuleusement Louis XIII. Ample jupe, somptueuse étoffe, la berthe en dentelles de Hollande. Robe de chambre ou toilette de bal ? Impérieuse.

Le temps d'aller depuis la porte jusqu'à la fenêtre, elle a salué chacun d'un shake-hand et d'un mot aimable, Mme Charlet d'une impertinence ; elle a vu, jugé et séduit Yvonne, elle a pris le bras de Xaintrailles.

L'Ambassadrice. — Monsieur Chailly-Descombes, vous permettez... Une infraction aux préséances, en l'honneur des nouveaux arrivants.

Elle passe. L'Ambassadeur, avec Yvonne, suit. Chailly-Descombes et Mme Charlet. Les autres, en arrière-garde. Un peu cortège.

On traverse la première salle à manger : salle de gala, boiseries, peintures, etc.

La deuxième salle à manger, demi-intime. Boiseries. Les parois entièrement décorées de peintures, sujets gastronomiques. Les meubles solennels et officiels, dressoirs. Mais la table...

La table, toute blanche. Etains et cristaux. Porcelaine Sèvres, blanche, rinceaux et chiffre argent. Fleurs blanches. Desserts américains, gâteaux d'ange et noix de coco.

Quatre maîtres d'hôtel.

L'Ambassadrice, *désignant les places.* — M. de Xaintrailles... M. Chailly-Descombes... Madame... Mme Charlet... Messieurs, comme il vous plaira.

Musigny se place à la gauche de Mme Charlet, qui occupe la gauche de l'Ambassadeur, Frécourt entre Musigny et Xaintrailles. Charlet entre Chailly-Descombes et la Morvandière, qui est à la droite d'Yvonne.
Le silence de l'*Introït.* Les serviettes.

Xaintrailles. — J'éprouve une véritable joie de me retrouver à cette table.

L'Ambassadrice. — Vous êtes chez vous.

Chailly-Descombes. — C'est votre grand art de donner à chacun de nous le sentiment qu'il est chez soi, qu'il a ici un foyer, une maison de famille.

Mme Charlet, *à part.* — Family...

L'Ambassadrice. — Toutes les femmes d'ambassadeurs ne font-elles pas comme moi?... (*Gestes.*) N'est-ce pas, Luc?

L'Ambasssadeur. — Certes. (*Il se caresse les favoris.*)

Musigny. — A Constantinople, et surtout l'été, lorsque l'ambassade se transporte à Thérapia, le personnel a des heures d'intimité charmante. On fait des parties sur le Bosphore.

Frécourt. — Lorsque j'étais attaché à Vienne, mes collègues et moi nous prenions presque tous nos repas à l'ambassade. Mais il n'y régnait pas comme ici — grâce à vous — une sorte d'esprit de famille. Il y avait plus de hiérarchie, plus de morgue.

Charlet, *très timide, très rouge.* — Lorsque j'étais consul à Rangoon...

Chailly-Descombes, *le coupant.* — Ni à Londres, ni à Berlin, ni à Pétersbourg, ni à Copenhague, ni au Caire, enfin dans aucun des postes que j'ai traversés, je n'ai trouvé agence ou ambassade aussi véritablement, j'oserai dire : aussi affectueusement unie que la nôtre.

Mme Charlet, *bas à Musigny.* — J'te crois.

Hors-d'œuvre de tous les pays. C'est le seul numéro du menu où l'exotisme soit toléré.

La Morvandière. — Si sentimental que je vous connaisse, Xaintrailles, je soupçonne votre gourmandise d'être pour quelque chose dans votre joie.

Xaintrailles. — Il est certain que voici une table qui a souvent bien mérité de la patrie.

L'Ambassadeur. — Eh!... (*Il se caresse les favoris.*)

La Morvandière. — On ne m'ôtera pas de la tête que le déclin de la *Triplice* est dû à l'abominable chef de l'ambassade d'Allemagne.

Charlet, *intéressé.* — Au général Puff?

Mme Charlet, *de loin.* — (*Coup d'œil, haussement d'épaules imperceptible.*)

L'Ambassadrice. — Ah! Puff nous a donné avant-hier un dîner infâme. Paul me disait...

Yvonne. — Paul?

La Morvandière. — Oui, l'archiduc Paul... On parle toujours de lui avec une certaine familiarité.

L'Ambassadrice. — Au fait il donne demain une espèce de soirée, raout, souper... (*A Yvonne.*) C'est dommage, vous arrivez trop tard, les invitations sont lancées.

Xaintrailles, *vraiment fâché.* — C'est contrariant.

Frécourt, *enchaînant.* — Pourtant la cuisine allemande, détestable à Berlin, je l'avoue, est fort acceptable à Vienne.

Musigny. — A Vienne, on peut manger, mais que diriez-vous de Constantinople?... Riz, agneau... agneau, riz...

Chailly-Descombes. — J'ai achevé de ruiner mon estomac à Londres. La cuisine anglaise et le blanchissage anglais sont deux superstitions.

Charlet. — Lorsque j'étais consul à Rangoon...

Xaintrailles, *le coupant.* — Mais que vois-je? (*Il frappe du doigt, avec émotion, le menu.*)

Frécourt, *penché sur lui.* — Quoi?

Xaintrailles. — « Les œufs Musigny »... Qu'est-ce que les œufs Musigny?

Musigny, *heureux, mais confus.* — Quoi, madame?...

La Morvandière. — Vous faites de la cuisine?

Musigny, *modeste.* — J'en inspire.

Chailly-Descombes, *trop maître de maison.* — Précipitons ces hors-d'œuvre : Xaintrailles ne tient plus d'impatience.

L'Ambassadrice. — Voici les œufs.

L'Ambassadeur. — Ah!

Les œufs Musigny. En de petites caisses de soufflés, les œufs brouillés, moelleux, crémeux, discrètement orangés de tomate, sont coulés sur un fond de cèpes. Une demi-truffe, du même diamètre que la caisse, exactement, la coiffe. Un rien de parmesan sur le tout, doucement gratiné à la pelle rouge.
Recueillement, dégustation.

Xaintrailles, *décisif.* — Eh bien! cela est excellent.

L'Ambassadrice, *bienveillante.* — Un succès, monsieur Musigny... N'est-ce pas, Luc?

L'Ambassadeur, *sans restriction.* — Un succès.

La Morvandière. — Il faut une riche imagination pour inventer une façon nouvelle d'accommoder les œufs.

Chailly-Descombes. — On se lasse des meilleures. A Londres, au bout de trois mois, j'avais en horreur les œufs bacon.

Frécourt. — Les chefs allemands vous dégoûteraient des œufs pochés, avec cette manie qu'ils ont de les servir sur des biftecks et d'assaisonner le tout de cumin.

Musigny. — Parlez aux Turcs d'un œuf à la coque...

Charlet, *agité.* — Lorsque j'étais consul à Rangoon...

Mme Charlet, *le coupant, à Musigny.* — Vous voilà plus fier que d'un bon article.

L'Ambassadeur, *finement.* — Au point de vue diplomatique, son invention est plus précieuse qu'un bon article.

Les tournedos.

Chailly-Descombes. — Au reste, de toute éternité, les littérateurs se sont piqués de cuisine.

L'Ambassadrice. — Au fait, monsieur Musigny, le succès de vos œufs me fait oublier que je vous dois des remerciements... pour les livres que vous m'avez apportés... Mais M. de Xaintrailles, qui arrive de Paris, va nous dire s'il n'y a pas quelque autre nouveauté qui vous ait échappé.

Xaintrailles. — Ah! madame, je lis si peu!... Depuis que j'ai fréquenté les contrées et les littératures étrangères, il m'est impossible de feuilleter un livre nouveau en français. A chaque mot, je me dis : « Mais les Russes nous ont déjà montré cela... Mais les Anglais nous ont rabâché ceci depuis vingt ans. » Et ne trouvant plus dans ce fatras la pâture intellectuelle que j'y cherche, je le rejette avec dégoût.

L'Ambassadrice. — Etes-vous allé aux Français?

Xaintrailles. — Je n'ai pas disposé d'un mardi.

Le rôti froid : perdreaux.

Chailly-Descombes. — De loin, comme tout cela paraît peu de chose : mardi des Français, samedi du Cirque!...

La Morvandière. — La preuve que tout cela n'est que convention et vanité, c'est le fait suivant. Depuis Pâques, tous les vendredis soir vers neuf heures, il me prenait une mélancolie. Je me disais : Mon petit, tu es attaché autorisé, bon poste, très gentil, mais tu n'iras pas ce soir à l'Hippodrome. Eh bien! tout d'un coup, qu'est-ce que j'apprends? C'est que depuis deux mois je me chagrinais à vide, attendu que l'Hippodrome, y en a plus!

Musigny. — Permettez-moi, mon cher, de trouver votre exemple comique, mais votre raisonnement faux et dangereux. Peu importe qu'une convention soit plus ou moins absurde, puisque aucune convention ne résiste à un examen sérieux. L'essentiel est qu'il y ait des conventions, puisque sans conventions il n'y a pas de monde. Voulez-vous nous ramener à l'état de nature?... Tenez, vous, La Morvandière, vous êtes un jeune homme bien élevé. Votre hérédité et votre éducation sont telles que vous souffririez véritablement si, en prenant place dans un wagon de chemin de fer, vous ne souleviez pas votre chapeau, avec une légère inclination de la tête. Eh bien! savez-vous quelle est l'origine de cette cérémonie?

La Morvandière. — Je ne m'en doute même pas.

Musigny. — En vous inclinant, au seuil du wagon, devant une personne inconnue, vous reproduisez par habitude le geste propitiatoire de votre plus primitif ancêtre, lorsque, se trouvant tout à coup en présence d'un ennemi plus fort que lui-même, pour le désarmer il faisait mine de lui offrir sa tête nue à trancher.

Charlet. — Est-il possible?

Musigny. — Je vous demande, après cela, si vous trouvez la cérémonie du salut, et en général toutes les manifestations de politesse beaucoup mieux fondées en raison que le mardi des Français ou le vendredi de l'Hippodrome?

Yvonne, *à la Morvandière.* — M. Musigny est très intelligent.

Musigny. — Je le répète, vous êtes fait, nous sommes tous faits de telle sorte que ces cérémonies, actuellement sans nulle raison d'être, restent cependant pour nous l'essentiel de la vie. Nous ne pouvons, si je puis dire, vivre qu'une vie cérémonielle. Et c'est pour cela que la Carrière est notre idéal, depuis qu'il est avéré que le rôle d'un diplomate est de faire des cérémonies et non des affaires.

Yvonne, *à la Morvandière.* — M. de Xaintrailles, avant notre mariage, m'avait fait un petit discours sur ce ton-là, mais beaucoup moins net.

On sort de table. Le cortège, moins solennel.
Au salon. Yvonne quitte l'Ambassadeur et se rapproche de Musigny, de la Morvandière, de Mme Charlet.

MUSIGNY, *poursuivant.* — Etudiez un peu notre façon de vivre, d'aimer...

Mme CHARLET, *maternelle.* — Vous allez effaroucher cette jeune mariée.

YVONNE, *riant.* — Mais non, mais non, je sais déjà...

Mme CHARLET. — Ah! ah!...

MUSIGNY. — Ne parlons que des amours illégitimes.

L'AMBASSADRICE, *de sa place.* — Sujet brûlant.

L'AMBASSADEUR. — Chailly-Descombes, venez donc, je n'y pensais plus... j'ai une pièce à signer. (*Ils sortent.*)

Mme CHARLET, *à Musigny.* — Faudra le moucher, bientôt.

YVONNE, *riant plus fort et faisant l'évaporée — un peu rouge.* — Mon mari n'a jamais voulu m'apprendre quelle était l'étiquette des flirts pour la femme d'un deuxième secrétaire, et pour le deuxième secrétaire lui-même.

UN VALET DE CHAMBRE *annonce.* — Mistress Huxley-Stone.

Mme CHARLET. — Pas mal.

YVONNE, *rêveuse.* — Mrs Huxley-Stone...

L'AMBASSADRICE. — Vous voyez, maison ouverte. Les personnes très intimes ne viennent jamais à mon jour... Mais voilà vraiment un heureux hasard. Je suis ravie de pouvoir, dès votre arrivée, vous présenter à Mrs Huxley-Stone, qui est une femme accomplie.

YVONNE, *un peu nerveuse.* — Francis m'a déjà beaucoup parlé d'elle.

XAINTRAILLES, *gêné.* — Je vous l'ai nommée.

YVONNE, *impertinente.* — Oh! avec des détails circonstanciés.

MUSIGNY, *à part.* — Eh! eh!

Mme CHARLET. — L'admiration de M. de Xaintrailles pour Mrs Huxley-Stone n'est vraiment explicable que par un excès d'anglomanie.

MUSIGNY, *bas.* — Rosse.

Entre Mrs Huxley-Stone. Grande, un peu osseuse, costume viril, veste; mais la tête intéressante : très Burne-Jones. Formalités, politesses à l'Ambassadrice. Ensuite, le duc. Shake-hand, regards.
Yvonne s'approche.

XAINTRAILLES. — La duchesse.

YVONNE. — Madame, M. de Xaintrailles m'avait inspiré un grand désir de vous connaître, tant il parle de vous avantageusement : vous devez savoir que je dis vrai.

Elle rejoint Musigny.

YVONNE, *avec beaucoup d'assurance.* — Reprenons.

MUSIGNY. — Quoi donc?

YVONNE. — Cette intéressante conversation sur l'étiquette des flirts. Si la femme d'un deuxième...

Un valet de chambre entre, porteur d'une enveloppe, et va dire quelques mots à la marquise de Chameroy.

L'AMBASSADRICE. — Xaintrailles, c'est Paul qui envoie une estafette pour vous.

XAINTRAILLES, *recevant l'enveloppe.* — Permettez. (*Il décachette.*) Ah! c'est une invitation pour sa soirée de demain.

YVONNE. — Vraiment l'archiduc est fort aimable. Il vient à peine d'apprendre notre arrivée...

MUSIGNY. — Oh! nous ne sommes pas ici dans un pays de sauvages. L'archiduc Paul a du boulevard. On lui a même, en guise de sobriquet, appliqué, avec une rallonge, le nom d'un personnage naguère célèbre. On l'appelle : le Prince (du café) de la Paix.

IV

Chez Paul

Les appartements de l'archiduc Paul, au Château. Luxe officiel, revu par Kriéger.
Au fond d'une cour si petite que les voitures y tournent difficilement — une cour de service, quoi! — mais à Versailles, les plus hauts et puissants personnages ne se disputaient-ils point des chambres dont nos domestiques ne voudraient plus? — un vestibule étranglé, un escalier étriqué, rendu monumental à force de placages de stuc. Sur la main courante en acajou, du velours rouge. Le plus de tapis possible sur les marches.
En haut, l'antichambre, neutre, nue; banquettes pour les valets de pied.
Porte à deux battants. Premier salon, damas bleu, meubles or, pilastres, glaces, etc. — entre Louis XVI et Empire.
Porte à deux battants. Deuxième salon — le grand salon, damas rouge, meubles or, etc., comme ci-dessus.
Porte à deux battants. Salle à manger, plus étroite, très longue, les inévitables boiseries, etc. La vue ne porte pas plus loin.
Nuls tapis. Parquets de marqueterie. Gros objets d'art, stupéfiants lampadaires, indigestes consoles. Les salles d'un hôtel de première classe avant les suprêmes progrès du confort moderne, ou bien les salles d'un musée désaffecté, hâtivement aménagé en bureau et logement pour un chef de division.

Et cependant, un bon air de sans-façon et de familiarité. Domestiques en livrées splendides (passementeries aux armes) et dépourvus d'ailleurs de toute correction. S'affairent. Semblent s'intéresser à ce qu'ils font, comme dans les maisons familiales où l'on ne reçoit pas très souvent, et où il y a une émotion au moment d'allumer les bougies.

Dans le salon d'entrée — le salon bleu, deux personnages, assis sur un vaste canapé :

L'ARCHIDUC PAUL, grande tenue de colonel de hussards, régiment de S. M. l'Impératrice : culotte bleu ciel, bottes miroir, éperons or, passementeries or, veste ajustée blanche, soutachée d'or, dolman sur l'épaule, blanc, brandebourgs d'or, collet et parements d'astrakan blanc. Petit casque bijou, argent et or. — L'archiduc, qui en civil semble de taille moyenne et un peu vanné, paraît, sous l'uniforme, un vigoureux, valeureux et désirable guerrier.



— MONSEIGNEUR, VOUS ÊTES UN ENFANT GATÉ.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, soixante-dix ans, demoiselle (oui) — demoiselle d'honneur de l'Impératrice régnante, naguère demoiselle d'honneur de l'Impératrice Mère, et plus anciennement de l'avant-dernière Impératrice. N'a été, toute sa vie, que demoiselle, et demoiselle d'honneur.

Petite et grosse personne, imposante poitrine, dos rond, elle est sanglée et vêtue de blanc. L'étoffe du corsage et de la jupe disparaît sous des étages de franges de perles mêlées à des franges de soie. Décolletée jusqu'à l'inconscience. La peau est ragoûtante, jeune. Tête charmante, regard vif, malicieux, mouillé. Des douzaines de petites boucles. Un panache de plumes blanches, comme on en mettait jadis aux ciels de lit.

La comtesse porte en sautoir deux larges rubans d'ordres. De droite à gauche, un ruban rose liséré de vert : le ruban de la rose mystique de Sainte-Catherine (pour dames). De gauche à droite, un ruban orange, liséré de violet : le ruban de Saint-Lazare (pour dames). Les insignes émaillés de ces ordres pendent au bout de ces rubans, et ballottent symétriquement sur les fortes hanches de la comtesse.

A la devanture de sa poitrine sont agrafés les trois portraits des trois impératrices qu'elle a successivement servies. Le plus ancien est vraiment démesuré; le deuxième, moyen; le troisième, discret. Tous les trois sont d'abominables miniatures enrichies de diamants.

Outre cette ornementation officielle, la comtesse d'Eschenbach porte une quantité de joyaux, souvenirs de Leurs diverses Majestés. Au cou, rubis; brillants plein les cheveux; aux doigts, par-dessus les gants, pierreries multicolores. On dirait un franc-maçon.

L'ARCHIDUC PAUL manie fiévreusement son joli casque, se le campe sur la tête, le loge sous son bras, le plaque sur le canapé. Il fait un faux mouvement, et l'objet roule sur le parquet avec un fâcheux bruit de quincaillerie.

PAUL. — Ah! zut! zut! zut!

LA COMTESSE, *pudiquement*. — Monseigneur!... (*Elle se précipite.*)

PAUL. — Comtesse, laissez mon casque, je vous en prie... Je me moque de mon casque... Ne détournez pas la conversation.

LA COMTESSE. — Je reste aux ordres de Son Altesse Impériale.

PAUL, *aigrement*. — Je ne m'en aperçois guère.

LA COMTESSE. — Monseigneur!

PAUL. — Vous êtes une propre-à-rien.

LA COMTESSE. — Est-il possible que Votre Altesse Impériale oublie les services rendus?

PAUL. — C'est le passé. Cela me fait une belle jambe que vous m'ayez rendu des services, si vous n'êtes plus capable de m'en rendre aucun.

LA COMTESSE. — Quelle ingratitude! Monseigneur, vous êtes un enfant gâté. — Votre Altesse me permettra d'employer cette expression que mon attachement me sug-

gère, si mon respect s'en effarouche. Dès votre première enfance...

Paul. — Oh!

La Comtesse. — Mon grand âge m'autorise à parler de ces temps lointains.

Paul. — Merci.

La Comtesse. — Je disais toujours : « L'Archiduc est un joli enfant, mais un enfant gâté. Il fera le plus terrible — le plus adorable mauvais sujet. » Je me souviens... Voilà trente ans... C'est toujours moi qui promenais Votre Altesse Impériale dans les jardins du palais. Il n'était méchant tour qu'elle ne me jouât. Ah! Monseigneur, je méritais mieux, moi qui allais jusqu'à dérober pour vous des sucreries... Il en fallait bien dérober : Leurs Majestés

Paul. — Quand il vous plaira.

La Comtesse. — Vous répondîtes : « Je fais des trous pour que la vieille d'Eschenbach... » Vieille, notez qu'il y a trente ans... « Je fais des trous pour que la vieille d'Eschenbach, qui marche toujours le nez en l'air, y mette le pied et se casse la jambe. »

Paul, *égayé*. — Ah! ah!

La Comtesse. — Son Altesse avait déjà de l'esprit.

Paul. — Et du vice! Ah! ah!

La Comtesse. — Je ne l'oublierai jamais. L'officier demanda : « Monseigneur, pourquoi Votre Altesse Impériale creuse-t-elle des trous? » Et Votre Altesse Impériale, qui n'avait pas six ans, répondit : « Je fais des trous... »



— Faites-moi la grace d'accepter mon bras.

étaient si sévères pour Votre Altesse! Un jour... je ne l'oublierai jamais... vous aviez à peine six ans, vous vous amusâtes à creuser des trous dans une allée. Un officier, vous ayant vu, s'imagina que vous manifestiez ainsi un goût précoce pour la stratégie et la fortification. Il osa vous demander : « Monseigneur, pourquoi Votre Altesse Impériale creuse-t-elle des trous? » Vous répondîtes hardiment : « Je fais des trous... »

Paul, *impatienté*. — Ah! pour Dieu! comtesse, il ne s'agit pas plus de ces trous que de mon casque, mais de la petite duchesse de Xaintrailles. Elle me plaît.

La Comtesse. — Hélas! qu'y puis-je?

Paul, *l'imitant*. — Hélas! qu'y puis-je? Avec tous vos radotages, vos simagrées et vos protestations, vous n'avez pas la moindre affection pour moi. Vous me laisseriez perdre le sommeil...

La Comtesse. — Comme Votre Altesse exagère! Mme de Xaintrailles est arrivée

hier matin, et si Votre Altesse a perdu le sommeil depuis, ce n'est toujours qu'une nuit qu'elle a perdue.

PAUL. — C'est trop.

LA COMTESSE. — Mais, Monseigneur, quelle rage... pardon... quelle rage a Votre Altesse de s'adresser à moi toutes les fois qu'il lui passe par la tête de courir une nouvelle aventure? Je ne suis capable ni d'aide ni de conseils. Je ne sais rien de la vie. Je ne suis qu'une pauvre vieille femme, disons le mot : une pauvre vieille demoiselle, qui n'a jamais vécu ni pour elle-même ni par elle-même. Votre Altesse me croira si elle veut : à l'âge que j'ai, il ne m'est pas encore arrivé une fois de sortir seule! Je n'ai pas de maison ni de gens à moi. Lorsque je vais en voiture, c'est dans les voitures de la cour, et je ne saurais pas ce que l'on donne à un cocher de place. J'ignore comment on s'y prend pour se vêtir et pour se nourrir, puisque l'on m'habille et l'on me fait manger. Que Votre Altesse imagine l'horreur de ma situation, si tout à coup, ce qu'à Dieu ne plaise, je tombais en disgrâce. Je crois que j'en serais réduite à me laisser mourir de faim. Je ne sais rien faire, je le répète à Votre Altesse, je ne sais rien faire, que soigner un peu ma peau, par souci de ne pas trop répugner, malgré mon grand âge, ni à Sa Majesté, ni à vous, Monseigneur : un bain de petit-lait tiède tous les matins, voilà mon système. Votre Altesse veut-elle qu'avec une science de la vie aussi rudimentaire...

PAUL. — Laissez- moi tranquille, vous êtes plus fine mouche que la plus fine des Parisiennes.

LA COMTESSE. — Votre Altesse Impériale me comble, mais je ne m'aveugle pas... Parisienne!... Et tenez, Monseigneur, voilà encore ce qui m'effraie : Parisienne, Mme de Xaintrailles est une parisienne. Ah! si Votre Altesse avait jeté son dévolu, comme d'habitude, sur une de nos compatriotes!.... Mais une Parisienne! Est-ce que je sais, moi, ce que c'est qu'une Parisienne? Votre Altesse me permettra-t-elle de lui dire l'idée que je me fais de ces femmes-là? Il nous vient de Berlin des petites boîtes émaillées, à sujets, pour les allumettes-bougies. La peinture qui les décore représente le plus souvent une créature blonde, aux cheveux fous, à la mine effrontée, décolletée, vêtue d'une jupe très courte et les jambes dans un maillot noir. Voilà, Monseigneur, l'idée que je me suis toujours faite d'une Parisienne. Je le demande à Votre Altesse Impériale : est-ce là une documentation suffisante? Et, d'ailleurs, si borgne que je sois, je vois très bien que Mme la duchesse de Xaintrailles ne saurait présenter aucun trait de ressemblance avec la Parisienne de boîtes d'allumettes en jupe courte et en maillot noir.

PAUL. — En revanche, j'imagine qu'elle en doit présenter beaucoup avec toutes les femmes en robes à traîne et en décolleté, auprès de qui, ma chère comtesse, vous ne m'avez jamais refusé vos bons offices.

LA COMTESSE. — Voilà qui vous trompe fort, Monseigneur : celles dont vous parlez étaient vos sujettes, et je n'avais guère qu'à leur transmettre vos ordres, qui les honoraient. Mme de Xaintrailles est protégée, ce me semble, par le principe d'exterritorialité.

PAUL. — Vous ne supposez pas, j'espère, que j'aie pensé jamais à m'en tirer avec elle au moyen d'un mandat d'amener?

LA COMTESSE, *ironique*. — Auriez-vous conçu l'étrange projet de la séduire et de lui plaire? Vous me permettrez de vous dire, Monseigneur, que vous... je ne trouve pas le mot... je connais mal cet argot parisien où excelle Votre Altesse... je n'ai appris le français qu'au couvent des demoiselles nobles, dans les classiques... Votre Altesse me semble donc se... j'y suis... se blouser tout à fait.

PAUL. — Voulez-vous avoir la complaisance de me dire à quel expédient vous me réduisez, si vous me déniez la séduction aussi bien que l'autorité?

LA COMTESSE. — Mais Votre Altesse a presque aussi peu d'expérience que moi! Est-il possible, Monseigneur, qu'après avoir, j'oserai dire : abusé de la vie, vous fassiez preuve d'une telle ingénuité? Rassurez-vous donc, vous être irrésistible. Oh! ce n'est point parce que vous êtes le maître, ni parce que vous êtes aimable. Vous l'êtes, mais votre pouvoir réside ailleurs. Est-ce à moi de vous montrer votre chemin? Se peut-il que vous méconnaissiez vos seuls avantages véritables? Ignorez-vous la toute-puissance de l'étiquette?

PAUL. — L'étiquette?

LA COMTESSE. — Sa Majesté l'Impératrice-Mère se plaisait jadis...

PAUL. — Oh! je vous en prie!...

LA COMTESSE. — Permettez... se plaisait jadis à vous faire jouer des comédies. Votre Altesse avait bien des dispositions, et sans doute qu'elle comprendra sur-le-champ une comparaison tirée des choses de la scène.

Paul, *résigné*. — Faites vite.

La Comtesse. — Lorsque vous remplissiez — avec un incomparable talent, le rôle de tel ou tel personnage, vous aviez beau, Monseigneur, vous identifier avec lui merveilleusement, et entrer, comme on dit, dans la peau du bonhomme, faisiez-vous jamais autre chose que répéter un texte appris? Changiez-vous un mot, une virgule? Ajoutiez-vous rien de votre cru? Enfin Votre Altesse Impériale se laissait-elle jamais aller à cascader?

Paul. — Jamais.

La Comtesse. — L'acteur ou l'actrice qui avaient l'honneur de donner la réplique à Votre Altesse faisaient-ils jamais autre chose que réciter à leur tour des mots également appris, que vous saviez par cœur et d'avance, comme eux?

Paul. — Est-ce que vous en avez encore pour longtemps?

La Comtesse. — J'ai fini. Vous jouissez, Monseigneur, d'un admirable privilège : lorsque vous daignez adresser la parole à un homme ou à une femme, croyez-vous qu'on vous puisse répondre ce qu'on veut ou ce qu'on pense? L'étiquette impose la réplique. L'étiquette est l'auteur dramatique qui entend que l'on respecte son texte et ne souffre pas que l'on cascade. Si elle impose la réplique, il va de soi qu'elle impose les jeux de scène... les péripéties... les dénouements... Ah! Monseigneur, que Sa Majesté fut donc bien avisée de compléter l'éducation de Votre Altesse en lui faisant jouer la comédie de salon!

Paul. — En quoi la duchesse de Xaintrailles?...

La Comtesse. — Que de femmes honnêtes ont joué des rôles, dans des drames où l'héroïne était violée au cinquième acte!

Paul. — Je croyais, comtesse, que vous n'étiez qu'une pauvre vieille demoiselle qui ne sait rien de la vie.

La Comtesse. — Je ne m'entends pas à la pratique, et, comme je vous disais, je ne serais pas capable de commander moi-même mon dîner, mais je connais l'essentiel du cœur humain.

Le comte de Lutzbourg apparaît.

Paul, *faisant signe à un domestique*. — Mon casque...

Le domestique ramasse le casque et le remet à l'archiduc. Paul se lève. La comtesse s'éclipse.

Lutzbourg, aide de camp de Sa Majesté et ami personnel de Paul. Six pieds. Barbe grise, la moustache tombante, très longue. Uniforme de général d'infanterie. Vaste capote, qui ressemble à celle de nos invalides. D'une épaule à l'autre, vingt-deux croix. Casquette plate à la main.

Lutzbourg. — Monseigneur...

Paul. — Bonjour, général.

La main. Lutzbourg touche à peine le bout des doigts de l'archiduc, s'incline profondément, et sans ajouter une parole, traverse le premier salon, le deuxième salon, la salle à manger, va droit au buffet.

Entrent le général Puff, ambassadeur d'Allemagne (la tête de l'Empereur d'Allemagne), et la Générale (la tête de l'Impératrice).

A leur suite, le chevalier Fattolino, ambassadeur d'Italie (type napolitain), et l'Ambassadrice (Léopold-Robert).

Deux, trois autres. Puis, brusquement, tous les invités (une centaine) arrivent à la fois; comme dans les vieux vaudevilles, lorsque l'auteur nous fait assister à une soirée, lorsque la brochure porte cette mention : entrent les Invités.

Ces figurants prennent place, se groupent. Autour du premier salon s'assoient quelque vingt femmes de toutes races, parmi lesquelles seulement deux ou trois professional beauties du pays. Les toilettes sont peu notables, très luxueuses, la plupart défraîchies (fin saison). Seule la marquise de Chameroy, ambassadrice de France, est élégante — toujours Louis XIII, et bien chaussée.

Les autres : des bijoux et des bijoux, assez mal montés, mais les pierres superbes.

Au centre du premier salon, l'archiduc bleu de ciel, blanc et or, se détache parmi le groupe des diplomates civils en habit noir à boutons d'or.

Et puis tout ce monde parle, se remue : ce n'est pas une foule de convention, elle est nature — comme chez Antoine.

Apparaissent les Huxley-Stone.

Lui, très peigné; elle très bouillonnée, toute la robe, tout le corsage — toutes les manches : car les bras sont entièrement vêtus. La gorge, en revanche, livrée aux regards. Mrs Huxley-Stone se révèle fausse maigre. La tête, exquise décidément, et plus que jamais Burne-Jones; mais une touffe de plumes dans les cheveux, presque aussi ridicule que le plumet de la comtesse d'Eschenbach.

Les Xaintrailles. Lui... — Elle, beaucoup plus vive, plus gaie, souriante, un peu myope.

L'archiduc leur fait l'honneur de s'avancer vers eux d'un pas. Formalités.

Xaintrailles, *apercevant Huxley-Stone*. — Ah! bonjour, mon cher... Vous êtes seul?

Huxley-Stone, *très rouge, avec explosion*. — Oui!... Non... Mrs Huxley-Stone doit être au buffet.

Xaintrailles part dans cette direction. Huxley-Stone le suit.

L'archiduc Paul (*à Yvonne*). — Faites-moi la grâce d'accepter mon bras.

Yvonne. — Monseigneur...

PAUL. (*Tout en parlant, il l'emmène.*) — Je suis touché que vous ayez répondu à mon invitation tardive.

YVONNE. — Votre Altesse Impériale a daigné penser à nous le jour même de notre arrivée.

PAUL. — Je reçois familièrement, en garçon... Au reste, vous voyez comme je suis campé ici : une garçonnière.

Ils pénètrent dans la salle à manger.

YVONNE, *souriant.* — Voilà une salle à manger un peu vaste pour une garçonnière.

PAUL. — Elle manque d'intimité.

Ils arrivent devant le buffet, prodigieux, pantagruélique. Point de fleurs, mais abondance de nourritures solides. Des viandes, et jusqu'à du poisson fumé, parmi des pyramides de fruits. Des tranches de pastèque et de melon, en piles, sur des compotiers. Des jarres d'argent emplies de sardines ! ! ! D'invraisemblables charcuteries.
Au coin de gauche, Lutzbourg est debout, posté, comme une sentinelle. Mrs Huxley-Stone lui fait pendant, au coin de droite. Derrière elle, Xaintrailles. Yvonne jette un coup d'œil de ce côté.

PAUL. — Un fruit ?

YVONNE, *distraite.* — Monseigneur...

Il va lui présenter une tranche de pastèque.

YVONNE, *avec un geste plutôt craintif.* — Merci...

PAUL, *souriant.* — Cet étalage de victuailles vous surprend peut-être ? Quelques-uns de mes invités ont un furieux appétit.

YVONNE, *regardant Mrs Huxley-Stone qui boit.* — Et une furieuse soif... (*Elle prend un petit four, de proportions acceptables. — Désignant Lutzbourg.*) Oserai-je demander à Votre Altesse quel est ce magnifique officier ?

PAUL. — C'est le comte de Lutzbourg... Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à ce concierge de ministère... vous savez... boulevard Saint-Germain ?

Le marquis de Chameroy s'approche de Lutzbourg.

LUTZBOURG, *flegmatique.* — Ah ! monsieur l'ambassadeur, bonjour.

CHAMEROY. — Excellence...

LUTZBOURG. — Monsieur l'ambassadeur, je veux boire à votre santé du vin de Champagne rouge... (*A l'un des maîtres d'hôtel.*) Versez deux coupes de champagne, et mêlez-y de l'eau-de-vie de cerises.

Le maître d'hôtel exécute le mélange indiqué, et remplit deux coupes jusqu'au bord. Il les passe au comte de Lutzbourg, qui en offre une au marquis de Chameroy. Tous deux boivent ensemble, jusqu'à la dernière goutte.

Yvonne s'écarte, au bras de l'archiduc. Ils passent dans la pièce voisine. C'est le cabinet de travail de Son Altesse. Tables de jeu, on fume. Mobilier cruellement banal, acajou ; chaises longues fatiguées. Une sphère, des cartes de géographie.

YVONNE. — Votre Altesse s'occupe de choses militaires ?

PAUL. — Très peu.

La chambre à coucher. Geste d'Yvonne. Mais il y a du monde, on fume, on joue. Mobilier également banal. Le lit dans une alcôve, qu'une petite grille de bois ferme. On aperçoit, par une porte entr'ouverte, le cabinet de toilette, une grande baignoire de marbre gris, du désordre ; par une autre porte entr'ouverte, le débarras où couche l'officier de service.
Vague dialogue. Promenade lente. Retour dans la salle à manger.
Au buffet, les mêmes.
Mrs Huxley-Stone mange et boit.
Le comte de Lutzbourg boit. — LE GÉNÉRAL PUFF s'approche de lui.

LUTZBOURG. — Ah ! monsieur l'ambassadeur, bonjour.

PUFF. — Excellence...

LUTZBOURG. — Monsieur l'ambassadeur, je veux boire à votre santé du vin de Champagne orangé.. (*A l'un des maîtres d'hôtel.*) Versez deux coupes de champagne, et mêlez-y du jus d'orange.

Les deux coupes, jusqu'au bord. Le mélange. Ils boivent.

PAUL, *apercevant la comtesse d'Eschenbach, qui emplit un fauteuil.* — Ah ! je veux vous présenter à la plus vieille amie, à l'amie la plus dévouée de la famille impériale... (*Répondant à un regard d'Yvonne.*) Oui, elle est un peu caricature, mais bonne femme.

Présentation. Yvonne s'asseoit auprès de la comtesse. L'archiduc s'éloigne.

LA COMTESSE, *très minaudière.* — Mon Dieu ! comme je suis heureuse de vous connaître !

YVONNE. — Madame...

LA COMTESSE. — Depuis hier, je n'entends parler que de vous.

YVONNE. — De moi ?

LA COMTESSE. — Par Son Altesse.

YVONNE. — L'accueil bienveillant de l'archiduc m'a vivement touchée.

LA COMTESSE. — Je vous ai devinée, lorsque je vous ai vue passer à son bras... Evidemment, me suis-je dit, ce ne peut être que la duchesse de Xaintrailles qui passe là, au bras de Paul... Ah ! pardon... Il m'é-



— Monsieur l'Ambassadeur, je veux boire a votre santé du champagne vert.

chappe souvent de le nommer ainsi, avec un sans-façon qui étonne les étrangers : je l'ai vu naître, et je fus nommée sa gouvernante quand il avait à peine six ans. Quel joli enfant! Mauvais sujet, par exemple, il promettait.

YVONNE. — A-t-il tenu?

LA COMTESSE, *pudiquement.* — Je n'en veux rien savoir. Je le vois toujours tel qu'il était à six ans. J'ignore s'il a depuis levé les yeux sur d'autres; mais il me faisait l'honneur de lever souvent la main sur moi. Je n'oublierai jamais qu'un jour il s'amusait à creuser des trous dans une allée. Un officier, l'ayant surpris, osa lui demander : « Monseigneur, pourquoi Votre Altesse Impériale creuse-t-elle des trous? » Et Son Altesse, qui n'avait pas six ans, répondit : « Je fais des trous.... »

CHAMEROY, *s'approchant.* — Ah! madame, enfin... l'archiduc vous accaparait... (*Il offre le bras à Yvonne.*)

YVONNE, *à la comtesse.* — Pardon.

Elle retourne, au bras de l'Ambassadeur, vers le buffet.
Au buffet, les mêmes.
Mrs Huxley-Stone mange et boit.
Lutzbourg boit. — Le chevalier Fattolino s'approche.

LUTZBOURG. — Bonjour, monsieur l'ambassadeur.

FATTOLINO. — Excellence...

LUTZBOURG. — Monsieur l'ambassadeur, je veux boire à votre santé du champagne vert... Maître d'hôtel...

Champagne et eau-de-vie de prunes. Les deux coupes, jusqu'au bord.
Ils boivent.

CHAMEROY, *à Yvonne.* — Que désirez-vous boire?

YVONNE. — Vous allez me trouver bien curieuse, mais je meurs d'envie de goûter au champagne vert.

LUTZBOURG, *qui a entendu.* — Oh!... Je désire connaître cette dame.

Présentation. — Le mélange, deux coupes, ils boivent.

MUSIGNY, *arrivant, à la duchesse.* — Voilà une heure que je vous cherche dans le salon.

YVONNE, *très gaie.* — J'étais ici.

MUSIGNY. — Qu'est-ce que vous avez donc de particulier aujourd'hui dans la voix et dans les yeux?

Ils s'écartent ensemble.

YVONNE, *émancipée.* — C'est que je viens de boire du champagne vert avec le comte de Lutzbourg.

MUSIGNY. — Voulez-vous le voir rouler sous la table? Nous n'avons qu'à nous installer ici, dans un coin.

Ils prennent des chaises. Groupes allant et venant. Au milieu de la salle à manger, les trois ambassadeurs : de France, d'Allemagne et d'Italie, qui se sont rencontrés, causent avec circonspection. Par la porte entr'ouverte du cabinet s'échappe un petit nuage de fumée blanche. Dans le grand salon, bruit de mornes conversations.

YVONNE, *reprenant.* — Ah? Il a l'habitude de rouler sous la table?

MUSIGNY. — J'exagérais. Il sait vivre. Il se fait toujours emballer à temps.

YVONNE. — Monsieur Musigny.

MUSIGNY. — Madame?

YVONNE. — Est-ce là une « cérémonie », comme vous disiez hier à déjeuner, ou si M. de Lutzbourg s'enivre réellement?

MUSIGNY. — Très réellement.

YVONNE. — Quel bonheur! Voilà donc une maison où l'on vit, où l'on mange, où l'on boit, où l'on aime peut-être pour de bon! Elle me plaît.

MUSIGNY. — Enthousiasme peu justifié : il est impossible de recevoir plus mal.

YVONNE. — Plus mal! l'archiduc est un homme charmant.

MUSIGNY. — Nul.

YVONNE. — D'une distinction...

MUSIGNY. — En surface... Ne grattez pas : vous trouveriez la brute.

YVONNE, *suffoquée.* — La brute!

MUSIGNY. — Vous le défendez bien.

YVONNE. — Qu'est-ce que cela vous fait?

MUSIGNY. — Cela m'inquiète.

YVONNE, *riant.* — Je le dirai à... à quelqu'un... Et puis d'abord, monsieur, cela ne vous regarde pas. Vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de flirter avec moi. C'est la fonction de M. de La Morvandière, l'attaché-flirt : je suis informée.

MUSIGNY. — Prenez garde.

YVONNE. — A quoi?

MUSIGNY. — L'archiduc est amoureux de vous.

YVONNE. — Vraiment? Si vite?

MUSIGNY. — Je pourrais vous faire un compliment banal, j'aime mieux vous dire la vérité : l'archiduc est amoureux de vous, parce qu'il vous a vue pour la première fois sur un quai de gare. Ceci est d'une assez bizarre psychologie, que je ne me charge pas

de vous expliquer; mais lorsque l'archiduc voit une jolie femme dans une gare, il devient amoureux d'elle par coup de foudre.

YVONNE *vivement.* — Oh! il m'a présentée à une drôle de caricature.

MUSIGNY. — A la comtesse d'Eschenbach?

YVONNE. — Comment avez-vous deviné?... Oui.

MUSIGNY. — Eh bien! c'est complet.

YVONNE. — Est-ce que la présentation à la comtesse d'Eschenbach fait partie du cérémonial amoureux?

MUSIGNY. — Lorsque l'archiduc aime, ce n'est pas une cérémonie.

Passent les Huxley-Stone avec Xaintrailles.

YVONNE, *les désignant.* — Et le flirt de mon mari avec Mrs Huxley-Stone, est-ce que c'est une cérémonie?

MUSIGNY. — Ah! vous pouvez le croire.

Les Huxley-Stone et Xaintrailles s'approchent du buffet.

LUTZBOURG, *à Huxley-Stone.* — Ah! bonjour.

HUXLEY-STONE, *écarlate.* — Oui!... Bonjour, Excellence.

LUTZBOURG. — Je voudrais boire à votre santé du champagne violet... Mais je ne sais pas ce qu'on peut mettre dans le champagne pour le rendre violet.

Bruit de voix plus fort, dans le salon. Mouvement de chaises.

MUSIGNY. — Il l'est, oh! il l'est bien.

YVONNE. — Je crois qu'il va passer les limites.

L'Archiduc, très vite.

PAUL. — Venez donc par ici, duchesse... Nous avons les tziganes... les mêmes qu'au Chinois.

Ils sortent. Tout le monde sort. Lutzbourg reste seul devant le buffet. Il sifflote entre ses dents la marche de Ragotsky.
Tout d'un coup il s'arrête, se roidit.

LUTZBOURG. — Maître d'hôtel... Faites dire à mes deux valets de pied qu'ils viennent me chercher pour descendre. Je suis ivre-bleu.

V

Petits couchers

I. LA TRADITION

Chez les Huxley-Stone. Appartement de location, sans style, habillé à l'anglaise.

Le parloir : chaises, canapés, fauteuils en acajou incrusté, velvétine fond orange à grands ramages, clous d'or. — Table octogonale. — Meuble à vitrine, pentagonal, avec panneaux sculptés aux portes du bas, glaces biseautées aux portes de l'armoire. — Etagère dessus de cheminée : sept glaces à biseaux. Sur les tablettes, vases de faïence jaune, flambeaux-colonnes faïence rose ou bleue. — Mousseline d'Ecosse aux fenêtres. — Paravent à trois feuilles, avec mousseline d'Ecosse drapée, nœuds de rubans. Une lampe-colonne juchée au sommet d'une espèce de tour Eiffel en bois.

Abat-jour paquet, soie jaune. Tapis japonais, gris et bleu.

Les photographies de Sa Gracieuse Majesté et de toute la famille royale.

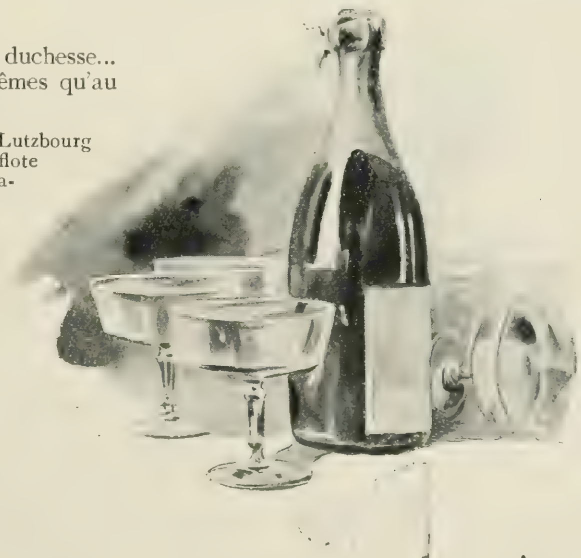
Une porte bâille : on entrevoit la salle à manger — laqué vert : gigantesque buffet-dressoir, vieux style anglais.

Le couvert, très gai, multicolore; tous les bibelots que la mode exige; çà et là une rose, au bec d'une grue en verre filé.

HUXLEY-STONE (l'habit, l'orchidée) est seul à sa place. Le repas est, depuis longtemps, terminé. Il boit.

Dans le parloir, MISTRESS HUXLEY-STONE, accoudée à la table octogonale, lit les poèmes de Dante-Gabriel Rossetti : petit volume de poche, relié en maroquin souple, vert pâle.

Elle est vêtue de velours violet, la robe et le corsage d'une seule pièce, manches plates, le col à peine échancré. Nul ornement, sauf, au bas de la jupe, autour du col, aux épaules, aux poignets et un peu au-dessous des coudes, des ruches bleues, passées par places jusqu'au blanc,



imitant les nuances des bluets fanés. — Point d'opulente gorge, point de taille fine : très femme pourtant, par la souplesse, par l'ondulation. Les mains, si longues! Le cou, si délicieusement maigre! La carnation à peine vivante, conventionnelle : rien qu'aux pommettes un peu de rose. Le menton volontaire, les lèvres nettes et perverses, la bouche grande, les yeux sans fond et sans tain. Des cheveux blonds de sirène, qui semblent faits pour être toujours dénoués et pour flotter sur des eaux glauques; coiffée, d'ailleurs, sans aucun goût.

Mrs Huxley-Stone. *Lentement elle lève les yeux, mollement elle laisse retomber sur ses genoux sa main droite que surcharge le petit livre; nonchalamment elle dit :* — Vous ne venez pas, mon cher?

Huxley-Stone, *avec explosion.* — Oui!... (*Très calme.*) Je viens.

Il achève de vider son verre. Il rêve un instant. Brusquement il se décide, se dresse, vient. Mrs Huxley-Stone a repris sa lecture. Il s'adosse à la cheminée.
Une pause.
Il tire de sa poche une boîte russe, bourrée de tabac américain.

Vous permettez?

Mrs Huxley-Stone, *sans lever les yeux.* — Je vous en prie. (*De sa main gauche, libre, elle fait un geste vague.*)

Il dose le lone-Jack, remet dans sa poche la boîte russe, et pour rouler sa cigarette il élève ses deux mains jusqu'à la hauteur de ses yeux. Ses manchettes remontent légèrement et découvrent ses poignets : il porte un bracelet.
Cris d'enfant dans la chambre voisine. Mrs Huxley-Stone se détache de sa lecture, écoute. Huxley-Stone, la cigarette en suspens, écoute.
Une porte s'ouvre. On aperçoit la nursery : pitchpin, cretonne « coquelicots roses ».

La gouvernante, *s'introduisant (officielle, militaire).* — Madame, c'est M Jemmy qui ne veut pas être sage.

Mrs Huxley-Stone. — Oh!...

Elle se lève, sort. Huxley-Stone, immobile, fume. Puis il tire sa montre.

Huxley-Stone, *voyant neuf heures et demie.* — Oh!...

Bruit de doux reproches. Joli anglais bégayé par la maman et le baby. Huxley-Stone sourit, s'attendrit. Il se consulte, enfin il se dérange, marche vers la porte.

Voix d'enfant, *très fort, dans un éclat de rire.* — Bonsoir, papa!

Huxley-Stone. — Oui!... Bonsoir. (*Geste.*)

Il revient, exécute une deuxième cigarette, prend un paquet de journaux anglais, illustrés ou non illustrés, et s'installe sur un canapé « confortable » (capitons, petits balustres) qui, au coin gauche de la cheminée, fait vis-à-vis au fauteuil de Mrs Huxley-Stone.

Mrs Huxley-Stone. *Elle ferme la porte, revient sur la pointe du pied et dit :* — Il dort.

Huxley-Stone. — Oui!...

Elle reprend les poèmes de Dante-Gabriel Rossetti. Ils lisent.

Huxley-Stone, *s'interrompant.* — Il est vraiment regrettable que je n'aie pu obtenir mon congé cette année, à l'époque de la saison.

Mrs Huxley-Stone, *toujours lisant.* — Oh! si regrettable!

Huxley-Stone, *affirmatif.* — Particulièrement cette année. Je suis peiné que nous n'ayons pu assister au mariage de Son Altesse Royale le duc de Wight... N'en êtes-vous pas peinée comme moi, Dolly?

Mrs Huxley-Stone. — J'en suis peinée, vraiment.

Un temps. Ils lisent.

Huxley-Stone. — Si je m'en rapporte aux comptes rendus et aux illustrations des journaux, cette cérémonie fut splendide.

Mrs Huxley-Stone. — En vérité?

Huxley-Stone. — En vérité... Vous plaît-il, Dolly, voir la représentation des rues pavoisées?

Mrs Huxley-Stone. — Oui, cher.

Elle abandonne Rossetti. Huxley-Stone vient à elle, le journal déployé. Ils admirent ensemble, leurs visages se frôlent presque : intimité conjugale.

Mrs Huxley-Stone. — Cela est joli.

Huxley-Stone. — Oui!... cela est joli.

Il retourne à sa place et entame la lecture d'une autre feuille. Elle reprend Rossetti. Tout à coup, il pousse un éclat de rire formidable.

Mrs Huxley-Stone, *tressaillant.* — Oh!... qu'avez-vous?

Huxley-Stone. — Une bonne plaisanterie du *Punch.*

Mrs Huxley-Stone. — Ne me dites pas, voulez-vous? Je lirai après. Je lis des choses si touchantes!

Huxley-Stone. — Oui?... Si touchantes, en vérité?

Mrs Huxley-Stone. — En vérité.

Silence. Lecture.

Huxley-Stone. — Oh!...

Mrs Huxley-Stone. — Qu'est-ce?

Huxley-Stone. — La fiancée de Son Altesse Royale a reçu de magnifiques présents.

Mrs Huxley-Stone. — Oh!... magnifiques?... Est-ce que les journaux publient la liste?

Huxley-Stone. — Ils la publient. Cela vous intéresse, Dolly?

Mrs Huxley-Stone. — Oui, cher, cela m'intéresse vivement.

Huxley-Stone. — Ils publient également la représentation des plus riches joyaux... Vous plairait-il voir la pendeloque en brillants que le rajah de Mysore a envoyée à la jeune princesse?

Mrs Huxley-Stone. — Cela me ferait grand plaisir, mon chéri.

Il se dérange de nouveau, pour montrer à Mrs Huxley-Stone le dessin. Il retourne à sa place, lit. — Silence.

Mrs Huxley-Stone. — Sonnez, je vous prie.

Huxley-Stone. (*Il sonne.*) — Que souhaitez-vous?

Mrs Huxley-Stone. — Le brandy, le soda, le presse-citron... (*Avec un peu d'humeur.*) On oublie toujours...

Le valet de chambre. Ordres. Il apporte les objets demandés, il les dépose sur la table octogonale. — Dissimulé derrière un immense *Times*, Huxley-Stone tire sa montre et constate dix heures. Petits gestes d'impatience.

Huxley-Stone, *négligemment*. — Est-ce que le duc de Xaintrailles ne viendra pas ce soir?

Mrs Huxley-Stone. (*Imperceptible émotion.*) — Je ne sais pas... Il est marié, il est moins libre... Peut-être sera-t-il moins assidu désormais.

Huxley-Stone, *contrarié*. — Oui!... Ah!...

Mrs Huxley-Stone, *affectueusement*. — Vous ne sauriez donc vous passer de lui?

Huxley-Stone. — Oui... Seulement je regrette... pour vous... Je dois sortir.

Mrs Huxley-Stone. — Vous allez au club?

Huxley-Stone. — Je vais au club... C'est-à-dire je dois aller au club. Mais je



Mistress Huxley-Stone, accoudée a la table octogonale, lit les poèmes de Dante-Gabriel Rossetti.

regrette vraiment de vous laisser seule, Dolly.

Mrs Huxley-Stone. — Oh! cher, je vous remercie, mais je ne saurais m'ennuyer... j'ai tant d'occupations diverses dans la maison... Et puis... j'ai... besoin... de travailler en cachette... Je... (*Elle rit.*) Je prépare une petite surprise pour vous.

Huxley-Stone, *touché*. — Oui?... Dolly, dites-moi ce que c'est.

Mrs Huxley-Stone, *gaiement.* — Non, cher, non...

Huxley-Stone. — Dites-moi, Dolly, dites-moi.

Mrs Huxley-Stone, *minaudant.* — Non, vraiment.

Huxley-Stone. — Bien!... Je respecte votre secret... Vous êtes



Il montre a Mme Huxley-le dessin.

une bonne femme, Dolly, une bonne femme. Je vous aime beaucoup.

Tendres adieux. Il disparaît. Elle poursuit, quelques minutes encore, sa lecture; puis, d'un sac à ouvrage agrafé au paravent, elle tire « la surprise » en cours d'exécution. C'est un étui-carnet en satin blanc, pour lequel elle a utilisé une fausse coupe de sa robe de noce. Elle le brode de paillettes d'or formant des chiffres et des emblèmes.

Le valet de chambre, *apparaissant.* — La cuisinière fait demander à madame si elle peut présenter ses comptes à madame.

Mrs Huxley-Stone. — Oui... S'il vous plaît, débouchez le soda.

L'opération. — Elle verse le brandy. Le valet de chambre verse le soda, et assujettit sur le support de nickel argenté l'instable flacon. Elle boit. Elle range « la surprise ». Entre la cuisinière, bonnet tuyauté, tablier festonné à fleurettes : un peu opéra-comique.

Mrs Huxley-Stone lui prend des mains son livre et se dirige vers un petit secrétaire (douze tiroirs, poignées de cuivre), où elle trouve tout ce qu'il faut pour écrire : une montre boule, six porte-allumettes de formes diverses, trois flacons de sels diversement parfumés, et même des plumes, de l'encre. Elle ouvre un élégant *cash-book*, relié de maroquin souple vert pâle, comme le Rossetti. Et elle transcrit les comptes, en caractères démesurés

Mrs Huxley-Stone. — Oh!

La cuisinière. — ...

Mrs Huxley-Stone. — Les aubergines sont de ce prix?... Il est possible?...

La cuisinière. — Il est certain.

Le valet de chambre, *reparaissant.* — M. le duc de Xaintrailles.

Mrs Huxley-Stone. — Je le recevrai... Qu'il entre. (*Entre Xaintrailles. Shake-hand.*) Vous permettez?... (*Geste. Sourire.*)

Xaintrailles (l'habit, l'orchidée) prend une chaise près de la table octogonale et du fauteuil où, tout à l'heure, Mrs Huxley-Stone était assise. Il feuillette Rossetti.

Mrs Huxley-Stone. — J'ai fini.

Xaintrailles. — Quelle chose délicieuse, ces poèmes de Rossetti!

Ayant fini de transcrire et d'additionner, elle revient s'asseoir près de Francis; mais elle tient toujours à la main le *cash-book*, et elle vérifie ses calculs en promenant sur les colonnes de chiffres la pointe d'un grand crayon (argent-torsade, viroles émaillées rouge et bleu).

Xaintrailles, *lisant à mi-voix :*

Her voice was like the voice the stars
Had when they sang together.
Ah sweet!... (1).

Mrs Huxley-Stone. — Exact... Bien... Vous pouvez aller.

Xaintrailles, *de même :*

Only one kiss. Good bye, my dear... (2).

La cuisinière sort. Xaintrailles pose le livre. Il regarde Mrs Huxley-Stone, et elle le regarde, profondément, sans rien dire. Puis, d'un geste unanime, ils se saisissent les deux mains. Mrs Huxley-Stone détourne la tête. Tableau pour Xmas number.

Après un long silence :

Xaintrailles, *avec une sorte de haut-le-corps.* — Mais, vous pleurez, Dolly!

Mrs Huxley-Stone. — Non, cher.

Xaintrailles. — Si fait, je vois bien, vous pleurez.

Mrs Huxley-Stone. — Hélas!

Xaintrailles. — Qu'avez-vous?

Mrs Huxley-Stone. — Rien... c'est la détente... la réaction... J'avais tellement peur de ne plus vous voir!

---

(1) *The Blessed Damozel.*
(2) *Jenny*

XAINTRAILLES. — Oh !

Mrs HUXLEY-STONE. — J'ai tellement cru que vous ne m'aimeriez plus, mon chéri !

XAINTRAILLES, *sérieusement froissé.* — Vraiment, Dolly, je ne vous reconnais plus. Je vous croyais plus de raison et de jugement.

Mrs HUXLEY-STONE, *éperdue.* — Oui, j'ai cru vraiment que tout était fini.

XAINTRAILLES. — Est-ce que cela serait possible, Dolly ?

Mrs HUXLEY-STONE. — Non, cela ne serait pas possible, mais quand même je l'ai cru.

XAINTRAILLES, *agité au point que lâchant les mains de Mrs Huxley-Stone, il fait sans motif quelques pas.* — Si j'étais un enfant, Dolly, et vous aussi... Si nous nous étions connus à dix-huit ans... par exemple ! lors de mon premier voyage à Londres... Si notre amour était un vulgaire roman sentimental, je ne me choquerais pas de vos appréhensions... Des gens tout jeunes et inexpérimentés qui flirtent, qui s'aiment pour des motifs puérils, ou sans motifs, simplement parce qu'ils se plaisent, doivent finir d'aimer comme ils commencent. Ils se brouillent étourdiment, en coup de foudre. Mais nous !

Mrs HUXLEY-STONE. — Oh ! nous...

XAINTRAILLES. — Avez-vous oublié, Dolly, les.... dirai-je : les préliminaires de notre amour ?

Mrs HUXLEY-STONE. — Je n'ai pas oublié.

XAINTRAILLES. — J'arrivais, récemment promu au grade de deuxième secrétaire, qui ne me permettait plus les aventures sans conséquence. Je vous vois. Votre beauté me frappe. Je demande en tremblant qui vous êtes. « La femme de sir Augustus Huxley-Stone, conseiller de l'ambassade d'Angleterre. » Je sentis que je vous aimais. Bien plus, je sentis que je ne pouvais pas, que je ne devais pas en aimer une autre. Notre amour est bien fort, Dolly : car il est, si j'ose le dire, la résultante de ma carrière, et il s'appuie sur la tradition.

Mrs HUXLEY-STONE. — Vous me réconfortez.

XAINTRAILLES. — Les convenances qui nous unissent ne sont pas ordinaires : je les qualifierai de transcendantes. Elles nous ont exaltés jusqu'à la tendresse. Et vous avez pu douter de moi ! Cela me blesse, Dolly, cela me blesse au cœur.



— MAIS VOUS PLEUREZ, DOLLY ?

Mrs HUXLEY-STONE. — Je vous demande pardon... Mais, quand même, vous vous êtes marié.

XAINTRAILLES. — J'ai eu le tact de m'en défendre. Mais, plus raisonnable alors qu'au-

jourd'hui, vous avez eu le tact de m'y pousser. Un deuxième secrétaire doit être marié.

Mrs Huxley-Stone. — Pourtant, M. Chailly-Descombes, votre premier...

Xaintrailles. — Un premier peut être célibataire : c'est comme dans les régiments français, où le colonel est toujours plus jeune que le lieutenant-colonel, sans qu'on ait jamais pu expliquer pourquoi... Je songeais donc à mon établissement, et j'eusse été fou de renoncer au parti que l'on m'offrait quand il réunissait toutes les convenances.

Mrs Huxley-Stone. — Justement, je crains que de si parfaites convenances ne vous exaltent encore une fois jusqu'à la tendresse.

Xaintrailles. — Je serai franc, Dolly : je suis, et non sans plaisir, un excellent mari pour la duchesse, comme vous êtes vous-même une épouse accomplie. Je ne vous ai jamais fait un crime de votre bonne conduite : me reprocheriez-vous la mienne ? Cela me surprendrait de vous, Dolly.

Mrs Huxley-Stone. — Lorsque vous me parlez si sagement, si virilement, et surtout lorsque vous êtes là près de moi, mon chéri, je me rends à vos irréfutables raisons. Ainsi ai-je fait avant votre départ. Mais lorsque vous êtes parti, ma sagesse est partie avec vous. Vos tendres lettres m'ont soutenue quelques semaines ; mais du jour de votre mariage, vous ne m'avez plus écrit.

Xaintrailles. — Je me conformais aux bienséances.

Mrs Huxley-Stone. — Je l'ai senti : je ne vous reproche rien. Mais soyez juste : abandonnée, songeant que vous goûtiez peut-être en ce moment même les joies d'une... lune de miel...

Xaintrailles. — N'est-ce pas l'usage ?

Mrs Huxley-Stone. — ... que vous parcouriez avec une autre ces lacs d'Italie si poétiques, je tombai malade. Les médecins m'ordonnèrent la campagne.

Xaintrailles, *ému*. — Et je n'en savais rien !

Mrs Huxley-Stone. — J'eus alors une fantaisie qui vous touchera peut-être, mon chéri. Le lac de Landberg, à une heure d'ici par les express, rappelle les lacs d'Italie, leur eau morne et bleue, environnée de glaciers et de pins. Pour mieux songer à vous, j'y allai, bien que ce ne fût pas la saison des villégiatures.

Xaintrailles. — Dolly !...

Elle verse dans son verre du brandy et du soda.

Mrs Huxley-Stone, *d'une voix douloureuse*. — N'avez-vous pas soif ?

Xaintrailles. — Si fait.

Mrs Huxley-Stone. — Souhaitez-vous du soda ou du thé ?

Xaintrailles. — Du thé.

Elle sonne. Entrée, sortie, rentrée du valet de chambre. Le plateau, le thé, les toasts. Elle les beurre elle-même avec un art consommé. Tout en beurrant :

Mrs Huxley-Stone. — Oh ! Francis, elle est tellement trop jeune et jolie !

Xaintrailles. — Pouvais-je me marier indignement ? (*Il boit.*)

Mrs Huxley-Stone. — Une autre... coupe de thé ?

Xaintrailles. — S'il vous plaît.

Mrs Huxley-Stone. — Une crainte aussi me vint lorsque je la vis à l'ambassade et qu'elle me parla sèchement. « Ah ! me dis-je, elle l'aime ! »

Xaintrailles. — Je l'ai craint dans les premiers jours. Elle me semblait un peu... expansive... (*Changeant de ton.*) C'est un défaut que vous avez aussi, Dolly... (*Mrs Huxley-Stone baisse les yeux.*) D'ailleurs... (*D'un ton plus sec encore et plus décisif.*) D'ailleurs, il est plus convenable que nous ne parlions pas ensemble de la duchesse.

Mrs Huxley-Stone, *frémissante*. — Je suis bien sûre que vous lui avez parlé de moi.

Xaintrailles. — Ce n'est pas la même chose du tout... Au reste, pour la prévenir en votre faveur, je devais lui parler de vous en certains termes, de vos goûts que je partage, de ces qualités que j'estime en vous... que j'aime... (*Glacial*) jusqu'à la passion.

Mrs Huxley-Stone. — Oh ! je suis heureuse quand vous le dites. Vous m'aimez ?

Xaintrailles. — Vous savez bien, Dolly, que je vous aime.

Mrs Huxley-Stone, *puérile*. — Alors vous me permettrez de vous offrir un petit souvenir que j'ai préparé pour vous pendant votre absence ?

Xaintrailles, *confus*. — Oh !... Vraiment !...

Elle tire du sac à ouvrage le « souvenir ». C'est un deuxième étui-carnet en satin blanc, pour lequel elle a utilisé une fausse coupe de sa robe de noce. Il est brodé de paillettes d'or, formant des chiffres et des emblèmes.

Xaintrailles, *très embarrassé, absolument démonté, comme tous les hommes*

quand ils reçoivent un cadeau d'une femme. — Oh!... Oh!... cela est joli... (*Craignant de n'en pas dire assez.*) Oh! cela est

(laqué blanc, cretonne « chrysanthèmes »). Elle disparaît.

Xaintrailles, en long et en large.

Puis il se dirige vers la chambre.



délicieux, en vérité... (*Au comble de l'enthousiasme.*) So nice!

Il dépose l'objet sur la table octogonale, près du Rossetti. Il reprend les mains de Mrs Huxley-Stone. Xmas number.

Méchante... Elle a donc cru que je pouvais ne plus l'aimer!... Pour qu'un tel soupçon vous ait effleurée, il faut que vous soyez capable vous-même de ne plus aimer votre Francis.

Mrs HUXLEY-STONE, *avec élan.* — Oh! cher, non!... Vous êtes mon idéal, pleinement. Moi, je suis surtout Anglaise, et ce qui me séduit, c'est la façon d'être anglaise. Eh bien! je dis, même à Londres, jamais je n'ai trouvé quelqu'un qui soit Anglais plus essentiellement que vous, mon chéri.

XAINTRAILLES, *hors de lui, calme encore.* — Tenez, voilà pourquoi je vous préférerai toujours : ma femme ne trouve pas comme vous de ces mots qui vont au cœur.

Elle se jette dans ses bras.

(*Un peu inquiet.*) Est-ce que Huxley-Stone ne va pas rentrer?

Mrs HUXLEY-STONE. — Oh! pas si tôt.

Joli anglais zézayé. Elle s'arrache des bras de Xaintrailles. Elle traverse le parloir, ouvre la porte de sa chambre, qu'un instant on aperçoit

— OUI!... SEUL... JE SUIS SEUL... EXACTEMENT.

Et comme, par distraction, il emporte la lampe-colonne juchée sur la tour Eiffel en bois : nuit.

A la faveur de cette ombre, le décor change. Maintenant, c'est une rue...

Une rue... louche... Réverbères, de loin en loin... Hautes maisons... Trottoirs étroits... Enfin, une

de ces rues inavouables, qu'il est inutile de décrire; car, dans toutes les capitales, elles se ressemblent.
HUXLEY-STONE, toujours correct, le mac sur l'habit.

HUXLEY-STONE. — Oui!... seul... je suis seul... (*Il regarde de tous côtés*) exactement... Je ne comprends pas... Que peut être devenu l'agent de police qui a la mission de me surveiller nuit et jour?... Alors, supposons que je me laisse aller... supposons qu'un autre agent de police mal informé survienne, et me pince... On m'enverrait coucher au poste pour de bon?... (*Il rougit, il se redresse.*) Oh!...

Un temps.

Irai-je? N'irai-je pas?... La prudence me commande de ne pas aller... (*Très haut.*) Je n'irai donc pas, non... (*Il poursuit sa route, mais mollement. — Il tourne la tête et avise, assez loin derrière, un homme.*) Ah! le voici... (*L'homme se rapproche.*) Eh!... Ce n'est pas lui. Voilà ce que je craignais... Irai-je? N'irai-je pas?... (*Avec décision.*) Je n'irai pas.

En proférant ces mots, il arrive devant la porte du mystérieux local. C'est un irish-american bar, comme on en trouve dans toutes les capitales. La glace est drapée d'une mousseline d'Ecosse pareille à celle qui décore les fenêtres du parloir chez M[rs] Huxley-Stone. Au seuil, affalé sur une chaise, sommeille un jeune chasseur en dolman rouge, bonnet de horseguard.

— Je-n'i-rai-pas...
LE CHASSEUR, *s'éveillant.* — Bonsoir, Votre Honneur.
HUXLEY-STONE. — Oui!... Bonsoir. (*Il entre.*)

A l'intérieur, le décor habituel : comptoir, barman en veste blanche, pompes, tabourets, la bouteille de Champagne avec, piqués dans le bouchon, en éventail, les petits drapeaux anglais et américains. Figuration : des gens d'écurie.
Au fond de la boutique en étroit boyau, probablement une arrière-boutique, dissimulée par une draperie.

LE BARMAN. — Bonsoir, Votre Honneur.
HUXLEY-STONE. — Oui!... Bonsoir.
LE BARMAN. — Cocktail?
HUXLEY-STONE. — Oui!...
LE BARMAN. — Gin-cocktail?
HUXLEY-STONE. — Gin-cocktail.

Préparation du gin-cocktail.
Entre l'individu de tout à l'heure. Il prend un tabouret non loin de Huxley-Stone. Pantalon clair, jaquette, cravate voyante, mais anglaise.

L'INDIVIDU. — Un gin-cocktail.

Préparation du gin-cocktail.

HUXLEY-STONE, *bas au barman.* — Connaissez?
LE BARMAN, *de même.* — Non.
HUXLEY-STONE. — Oh!...

Les cocktails sont consommés. Un temps.

HUXLEY-STONE et l'INCONNU, *ensemble.* — Un autre gin-cocktail.

Préparation d'un gin-cocktail. Tous deux étendent ensemble la main et, par politesse, la retirent.

HUXLEY-STONE. — Après vous.
L'INCONNU. — Après Votre Honneur.
HUXLEY-STONE, *curieux d'engager la conversation, lui dit en français (c'est la langue diplomatique)* : — Oui!... Vous me connaissez donc?
L'INCONNU. — Un peu!... Je suis l'agent de police chargé de filer Votre Honneur.
HUXLEY-STONE. — Oui?... Ce n'est pas vrai. Je ne vous ai jamais vu, vous.
L'AGENT. — Non, mais mon collègue...
HUXLEY-STONE. — Il n'est pas malade, ce cher garçon?
L'AGENT. — Non... Il a seulement changé d'emploi. Il surveille depuis hier un membre de la famille impériale qui donne des inquiétudes.
HUXLEY-STONE. — Oui!... Je suis contrarié... Je ne voudrais pas vous froisser, mon garçon, mais je suis contrarié. J'étais habitué à votre collègue.
L'AGENT. — Je ferai ce que je pourrai pour satisfaire Votre Honneur.
HUXLEY-STONE, *soudain cordial.* — Vous êtes un bon garçon.
L'AGENT, *modeste.* — Oui, Votre Honneur.
HUXLEY-STONE. — Un joyeux garçon... Prenez encore un cocktail, voulez-vous?
L'AGENT. — Mais...
HUXLEY-STONE. — Je paie... Waiter, deux cocktails.

Préparation. Consommation. Entre deux aspirations :

HUXLEY-STONE. — Je suis très content de faire votre connaissance. Nous aurons ensemble de fréquents rapports, mon garçon... (*Il devient familier de plus en plus.*) Je suis un homme... excentrique... A vous dire vrai, c'est même pour cela que je suis entré dans la diplomatie... Quand on a des goûts... excentriques... certainement on

trouve bien à les satisfaire chez soi, surtout à Londres... Mais chez soi, on se sent moins à son aise... n'est-il pas vrai, mon garçon?... Tandis qu'à l'Etranger... avec une bonne police paternelle...

Il se penche pour humer.

Oui!... Vraiment?...

Il se lève, très ivre, mais correct, et marche, droit, vers l'arrière-boutique.

(*A l'agent.*) — Vous ne venez pas?

L'Agent. — Ma consigne est de suivre



Le Barman. — Gin-cocktail...
Huxley-Stone. — Gin-cocktail.

(*Goguenard.*) Ah! si vous me suivez partout, vous ne vous embêterez pas avec moi... non, vous ne vous embêterez pas... Ainsi ce petit bar où nous sommes...

Le barman parle bas à l'oreille d'Huxley-Stone.

Votre Honneur à distance. Je craindrais de gêner Votre Honneur.

Huxley-Stone. — Venez donc, mon garçon, venez donc.

A la porte :

Seulement une petite observation, vous permettez ?

L'AGENT, *tout rond.* — Faites donc.

HUXLEY-STONE. — La jaquette... ou le veston... pour me filer l'après-midi, c'est bien. Mais, après sept heures...

L'AGENT, *penaud.* — Je sais... L'habit... Je n'en ai pas.

HUXLEY-STONE. — Je vous en paierai un.

II. — LA MAIN GAU"HE

A l'Ambassade de France, après dîner.

L'immense petit salon de l'Ambassadrice. Son « coin », délimité par les paravents, est seul éclairé : lampe de parquet, abat-jour Empire, franc rose, sujets antiques sur fond poché. — Le reste, dans les ténèbres : un peu de reflet de réverbères, un peu de givre de clair-de-lune à la grande baie.

En un large fauteuil (bois doré, damas jaune), LA MARQUISE DE CHAMEROY, comme de coutume Louis XIII (robe de chambre ou toilette de bal ?), fume : cela est de bon ton pour les femmes qui ont beaucoup vécu à l'étranger ; mais il faut que la cigarette soit faite d'un rare tabac, qu'elle résume subtilement par son arome le souvenir des anciens voyages.

LE MARQUIS DE CHAMEROY fume, et circule pour hâter sa digestion, qu'il souhaite correcte, vive et discrète.

CHAILLY-DESCOMBES, tombé dans un fauteuil, vis-à-vis de l'Ambassadrice. Bien familier. Qu'il se méfie : ces attitudes lâchées ne lui siéent guère. Il est (rappelons-le) grand, osseux, imberbe, le nez au vent.

Les deux hommes : le smoking, le ruban.

L'AMBASSADRICE. (*Elle affecte un certain nonchaloir. Elle étouffe un gracieux bâillement.*) — Ah !... enfin !... Une soirée de répit, d'intimité... J'y aspirais. Je suis sur les dents. Cette saison interminable m'a brisée.

CHAILLY-DESCOMBES. — Elle n'est pas close : nous avons encore cette mascarade au théâtre de la Résidence, et votre bal.

L'AMBASSADRICE. — Quel tracas ! Recevoir l'Empereur !...

L'AMBASSADEUR. (*Pour exprimer son opinion, il interrompt sa promenade.*) — Ah !...

Geste d'accablement. Il se caresse les favoris. — Un temps.

(*A Chailly-Descombes.*) — Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

CHAILLY-DESCOMBES. — Un peu de cheval.

L'AMBASSADEUR, *du bout des lèvres.* — Rencontré ?...

CHAILLY-DESCOMBES, *de même.* — Oui... Paul...

L'AMBASSADEUR, *à la marquise.* — Vous, chère amie ?

L'AMBASSADRICE. — Visite à la d'Eschenbach... Mené Mme de Xaintrailles... Rencontré Paul aussi, par hasard...

L'AMBASSADEUR, *finement.* — Par hasard ?...

Un temps.

(*A Chailly-Descombes.*) — Des lettres ?...

CHAILLY-DESCOMBES. — Peuh !... famille... Gaviolini...

L'AMBASSADEUR, *intéressé.* — Ah !...

L'AMBASSADRICE. — Vous parlez toujours de Gaviolini... Qu'est-ce que Gaviolini ?... Quel est son titre, sa position ?

CHAILLY-DESCOMBES. — Il n'a ni position ni titre : il a des relations et il est au courant.

L'AMBASSADEUR. — Sa lettre... permettez, Chailly ?... sa lettre... vous donne-t-elle quelques tuyaux ?

CHAILLY-DESCOMBES, *négligemment.* — Le premier de Vienne, Debucourt... irait à Londres... Pour Vienne... on parlerait de moi... Des ouvertures seraient faites auprès de vous...

Mme de Chameroy secoue, un peu fiévreusement, la cendre de sa cigarette dans un cendrier de lapis, monture bronze doré.

L'AMBASSADEUR, *officiel.* — Il m'en coûterait, mon cher, de me séparer de vous ; mais si vous désirez le moins du monde ce changement de poste, vous pouvez compter sur mon appui.

Silence un peu lourd. — Un valet de chambre pénètre et dit quelques mots à l'oreille de Son Excellence.

Bon, j'y vais... Pardon... (*Geste évasif. — Il sort.*)

Silence. — Allumettes, cigarettes.

L'AMBASSADRICE, *parfaitement calme.* — Notre premier tête-à-tête depuis deux mois.

CHAILLY-DESCOMBES. (*Geste.*) — Le monde...

(*Pause. — Pour rompre le silence.*) — Croyez-vous que je n'aie pas compté les jours avec impatience ?

L'AMBASSADRICE. (*Geste. Une pause.*) — Vous allez partir en congé le plus tôt possible ?

CHAILLY-DESCOMBES. (*Geste.*) — Famille...

L'AMBASSADRICE. (*Geste d'assentiment. — Une pause.*) — Vous connaissez beaucoup ce Gaviolini?

CHAILLY-DESCOMBES. — D'enfance... Je lui garde une vive gratitude.

L'AMBASSADRICE. — ?

CHAILLY-DESCOMBES. — Je lui dois... un peu indirectement, le bonheur de vous connaître.

L'AMBASSADRICE. — A lui?

rien. Sabouraud fils a tort de s'habiller chez les tailleurs qui étaient à la mode il y a quarante ans, et de prendre, à chaque mot qu'il dit, son pied droit dans sa main gauche ou son pied gauche dans sa main droite. Mais c'est un de nos bons gobeurs, il m'a gobé. On m'a, grâce à lui, attaché au cabinet d'un ministre qui a duré trois mois. J'en suis sorti deuxième. On a régularisé en me faisant passer des examens. Vous voyez que



— NOTRE PREMIER TÊTE-A-TÊTE DEPUIS DEUX MOIS.

CHAILLY-DESCOMBES. — Je ne songeais guère aux ambassades et j'hésitais entre divers métiers, lorsque je retrouve mon Gaviolini : je l'avais perdu de vue, avec soin, comme tous mes camarades de collège. Mieux informé sur son compte, je l'apprécie. Nous renouons. Il me fait dîner avec Sabouraud, le fils de notre vieux plénipotentiaire à Smyrne, avec Verneuil, le fils de cette Mme Verneuil...

L'AMBASSADRICE. — Quelles gens!

CHAILLY-DESCOMBES. — Oui, mais Mme Verneuil est une puissance, pour avoir su être sous l'Empire la cantinière complaisante de l'opposition. Le père Sabouraud est un ancêtre de quarante-huit, à qui les tardillons du quatre septembre ne refusent

si je suis maintenant premier secrétaire... et votre ami, c'est à Gaviolini que je le dois.

Elle étend le bras. Sans se déranger, il lui baise le poignet. Silence.

L'AMBASSADRICE, *comme par hasard.* — Si on vous propose décidément ce poste à Vienne, vous accepterez?

CHAILLY-DESCOMBES. — La mort dans l'âme...

L'AMBASSADRICE (*à peine une nuance d'ironie.*) — Oh!...

CHAILLY-DESCOMBES. (*Un soupir.*) — Ma carrière...

L'AMBASSADRICE. — (*Geste incertain.*)

CHAILLY-DESCOMBES, *sans expression.* — Je suis prêt à vous sacrifier tout.

L'AMBASSADRICE. — J'aurais des remords.

CHAILLY-DESCOMBES. — Pourtant...

L'AMBASSADRICE. — Non, mon ami. Je n'ai jamais entravé la carrière de personne. Je sais la vie.

CHAILLY-DESCOMBES. — Vous êtes une femme admirable.

L'AMBASSADRICE. — Une femme. La collaboratrice indispensable, mais anonyme et désintéressée.

CHAILLY-DESCOMBES. — Une femme supérieure... (*Un peu trop ironique, manquant de tact.*) Sans vous, votre pauvre bonhomme de mari...

L'AMBASSADRICE. — Si je l'avais jugé tel, je ne l'aurais pas épousé. Il n'est, comme il doit, qu'un instrument, mais un instrument merveilleux. Sans moi, il n'eût pas fait grand'chose. Qu'aurais-je fait sans lui?

CHAILLY-DESCOMBES. — A ce compte-là...

L'AMBASSADRICE. — Fille de bourgeois et bien dotée, l'originalité n'était pas grande de redorer un blason. J'ai plus d'ambition et d'intelligence, et si j'ai voulu un titre, ce n'est pas pour le seul plaisir de le porter. Je n'ai pas agi au hasard en épousant un diplomate : j'ai choisi le seul milieu où la fortune soit autre chose qu'un moyen de jouir, et la noblesse qu'une vanité. J'ai su reconnaître en Chameroy un de ces hommes, dont la nullité même est une puissance. Il suffisait d'en tirer parti. J'ai su m'y prendre, et la France aujourd'hui n'a pas à l'étranger un seul ministre qui nous aille à la cheville. Voilà mon œuvre, j'en suis fière, et elle me passionne.

CHAILLY-DESCOMBES, *un peu déconcerté*. — Je vous sais gré de me prendre pour confident. Les sentiments que vous portez à votre mari...

L'AMBASSADRICE. — Je ne lui en porte aucun. Il ne s'agit dans tout cela que de moi-même.

CHAILLY-DESCOMBES. — Vous êtes un caractère.

L'AMBASSADRICE, *plus bas*. — J'ai un vice.

CHAILLY-DESCOMBES. — Je serais curieux de connaître le défaut de votre cuirasse.

L'AMBASSADRICE. — (*Elle hausse les épaules.*)

CHAILLY-DESCOMBES. — Ce vice?

L'AMBASSADRICE. — C'est toi...

Gestes.

Prends garde... (*Un silence.*) J'ai cru qu'il rentrait.

Ils reprennent les positions, corrects, froids. — Elle poursuit, d'une voix sans accent, comme si elle disait les plus indifférentes choses du monde :

Vous n'êtes pas une nullité utile... ni un instrument passif, vous... Vous êtes une intelligence égale, supérieure à la mienne... une volonté qui tient ma volonté en échec... un égoïsme aussi implacable que le mien... C'est pour cela que je vous aime... et pour cela aussi que je ne me suis jamais fait la moindre illusion sur la solidité de nos liens.

CHAILLY-DESCOMBES. — J'ai pour vous une affection passionnée; mais je me suis toujours incliné devant les nécessités de la vie.

L'AMBASSADRICE. — Moi aussi, stoïquement.

CHAILLY-DESCOMBES. — C'est une justice à vous rendre.

L'AMBASSADRICE. (*Un soupçon d'amertume.*) — Nous nous valons.

Silence. Pressions de mains. Puis, vite :

CHAILLY-DESCOMBES. — Quand vous voir... seule?...

L'AMBASSADRICE. — Quand?... (*Geste d'ignorance.*)

CHAILLY-DESCOMBES. — Chut!

La porte s'ouvre. Rentre l'Ambassadeur, macfarlane, chapeau à la main.

L'AMBASSADEUR. — Je me sens un peu de migraine... J'ai besoin de prendre l'air, je sors quelques instants.

L'AMBASSADRICE. — A tout à l'heure.

L'Ambassadeur et Chailly-Descombes se serrent la main. L'Ambassadeur sort. Chailly reste debout, regarde la marquise. Silence.

L'AMBASSADRICE. — Oui.

Mais Chameroy ne sort pas du tout. Il descend, simplement, jusqu'à son cabinet, au rez-de-chaussée. Il s'y glisse.

Point de lumière. Les meubles, qu'on devine — comme dans le cabinet, déjà décrit, du Premier : drap, couleur...? — fauteuils carrés, tables et chaises carrées, divans carrés. Un peu de clarté aux fenêtres, dont l'une est coupée par la silhouette d'un paravent. Sur la cheminée, une grande nudité d'albâtre, très blanche, fait veilleuse.

Sur l'un des canapés, Mme CHARLET : toilette de rue, robe cheviot, couleur...? petit feutre, pèlerine à plusieurs collets. Elle donne des signes d'impatience.

Mme CHARLET, *très brusque*. — Enfin! Vous revoilà!...

L'AMBASSADEUR, *bas*. — Oui... (*Il frotte une allumette.*)

Mme CHARLET. — Inutile... (*Remarquant sa tenue.*) Hein! Un chapeau, un par-

dessus? Pourquoi cet accoutrement? Vous ne comptez pas sortir avec moi, je suppose?

L'Ambassadeur. — Non... mais j'ai prétexte un mal de tête...

Mme Charlet. — Indisposition diplomatique.

L'Ambassadeur. — Oui... (*Il sourit finement, oubliant que la nuit est totale et que personne n'observe sa physionomie.*) J'ai annoncé que j'allais prendre l'air, afin d'avoir plus de temps à vous consacrer.

Mme Charlet. — C'était bien la peine! Croyez-vous que j'en aie, moi, du temps?

L'Ambassadeur. — Oh!... J'espérais...

Mme Charlet. — Quoi?... Je suis mariée. Une femme mariée n'est pas libre de galoper toute la nuit. Est-ce que la vôtre...

L'Ambassadeur. — Mais alors... pourquoi... être venue, pardon : pourquoi m'avoir donné cette fausse joie?...

Mme Charlet, *résolument.* — J'ai un service à vous demander.

L'Ambassadeur, *peu accoutumé à être attaqué de front.* — Ah!... Ah!... Est-il possible?... Ah! tant mieux, d'ailleurs... Voyons qu'y a-t-il?

Mme Charlet. — Une tuile.

L'Ambassadeur. — Une...

Mme Charlet. — Tuile... Oh! la tuile classique, la note de ma couturière.

L'Ambassadeur, *piqué.* — Je serai charmé de vous obliger, ma chère Alice, mais vraiment, vous n'abusez pas des précautions oratoires.

Mme Charlet. — Que voulez-vous? Je ne suis pas un de vos collègues.

L'Ambassadeur. — Oh! ce n'est pas des formules que je vous demande, mais...

Mme Charlet, *très haut.* — Mais?

L'Ambassadeur. — Chut! Ils sont au-dessus.

Mme Charlet. — Qui : *Ils ?*

L'Ambassadeur, *très bas.* — La marquise et Chailly.

Mme Charlet. — Elle est bien bonne.

L'Ambassadeur, *naïvement.* — Pourquoi?

Mme Charlet, *enchaînant.* — Mais?...

L'Ambassadeur. — Mais?... Ah!... je voulais dire... que vous ne m'accablez pas des preuves de votre attachement.

Mme Charlet. — Mon Dieu! je vous suis attachée... bien sûr... et vous le savez. Mais pourquoi exagérer les choses? Vous-même, vous n'avez guère pour moi qu'une fantaisie, que vous vous passez comme vous vous en passez bien d'autres.

L'Ambassadeur. — Croyez-vous?.. (*Tristement.*) Oui, je fais la fête quelquefois. Cela n'est pas de mauvais ton. Je crois même que la tradition l'exige; mais si l'on me découvrait une affection véritable, quel scandale!

Mme Charlet. — Aimez votre femme. Elle est charmante pour vous. Elle vous témoigne plus que du respect, presque de l'admiration. Allez donc voir si les autres parlent à leur mari de ce ton-là, et pour ne citer qu'un exemple, si je prends des mitaines avec le mien. Enfin, je ne sais pas si elle vous trompe, mais ce doit être bien délicatement : car on n'en parle guère, et on n'y voit rien.

L'Ambassadeur. — Ma pauvre Alice, ne vous moquez donc pas de moi. Je ne suis pour personne au monde plus exclusivement « l'Ambassadeur » que pour ma femme... Si vous voyiez notre chambre... je veux dire : sa chambre, où j'entre d'ailleurs quelquefois... (*Un temps.*) Il y a un grand lit à baldaquin et à colonnes, sur une estrade... une console Louis-Philippe entre les deux fenêtres... deux bibliothèques Louis-Philippe... Dans les bibliothèques, toute la collection de la *Revue des Deux-Mondes*, et, sur la console, un ibis rose empaillé.

Mme Charlet. — Le symbole... (*Elle rit.*)

Il lui prend les mains.

(*Se dégageant.*) Allons, allons... il est dix heures sonnées.

L'Ambassadeur, *résigné.* — Alors?...

Elle lui parle à l'oreille.
Il marche à tâtons vers son bureau, mais il ne lâche pas la main de Mme Charlet. Il l'attire.

Mme Charlet. — Voyons...

L'Ambassadeur. — Ah!

Furtivement, il écrase du doigt quelque chose au coin de ses yeux. Une larme?... Puis, pour fouiller dans les tiroirs, il est obligé d'allumer une bougie.

Voilà.

Il reste les deux mains dans les mains d'Alice, il la regarde.

Mme Charlet. — Tiens, vous avez du noir.

L'Ambassadeur, *inquiet.* — Où donc?

Mme Charlet. — Là... dans le coin de l'œil... attendez... (*Du bout de son doigt ganté, elle l'essuie.*) Voilà... au revoir et merci.

L'Ambassadeur. — Au revoir.

Par les rues désertes, elle va, elle trotte, de son joli pas de Parisienne — un peu modiste. Elle n'a peur ni de la solitude ni de la nuit. Elle est alerte, elle est gaie, un souffle de désir l'enlève... Elle s'engage avec assurance dans un dédale de petites rues, moins aristocratiques, mais à une portée de main du beau quartier.

Elle s'arrête devant une haute maison, à petite porte. Elle tire de sa poche une clef, ouvre, suit une espèce de couloir obscur qui débouche dans un jardin.

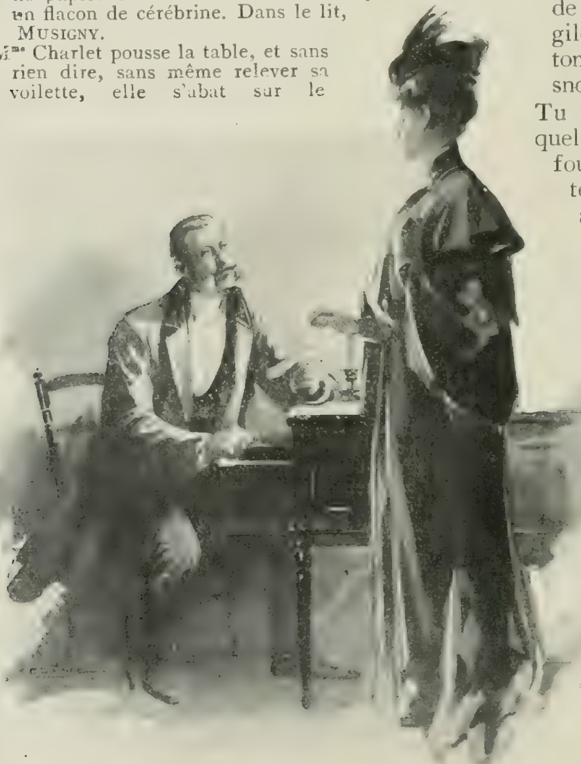
Une allée. Au bout, un pavillon. Autre porte, autre clef. Elle monte, dans l'obscurité complète, un étage d'un escalier tournant, qu'elle semble merveilleusement connaître. Elle traverse à tâtons une antichambre, une première pièce, une deuxième.

Elle ouvre une porte. Lumière.

Une chambre, d'un amusant fouillis. Des dessins dédicacés, au mur. Des bibelots exotiques et des accessoires de cotillon. Tas de livres et de papiers.

Des meubles du pays, avec deux ou trois de ces meubles de famille que les diplomates — nomades à intervalles sédentaires, emportent partout avec eux, pour faire le fonds de leurs installations provisoires : une table et un lit Louis XVI, en noyer. La table tirée contre le lit. Sur la table, beaucoup de feuilles blanches et de feuilles noircies, une écritoire mauresque, gros modèle, le pique-plumes : un bloc de papier buvard encadré de nickel, un flacon de cérébrine. Dans le lit, Musigny.

Mme Charlet pousse la table, et sans rien dire, sans même relever sa voilette, elle s'abat sur le jeune attaché, qui, en chemise de nuit, ne présente plus aucun symptôme de snobbisme. — Baisers goulus.



— Voila... au revoir et merci.

Musigny. — Oh! les premiers baisers à travers la voilette!

Mme Charlet. — François Coppée.

Musigny. — De l'Académie française... Laisse, que j'en mange encore un peu, un tout petit peu...

Mme Charlet. — Qu'il est gentil de s'être couché au lit pour m'attendre!

Musigny. — Non, Lice, pour travailler... J'adore ça, travailler horizontal... Ça donne je ne sais quoi à mon style. Ça le rend souple et peloteur.

Mme Charlet. — Qu'on le regarde un peu, son Guy... Mais comme on l'aime ainsi, débraillé, ébouriffé!... C'est pas encore assez, laisse-moi te décoiffer plus... te démolir ton rouleau... là... tu sais, ton rouleau, ce qu'il m'embête!... Sa mèche sur le nez... (*Elle bat des mains.*) Pas de pose, ça repose... (*Elle lui replie et lui rabat le col de sa chemise.*) Pas de grands cols... Pas de cravates à double tour... Plus de gilet de velours... (*Elle se lève.*) Oh! ton gilet de velours!... Non! l'es-tu snob, l'es-tu assez, homme du monde! Tu vaux mieux que ça pourtant. Mais quel plaisir trouves-tu à être tout le temps fourré avec ces gens-là, à leur emprunter leurs ridicules, à leur en prêter au besoin?

Musigny. — Où veux-tu donc que je sois fourré? Le monde, c'est le monde. On y va parce qu'il faut aller quelque part et qu'on ne peut pas aller autre part. Dans tous les temps et dans tous les pays, les grandes intelligences — comme moi, ont tapé sur le monde, sans s'abstenir de le fréquenter. J'ai le tact d'adopter quelques-uns des ridicules de la société où je fréquente, c'est pour ne pas me faire trop remarquer. Où vois-tu du snobbisme? Et puis je t'engage à parler de snobbisme, toi. N'as-tu pas donné la plus folle preuve de snobbisme... pratique et... irrémédiable, en te mariant?

Mme Charlet. — Oui, mais je prends des vacances... Je n'ai qu'une idée, du matin au soir, c'est de sortir de scène et d'aller te retrou-



— Pas de grands cols... Pas de cravates a double tour.

ver dans la coulisse. Et puis, il y a des jours... oh! il y a des jours où j'ai envie de payer mon dédit et de lâcher la boîte, et de filer tout à fait. En es-tu? On s'en irait ensemble.

MUSIGNY. — Certainement non.

Mme CHARLET. — Homme posé!... Homme sage!... Réfléchisseur!... Tiens, à propos du théâtre, fais-moi un rôle, et j'y rentre. Tu vois d'ici le potin!

MUSIGNY. — Il ne faut pas faire de potin.

Mme CHARLET. — Quand je pense qu'il y a des gens du monde qui le restent même en dormant... qui ne se détendent jamais... qui n'ont même pas, du côté de la main gauche, cette soupape de sûreté que nous avons!...

MUSIGNY, *riant*. — Quel style!

Mme CHARLET. — Ainsi, tiens, je viens de voir Chameroy.

MUSIGNY, *contrarié*. — Ah!

Mme CHARLET. — Non... (*Il la regarde.*) Parole!... Eh bien! il m'a fait pitié, ce pauvre *Excellence*, vrai, la main sur la conscience... sur la conscience de ton cœur... (*Elle la pose*) il m'a fait pitié... Dis donc, tu n'es jamais entré dans ses appartements privés?

MUSIGNY. — Si.

Mme CHARLET. — C'est-il vrai qu'il a dans sa chambre nuptiale... pour tout décor, la collection complète de la *Revue des Deux-Mondes* et un ibis rose empaillé?

MUSIGNY. — C'est vrai.

Mme CHARLET. — Un ibis! Peut-on!... Moi je t'assure que si j'avais un ibis, j'y renoncerais... Un ibis rose! Je lui ai dit que c'était le symbole...

MUSIGNY. — Je ne possède pas d'ibis, et je me permettrai de te faire observer que nous gaspillons en pure perte un temps précieux.

Mme CHARLET. — Calculateur!... Homme matériel!...

MUSIGNY. — Profondément.

Gestes.

Mme CHARLET. — Parlons d'abord de choses sérieuses. Qu'est-ce que vous écriviez de beau?

MUSIGNY. — Mes notes sur la diplomatie.

Mme CHARLET. — Ça vient?

MUSIGNY. — Ça vient.

Mme CHARLET. — Y a-t-il beaucoup de rosseries, de personnalités?

MUSIGNY, *blessé*. — Oh!

Mme CHARLET. — Pardon, moi c'est ça qui m'amuse. Mais vous autres, vous généralisez.

MUSIGNY. — Nous généralisons. Embrasse-moi.

Mme CHARLET, *fourrageant dans les papiers*. — Quoi c'est-il que t'as mis là-dedans? Ta thèse de déjeuner sur la Cérémonie?... Et puis le snobbisme pittoresque... Y sont-ils, tes œufs, y sont-ils? (*Hochant la tête, et imitant le petit vicomte de la Morvandière.*) Il faut une riche imagination pour inventer une façon nouvelle d'accommoder les œufs... (*Le nez au vent, imitant Chailly-Descombes.*) On se lasse des meilleures. A Londres, au bout de trois mois, j'avais en horreur les œufs bacon...

MUSIGNY, *imitant Charlet*. — Lorsque j'étais consul à Rangoon...

Elle rit.

Mme CHARLET. — Je ne te conseille pas de faire l'inventeur d'œufs avec moi. Ça ne prendrait guère.

MUSIGNY. — C'est une tournure d'esprit que j'ai comme ça. Quand on a de l'imagination en cuisine, on cuisine aussi supérieurement en amour.

Mme CHARLET. — Gny!...

MUSIGNY. — Il n'y a pas d'ibis.

Mme CHARLET. — Il rougirait.

MUSIGNY. — C'est donc qu'il serait bien prude. Je nous trouve sages.

Gestes.

Flanque-moi donc dans un coin toute cette littérature.

Elle pousse la table plus loin. La bougie s'éteint. Qui l'a soufflée?
Au bout de quelques instants, Alice éclate de rire — dans la nuit.

MUSIGNY, *d'une voix altérée*. — Qu'est-ce que tu as?

Mme CHARLET, *suffoquant*. — Je pense... je pense... L'ibis rose et la *Revue des Deux-Mondes!*... L'ibis rose et la *Revue des Deux-Mondes!*...

Ils se tordent.

III. — LA MAIN DROITE

Chez les Charlet. Leur chambre. Rideaux : cretonne française à dessins cachemire. Lit, table de nuit, chiffonnier, bureau à cylindre, ar-

moire à glace : Louis XVI, acajou et cuivres. Fauteuils cretonne, chaises italiennes en bois de citronnier.

Un désordre fou. Çà et là, jupons, souliers, mouchoirs.

CHARLET, le drogman de l'Ambassade, est tout seul, bien sage, assis devant le bureau à cylindre, sur une des chaises en bois de citronnier. Veston de molleton gris, sur la chemise de nuit. Malgré cette tenue lâchée, et l'absence de tout témoin, il surveille ses attitudes, ses gestes, il se croit obligé de lire, avec une attention d'écolier, une volumineuse *Histoire diplomatique de la France depuis l'année* 1787 *jusqu'à l'année* 1789 (in-8°).

Entre temps, il monologue :

— Mon Dieu !... Il est onze heures passées, et Alice ne rentre pas... Où peut-elle être ?... Que peut-elle faire dehors à pareille heure ?... Et elle n'admet aucune question... elle ne tolère aucun reproche... On a bien raison de dire que jamais nous autres hommes, nous ne connaîtrons le cœur des femmes !...

Voilà donc où mènent les mariages d'inclination !... et de réparation !... J'y perds mon anglais... Par quel miracle la plus charmante des maîtresses a-t-elle pu devenir la plus insupportable des femmes ?... C'est moi qui l'ai introduite dans le monde en lui donnant mon nom, et c'est elle qui semble toujours y avoir honte de moi. Elle a, sans nul doute, entravé ma carrière, et on dirait à présent que c'est elle qui a fait le sot mariage... Enfin, et c'est là ce qui heurte davantage mon esprit éminemment logique, elle s'obstine, par contradiction, à me refuser ses faveurs, depuis précisément qu'elle a le droit de me les prodiguer... Je ne suis pas hors d'âge pourtant... (*Il jette un coup d'œil furtif sur la glace, en ébouriffant le poivre et sel de ses cheveux.*)

Un temps. Il repart :

... C'est-à-dire que je suis plus jeune, beaucoup plus jeune que mon âge. Voilà les heureux effets d'une adolescence qui fut fougueuse, mais retenue. Quand je pense qu'en dépit de nos longues séparations, je n'ai pas sur la conscience la plus légère infidélité... (*Il soupire.*) Cela fut pénible quelquefois.

Un temps.

... Pénible... Lorsque j'étais consul à Rangoon... Ah ! Dieu du ciel, qu'il m'a fallu de volonté, que j'ai souffert !... Ce climat énervant, ces pluies chaudes, le spectacle des mœurs ambiantes, qui ne sont pas toujours recommandables...

Distraitement il tire à lui le *Kama-Soutra*, qui se trouve à sa portée. Il feuillette.

Le climat de ce pays-ci est tout différent, mais également bien perfide... L'hiver est rigoureux ; mais le contraste subit du printemps... (*Baissant les yeux, il lit :*) « La femme est une porteuse d'eau ou une domestique de caste inférieure à celle de l'homme...



LE DROGMAN DE L'AMBASSADE EST TOUT SEUL, BIEN SAGE...

Dans ce cas, il n'y a point d'actes accessoires ou préliminaires... »

Entre la femme de chambre : une assez jolie fille du pays, que Mme Charlet, par snobbisme et à l'imitation de Mrs Huxley-Stone, a déguisée en servante anglaise, bonnet tuyauté, tablier festonné à fleurettes.

... « La femme est une domestique... » Cette fille est charmante... Alice, Alice, vous mériteriez... (*Il fredonne du Béranger, il se remémore du Paul de Kock.*) J'avoue que je n'avais point de si appétissantes créatures pour me servir, lorsque j'étais consul à Rangoon... (*Ses yeux pétillent.*) Eh !... Eh !... Hem ?...

La jeune personne ne sait pas un mot de français, et naturellement le drogman de l'ambassade de France ignore la langue du pays.

— Je ferai mieux de reprendre ma sérieuse lecture... « La femme est une porteuse d'eau... » Hein !... Oh !... (*Il congédie d'un geste la servante.*) Je serais bien noté au Département, si l'on savait que j'ai failli m'abaisser jusqu'à pratiquer des amours ancillaires !...

Des pas, dans l'escalier.

Alice... Il n'était que temps...

Elle entre.

Mme Charlet, *agressive.* — Bonsoir.

Charlet, *timide.* — Enfin, chère amie... Je désespérais...

Mme Charlet. — Comment, vous désespériez? Qu'est-ce à dire? Ai-je coutume de coucher dehors?

Charlet. — Il ne manquerait plus...

Mme Charlet. — La preuve qu'il n'est pas si tard, c'est que vous, qui avez la manie de vous coucher comme les poules, vous n'êtes pas encore au lit... Vous lisiez?... Que lisiez-vous?... (*Elle saisit brusquement le* Kama-Soutra, *voit le titre, et rejette le volume avec dégoût.*) Ah! Fi!...

Un peu plus tard. A l'Ambassade. Chez les Xaintrailles.

La chambre à coucher de la duchesse. Une très grande pièce, basse de plafond. Une seule fenêtre, large, basse, cintrée. Très jolies vieilles perses à perroquets. De l'acajou Restauration.

Le lit, point « de milieu ». Il forme bateau. A la tête et au pied, colonnes engagées, qui portent, en guise de chapiteaux, des sections de cylindre décorées d'une rosace : les cuivres presque aussi fins que des cuivres Empire. Petit ciel à lambrequin, les rideaux drapés en bonne grâce.

Une monumentale commode, même décoration.

Une armoire à glace, plus faubourg Saint-Antoine. De lourds fauteuils carrés, plus purement Empire. — Un guéridon et une table-panier à ouvrage d'aucun style. — Une jardinière sur trépied, à hauteur d'homme, laqué blanc, feuilles de laurier or.

A la tête et au pied du lit, portes à un battant : l'une condamnée; l'autre (à la tête) entre-bâillée. Elle donne sur le cabinet de toilette, qui sépare de cette chambre celle du duc.

Nudité des murs. Sur la cheminée, une belle garniture, presque identique à celle du salon Empire chez la duchesse douairière à Paris : l'Amour et Psyché.

Yvonne est seule : déshabillé de pékin bleu pâle, d'une seule pièce, agrafant sur le côté; point de garniture, qu'un rien de loutre qui prend le col, biaise en travers du corsage, et rebiaise en travers de la jupe.

Elle constate l'heure : onze heures et demie.

Yvonne. — Ces rencontres!... Si je m'attendais à retrouver ici, dans ma chambre, cette grande bête de pendule toute pareille à celle de ma belle-mère... (*Souriant.*) Je n'osais pas y regarder l'heure. Ces deux amoureux si convenables m'imposaient. Pourquoi est-ce que j'ai maintenant du plaisir et de l'attendrissement à les revoir? Ils sont les seules choses d'ici pour quoi je me sente un peu d'amitié, et il me semble que leurs regards perdus se posent affectueusement sur moi. Je ne peux pas croire que nous nous soyons retrouvés par hasard. Je les aime comme si je les avais chipés là-bas pour les apporter ici, avec leur borne et leurs petites ailes de papillon...

Elle rit tout d'un coup.

Je ne me vois guère voyageant avec une pendule... La tête de Francis!... (*A elle-même, sévèrement.*) Yvonne... (*Elle se menace du doigt.*) Moqueuse... L'Amour et Psyché en sleeping. (*Plus lentement.*) L'Amour en sleeping... (*Avec volubilité.*) Non, mais avec deux ou trois bibelots plus portatifs, comme il est facile de parer la plus banale chambre d'hôtel, d'y mettre de la fantaisie et de l'intimité! Je n'y ai pas manqué pendant tout notre voyage de noce. C'était mon premier soin à l'étape. Une photographie par-ci, une autre par-là, maman sur la commode, papa sur la glace, on se sentait tout de suite chez soi. Francis lui-même, qui est si peu communicatif, ne dissimulait pas cette impression. « Vous êtes une fée, me disait-il en souriant : d'un coup de baguette vous transformez en *home* un vulgaire tournebride. La reine d'Angleterre elle-même, qui sait faire cela merveilleusement, ne le fait pas, je gage, mieux que vous. »

Elle s'accoude à la cheminée, et se perd dans ses pensées.

(*Soupirant.*) La reine d'Angleterre... Ah! Eh bien! Pourquoi donc ce petit changement à vue ingénieux est-il si aisé à exécuter dans une chambre d'hôtel, au lieu que dans cette chambre-ci, j'ai beau ranger ma pacotille de toutes les manières, je n'arrive pas à me procurer la moindre illusion?... C'est pourtant un vrai chez-moi ici... Un chez-moi... Oui, mais peut-être bien aussi que j'ai plus d'exigence, à cause de cela justement... Je ne travaille plus dans le provisoire, je m'installe... On ne s'installe pas en un jour... Tu n'es plus en voyage, Yvonne... (*Elle regarde la photographie de la comtesse de Chaméane, sa mère.*) Tu n'est plus en voyage, Yvette, tu es... (*Elle baise le portrait-carte*) en émigration... En émigration... Pauvre maman chérie...

Un temps.

Emigration... Oui, c'est le mot de Francis... Il me disait cela, accompagné de beaucoup d'autres choses... très sages, très bien dites... car il parle et il pense comme

il faut, Francis... c'est une intelligence... Il me disait cela le jour où j'ai fait l'escapade d'aller le voir chez lui... chez sa mère... dans le superbe salon Empire où il y a la pendule... Son petit discours m'a fait une impression que je n'oublierai de ma vie... Une espèce de mélancolie m'envahissait, mais une mélancolie saine, forte, virile si je puis dire. Je n'avais jamais si bien senti ma naissance et ma dignité. Certainement, cela ne m'amusait pas beaucoup de quitter tous ceux à qui je tiens, mais je voyais mon devoir, et je savais gré à mon mari qui me l'indiquait. J'avais peur aussi de ne pas être à la hauteur de mon rôle. J'avais besoin de m'étourdir un peu, de m'émanciper, de me révolter pour la forme contre ce lourd devoir, contre les conventions de notre monde, contre la Cérémonie, comme M. Musigny dit si bien... Ah! voilà encore une intelligence. Je voudrais causer avec lui plus souvent... Il me connaît déjà mieux que je ne me connais moi-même... Oui, un besoin d'étourderie et d'inconséquence qui me reprend dès que j'ai du monde et du bruit autour de moi... quand je bois du champagne vert avec le comte de Lutzbourg... quand j'écoute les bavardages de cette drôle de comtesse d'Eschenbach... Monseigneur, pourquoi Votre Altesse Impériale creuse-t-elle des trous?... Et Son Altesse Impériale qui n'avait pas six ans, répondit : « Je fais des trous... » (*Elle saisit la photographie de M. de Chaméane. Avec élan, avec angoisse presque.*) Papa!.. Ah çà! je divague... (*Elle se tait longtemps.*)

Ce mot d'émigration... me suggérait aussi... d'autres pensées... toutes différentes. Je me rappelais... ce que racontait mon grand-père, de la vraie émigration, l'émigration d'autrefois... des sentiments vifs et naturels qui vous viennent quand on est loin de son pays et qu'on manque de tout... Il me semblait, et cela ne me déplaisait point, que Francis et moi nous devrions vivre à l'Etranger dans une intimité plus grande qu'à Paris. J'imaginais même des



Elle s'accoude a la cheminée et se perd dans ses pensées.

bêtises extraordinaires... que nous nous réjouirions de supporter ensemble des privations... que nous nous tutoierions peut-être... Oh!.. je suis très romanesque... En voilà de la psychologie... Musigny, Musigny... Et c'est pour tout cela peut-être que j'aime tant ce monument de pendule et ces deux amou-

reux transis... (*Elle regarde l'heure. Très violemment.*) Minuit presque! Et il n'est pas rentré! Oh! c'est trop fort!

Elle s'asseoit. Elle réfléchit.

Comment donc ai-je pu former des imaginations si bizarres, et dont certes je n'ai pas pris l'exemple autour de moi?... Je dois avoir le cœur autrement fait que la plupart des femmes. C'est mal peut-être... J'ai toujours attendu quelque chose que je ne savais pas. Au temps de mes fiançailles, à chacune de mes entrevues avec Francis, il me semblait toujours qu'il allait m'arriver quelque chose que je ne démêlais pas bien, mais qui pourtant dépendait un peu de moi. J'étais pleine de bonne volonté, je faisais une espèce d'effort comme pour pousser un cri... D'ailleurs il n'arrivait jamais rien, et les choses, par bonheur, se passaient toujours avec simplicité, avec correction, comme elles doivent se passer dans le monde... J'ai sommeil... Je ne voudrais pourtant pas me coucher et m'endormir sans lui avoir dit bonsoir... Après tout, c'est bien naturel qu'il m'ait quittée pour aller au club... Sa première soirée libre... Tous les soirs nous sommes sortis ensemble... J'aurais dû rester avec l'Ambassadrice, et ne pas prétexter cette migraine que je n'avais pas... Peut-être La Morvandière et Musigny sont-ils venus... Nous aurions bavardé, je me serais montée encore... Mais non... Cette existence plus intime, un peu bourgeoise, Francis ne demande peut-être pas mieux que... Mais c'est mon rôle de l'organiser, mon rôle de femme...

Minuit

Allons!... (*Soupir.*)

Elle sonne. La femme de chambre vient. Lent déshabillage silencieux. Yvonne se met au lit. Lingeries très simples, très belles.
Elle prend un livre. Elle lit, accoudée. Elle lutte. Ses paupières ne s'ouvrent plus qu'à de longs intervalles.
Le quart. La demie.
Bruit lointain d'une voix qui réclame la porte. Roulement de voiture dans la cour d'honneur. Bruit lourd de la porte qui se referme.
Yvonne ne pense à rien, mais son cœur se met à battre très fort.
Entre XAINTRAILLES (l'habit, la pèlerine). Elle le regarde en souriant.

FRANCIS, *avec peut-être une nuance de mécontentement.* — Comment? Vous m'avez attendu? Vous ne dormez pas encore? Après vos fatigues des derniers soirs...

YVONNE. — J'ai fait des rangements... Je voulais donner à cette chambre un air de *home*, comme je faisais à nos chambres d'hôtel. Vous vous rappelez? Vous me disiez que j'y réussissais. (*Enjouée.*) Ici, c'est bien plus important, nous sommes définitivement chez nous... Cela m'a pris beaucoup de temps... Vous n'êtes pas fâché?...

FRANCIS. — Non... Je souhaitais même, sans l'espérer, vous trouver encore les yeux ouverts, et faire, avant de me mettre au lit, un bout de causette avec vous.

YVONNE, *ravie.* — Vrai?... Quel bonheur que je n'aie plus sommeil!... Asseyez-vous là.

Elle compte sans doute qu'il va s'asseoir au pied du lit, mais il s'établit dans l'un des fauteuils, après avoir jeté sur une chaise son pardessus, soigneusement rangé son chapeau et sa canne.

YVONNE, *coquette.* — Vous avez... (*Avec une solennité plaisante*) une grave communication à me faire?

FRANCIS, *sérieux.* — Oui.

YVONNE, *étonnée.* — Oui?

FRANCIS, *presque tendre.* — Une grande nouvelle.

YVONNE. — Dites!....

FRANCIS. — Eh bien!... Vous aurez l'honneur d'être présentée cette semaine.

YVONNE, *désappointée.* — Ah!... Comment? Présentée?... A qui?

FRANCIS, *digne.* — Comment présentée à qui? Pré-sen-tée. Présentée à la Cour. Présentée à Leurs Majestés.

YVONNE, *plus animée.* — Vraiment?... Au fait, je n'y pensais plus.

FRANCIS. — Cela vous fait plaisir?

YVONNE. — Cela me fait plaisir... Me voilà tout à fait réveillée.

Francis se lève.

Oh! pas si vite... Je ne vous ai pas vu de la soirée.

Francis prend un air piqué.

Je ne vous fais pas de reproches...

FRANCIS. — Que vous êtes enfant!... Je laisse la porte ouverte.

Il passe dans le cabinet de toilette. Les répliques, un peu plus haut.

YVONNE. — Vous êtes allé au club?

FRANCIS. — Oui.

YVONNE. — Vous avez vu Paul? Vous avez fait sa partie?

FRANCIS. — Non... Je suis arrivé fort tard et à peine resté... Figurez-vous qu'en sortant d'ici, j'ai eu la fantaisie de marcher

un peu. Je n'avais pas fait quatre pas que je tombais sur ce raseur de Huxley-Stone. Il m'a accroché. Il m'a traîné jusque chez lui. J'ai dû y passer plus d'une heure.

YVONNE, *d'une autre voix.* — Ah!...

Long silence.

FRANCIS, *un peu inquiet.* — Est-ce que vous dormez, chère amie?

YVONNE. — Non.

Silence.

FRANCIS, *résolument.* — Au reste, je ne me suis pas ennuyé. Bien que j'aie assez fréquenté dans cette maison et que je la connaisse, j'ai toujours plaisir à y retourner : c'est le vrai modèle du *home* anglais. Vous n'avez pas idée, ma chère Yvonne, de cet ordre, de cette bonhomie, de cette intimité. Huxley-Stone et sa femme ont l'un pour l'autre mille attentions. Ils se comblent réciproquement de petits cadeaux ingénieux et pratiques... (*Il jette un regard sur l'étui-carnet en satin blanc.*) Mrs Huxley-Stone, si grande dame qu'elle soit, s'occupe elle-même de l'éducation de son fils, et vous savez que par « éducation » les Anglais entendent les soins les plus matériels. Enfin, lorsque je suis arrivé, elle venait d'abandonner la lecture de Rossetti pour vérifier les comptes de sa cuisinière.

Silence.

Vous dormez?

YVONNE, *doucement.* — Mais non, mon ami, je vous écoute.

FRANCIS, *un peu froissé.* — Ou bien, si mes histoires ne vous intéressent pas?

YVONNE. — Bien au contraire, et je réfléchissais. Ce que vous me dites s'accorde avec des idées que je me forgeais tout à l'heure en vous attendant... Vous connaissez mon affection, Francis, et combien je voudrais vous faire une existence entièrement conforme à vos goûts. Il m'est revenu que vous m'aviez naguère engagée à prendre les avis de Mrs Huxley-Stone, et je me demandais si vous n'aimeriez pas à être traité par moi comme son mari par elle.

FRANCIS, *riant.* — Ah! ah!

YVONNE, *piquée.* — Pourquoi riez-vous?

FRANCIS. — Vous vous sentez des dispositions à... faire les comptes de votre cuisinière et à me combler de petits cadeaux?

YVONNE. — Qui sait?... Ne riez pas, répondez-moi.

FRANCIS. — Que vous êtes plaisante!



— VOUS AUREZ L'HONNEUR D'ÊTRE PRÉSENTÉE CETTE SEMAINE.

Je vous ai engagée à suivre les bons conseils de Mrs Huxley-Stone, mais non à l'imiter. N'imitez personne, restez vous-même, vous êtes charmante. Chaque nation a son génie. Vous n'êtes pas une Anglaise, mais une Parisienne...

Il rentre. — Pyjama.

On est si heureux d'en avoir une dans le pays... car l'Ambassadrice est bien, mais elle est mûre... On me lapiderait si je vous laissais faire l'Anglaise. Vous me brouilleriez avec tous les gens d'ici qui ne comprennent, qui n'aiment que Paris. (*Il se penche pour la baiser au front.*)

YVONNE. — Avec l'archiduc Paul?

FRANCIS. — Notamment... (*Shakehand.*) — A demain.

Même heure, et encore à l'Ambassade. Les appartements privés du marquis et de la marquise de Chameroy.

La chambre, telle que l'Ambassadeur l'a décrite à Mme Charlet. La console Louis-Philippe entre les deux fenêtres, avec l'ibis rose. Les deux bibliothèques Louis-Philippe, avec toute

la collection de la *Revue des Deux-Mondes*. Le lit à baldaquin et à colonnes, sur une estrade.

Contrairement à l'affirmation de l'Ambassadeur, cette chambre n'est pas celle de la marquise, mais bien la chambre indivise de la marquise et du marquis, lesquels ont toujours couché dans le même lit. Le Roi faisait ainsi. (1)

Mme de Chameroy repose. Elle a dépouillé tout insigne Louis XIII, mais elle est bien arrangée. Cette beauté un peu marquée devient appétissante dans la pénombre. Agréablement grasse. Coiffure simple. Lingeries incomparables, discrètement enrubannées. Point décolletée, engoncée plutôt, mais... des entre-deux révélateurs. Les bras nus depuis le coude, et « les plus beaux du monde ». Le visage duveté d'un rien de poudre.

Les draps, secs : un jour, point de dentelles, point de broderies que le chiffre, avec la couronne. Aux taies, la couronne seule.

L'Ambassadrice est visiblement impatiente ; mais elle ne manifeste cette impatience que du bout de ses doigts sans bagues qui pianotent sur le drap. Elle ménage sa physionomie, et s'est imposé de ne plus exprimer aucun sentiment après minuit.

La porte s'ouvre. L'Ambassadeur paraît (l'habit, la pèlerine, le chapeau). Après sa brève scène avec Mme Charlet, il est allé réellement prendre l'air. Il rentre.

Il passe dans le cabinet de toilette, y demeure quelques instants, revient et s'installe dans le lit conjugal avec des gestes et des attitudes si parfaitement mesurées qu'il échappe à tout ridicule. Il pousse un grand soupir.

L'Ambassadrice. — Enfin, mon ami, vous voilà.

L'Ambassadeur, *tressaillant.* — Comment? Vous ne dormiez pas?... En ce cas, je vous demande pardon d'être rentré ici sans vous souhaiter le bonsoir.

L'Ambassadrice. — Sans doute, je ne dors pas, je vous attendais.

L'Ambassadeur, *surpris.* — Vraiment?...

L'Ambassadrice. — Et avec impatience.

L'Ambassadeur. — Je suis confus... (*Il lui serre affectueusement la main.*)

L'Ambassadrice, *amicale.* — Cette migraine?

L'Ambassadeur. — Elle est passée.

L'Ambassadrice, *d'un ton de doux reproche.* — Vous me laissez...

L'Ambassadeur. — Excusez-moi.

L'Ambassadrice, *poursuivant.* — Vous me laissez là toute seule avec Chailly-Descombes, au milieu de la plus intéressante conversation.

L'Ambassadeur. — Elle ne me semblait pas si intéressante : il ne s'agissait que de lui.

L'Ambassadrice. — Avez-vous la vue si courte? De lui!... Vous laisseriez sans regret partir un premier secrétaire de cette force et de cette influence?

L'Ambassadeur, *poliment.* — Vous êtes le meilleur des premiers secrétaires.

L'Ambassadrice, *ironique.* — J'ai besoin d'un complice. (*Un temps.*) Eh bien?

L'Ambassadeur. — Plaît-il?

L'Ambassadrice. — Vous dormez?

L'Ambassadeur. — Je le souhaiterais.

L'Ambassadrice. — Vous êtes peu curieux.

L'Ambassadeur. — Mais qu'y a-t-il?

L'Ambassadrice. — Vous n'avez pas vu que Chailly...

L'Ambassadeur. — Ah! je n'y pensais plus.

L'Ambassadrice. — Chailly ne parlait qu'à mots couverts de cette lettre de Gravioli. Il fallait lui tirer les vers du nez. Dès que vous avez eu le dos tourné, je m'y suis employée de mon mieux. Savez-vous de quelle importance est le mouvement qui se prépare à Vienne? Croyez-vous qu'il s'agisse uniquement d'y changer de premier secrétaire?

L'Ambassadeur, *vaguement.* — Ah! non, non...

L'Ambassadrice. — Non, non!... On ne parle de rien moins que d'y changer d'ambassadeur. Après l'éclatant succès que vous avez remporté ici, vous êtes tout désigné...

L'Ambassadeur, *se réveillant à demi.* — Pour quitter le poste où j'ai réussi?

L'Ambassadrice. — C'est la loi de l'avancement. (*Silence.*) Eh bien?

L'Ambassadeur. (*Un souffle.*) — Eh bien?

L'Ambassadrice. — Si nous arrivons à Vienne avec Chailly-Descombes pour premier secrétaire, avec... Luc!... Luc!...

Le marquis de Chameroy dort profondément. La marquise, après un haussement d'épaules, se tait, éteint la lampe.

Les filets d'or s'effacent au dos des reliures de la *Revue*, et l'ibis rose devient gris subitement, comme tous les ibis la nuit.

---

(1) *D'après l'étiquette en vigueur dans l'entourage des Princes, nous désignons par ces mots : « le Roi », le souverain que des personnes moins informées appellent familièrement : « Louis-Philippe. » — Il est le Roi, le seul.*

VI

Étiquette de Cour

Le petit salon de l'Ambassadrice, plus grand que jamais, dans le désordre du ménage inachevé, dans la lumière crue du matin, toutes fenêtres ouvertes.

Au loin, cloches du dimanche.

Le Duc de Xaintrailles, en complet cheviot hérissé comme un gant de crin, nuance marron d'Inde. Les souliers cuir de Russie, la cravate écossaise. Les mains dans les poches du veston. Façon de s'asseoir un peu lâchée, comme il convient avant midi.

La Duchesse. — Grande toilette de ville, soie changeante. La jupe couverte de petits volants de dentelle blanche, tout à fait « Impératrice Eugénie ». La veste Directoire, grand col, grands revers, par-dessus lesquels passent les grands revers d'un gilet blanc à la Robespierre. Deux petites ailes de Valkyrie, qui pointent de sa chevelure, permettent de supposer qu'elle porte un chapeau. Elle est assise un peu raide, comme en visite.

Francis, *avec autorité.* — J'espère, Yvonne, que vous n'êtes pas émue?

Yvonne, *calme.* — Voilà qui vous trompe, mon ami, je le suis.

Francis, *haut-le-corps.* — Oh!... Pouvez-vous concevoir, et avouer surtout, des sentiments aussi bourgeois?... Sous Napoléon III, les « épouses de ministre » (j'emprunte les termes propres du cérémonial officiel), les épouses de ministre avaient le droit d'être présentées; elles perdaient ce droit dès que leur « époux » perdait son portefeuille. Il se comprend que de telles parvenues fussent troublées d'une faveur aussi précaire qu'inouïe. Mais j'imagine que née comme vous êtes et portant mon nom, vous vous attendiez bien à voir de près quelques Majestés.

Yvonne, *un peu solennelle.* — Aussi n'est-ce point là ce qui m'émeut.

Francis. — Qu'est-ce donc?

Yvonne. — Pour procéder par ordre, et pour énumérer d'abord les petites causes, qui sont souvent les plus grosses d'effets...

Francis. — Mon Dieu! vous donnez dans le jargon des psychologues du boulevard Malesherbes.

Yvonne, *décidément supérieure et ne s'arrêtant point à l'interruption.* — ... Je ne me sens pas à mon aise tout à fait, parce que me voici, à dix heures du matin, dans une tenue qui n'est supportable qu'après trois heures.

Francis, *avec son grand rire de Versailles.* — Ah! ah!...

Yvonne. — Faites donc le malin avec votre veston, mais rappelez-vous un peu quels furent vos états d'âme, si jamais les circonstances vous obligèrent de porter l'habit noir en plein midi.

Francis. — Cela ne m'est arrivé que le jour de notre mariage, et d'ailleurs l'habit était bleu.

Yvonne. — Je ne pouvais, quant à moi, faire de la fantaisie pour paraître devant les Souverains.



— J'espère, Yvonne, que vous n'êtes pas émue.

Francis. — Poursuivez l'analyse.

Yvonne. — J'éprouve, en second lieu, une désillusion avant la lettre. Qu'il a fallu de formalités pour obtenir ma présentation! Lettres au Ministre des Affaires étrangères, lettres au Grand Chambellan! Ces

cours modernes me paraissent bien administratives. Ce n'est plus là de l'étiquette, c'est de la paperasserie.

FRANCIS. — (*Geste vide de sens.*)

YVONNE. — Pour le reste, je n'ai pas appris sans plaisir que l'on suivait le cérémonial de notre ancienne cour, importé ici au siècle dernier. La marquise de Chameroy me conduira donc ce matin dimanche, au sortir de la messe, dans l'appartement ordinaire de S. M. l'Impératrice, à qui elle me présentera. Nous nous rendrons ensuite dans celui de S. M. l'Empereur, qui me recevra dans son cabinet, et j'irai ce soir au jeu de l'Impératrice, comme on allait jadis, les soirs de présentation, au jeu de la Reine ou de Mme la Dauphine. Il me semble que j'ai revêtu pour cela le *grand corps* de mon aïeule et que je viens de répéter mes révérences. Je me sens rendue à ma véritable destinée. Sans la Révolution...

FRANCIS. — Ne m'en parlez pas : sans la Révolution j'aurais déjà gagné des batailles, ou du moins j'aurais acheté une compagnie au lieu de faire mon volontariat.

YVONNE. — ... Je n'aurais pas eu besoin de faire un si long voyage pour trouver un emploi à mes facultés. Je ne puis me défendre d'y rêver, mon ami, et si je suis émue, c'est que j'aperçois les tristesses en même temps que les avantages de l'émigration. Vous le voyez, je ne sens point du tout comme ces « épouses de ministre » dont vous me parliez tout à l'heure, mais justement comme vous désiriez vous-même me voir sentir, le jour où nous conversâmes si gravement dans le salon Empire de la duchesse douairière. Votre leçon a porté ses fruits.

FRANCIS, *se levant.* — Cela est bien.

YVONNE, *avec une certaine timidité.* — Je suis heureuse d'avoir pénétré votre intelligence. Cela me rapproche de vous, resserre nos liens, et en conséquence je n'éprouve plus du tout le besoin de vous exprimer mon affection, désormais plus mûre et plus assurée, par des enfantillages qui, je le sais, vous déplaisaient. Quand je pense.... (*Elle rit*) qu'il y a quatre ou cinq jours encore, je vous proposais sérieusement de vous monter un *home* intime et un petit ménage à l'anglaise! Vous avez raison, demeurons u ncouple français. Je ne suis plus la petite fille que j'étais... la semaine dernière. Cette métamorphose qui coïncide avec ma présentation marque une époque de mon cœur, et j'ai bien le droit d'être émue.

FRANCIS, *cordial.* — Vous me rendez plus heureux que vous ne sauriez croire, Yvonne. J'ai conscience de vous avoir formée à mon goût, j'oserais presque dire à ma ressemblance : il n'est rien qui flatte un homme davantage.

Il lui baise la main.

YVONNE, *gaiement.* — Figurez-vous qu'il y a huit jours, je n'aurais songé à rien de tout cela, mais uniquement à l'ennui de faire ces démarches sans vous. Entrer au Château autrement qu'à votre bras! Je me serais crue perdue!

FRANCIS, *souriant.* — Vous n'y courez pas, ce me semble, de bien grands dangers.

YVONNE. — Vous savez le contraire, puisque l'archiduc est amoureux de moi.

FRANCIS. — L'archiduc? quel archiduc?

YVONNE. — Paul.

FRANCIS, *ironique.* — Vous ne voudriez pas, j'espère, d'un cadet. L'Empereur seul... et il est hors d'âge. D'ailleurs, on le dit fidèle à l'Impératrice.

YVONNE. — Ne craignez rien. Paul est trop de Paris pour mon goût. Je vous avoue même que c'est une de mes curiosités de le voir à la Cour. Il doit faire des farces comme un écolier.

FRANCIS. — Mais détrompez-vous, il tient son rang.

YVONNE. — La dernière fois que j'ai vu Mme d'Eschenbach...

FRANCIS, *un peu irrité.* — Combien de fois l'avez-vous donc vue?

Entre l'Ambassadrice, très habillée, tout en noir, les gants noirs, petit turban de gaze d'or.

L'AMBASSADRICE. — Vous ai-je fait attendre? Je suis à vous. Il est l'heure. Entamons notre ordre du jour.

YVONNE, *gaie.* — Ces allées et venues, cette sortie matinale, ces séances du matin, du soir, me rappellent la journée de ma première communion.

UN VALET DE CHAMBRE, *ouvrant la porte.* — La voiture de Mme la marquise est avancée.

Adieux, sortie. Vive descente de l'escalier. Cinq minutes en voiture.

L'AMBASSADRICE. — Oui... l'étiquette d'autrefois... un peu modernisée néanmoins... Ainsi l'on a renoncé au simulacre de la génuflexion, qui est humiliant, inacceptable, surtout pour des étrangers... Mais l'Impératrice a conservé l'usage d'une salu-

tation bien gracieuse, qui vient de la cour de France... Vous offrez à Sa Majesté votre joue droite, contre laquelle elle daigne appuyer légèrement sa propre joue.

YVONNE, *charmée.* — Oh! que cela est imposant et joli!

La cour du Château. Arrivée de voitures. Princes, princesses, dignitaires, etc. (Uniformes.) Voitures lourdes, livrées clinquant, chasseurs empanachés.

Les autres voitures s'arrêtent au pied du grand escalier qui conduit à l'appartement de représentation. L'équipage très simple, très correct, de l'Ambassadrice de France s'arrête devant la porte des appartements ordinaires de l'Impératrice.

Comme l'entrée des artistes à la Comédie-Française.

Aucun bruit. Huissiers automatiques à toutes les issues. Obscurité solennelle. Grands corridors.

Un premier salon. Un chambellan de service. Solennelles salutations, présentations à mi-voix...

— J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec le duc de Xaintrailles... Mesdames, veuillez me suivre...

Des couloirs encore. En passant, reproches du chambellan à un valet de pied feutier, qui se trouve là et qui ne devrait pas s'y trouver à cette heure. Un autre salon : mobilier fâcheux. Modèles français pour l'exportation. Faux Louis XV. Or neuf. Damas criards. Tables où on ne peut rien poser. Sièges où on ne peut pas s'asseoir. Objets d'art cyclopéens.

LE CHAMBELLAN. — Veuillez m'excuser, mesdames, j'eusse désiré vous tenir compagnie jusqu'à l'heure où l'Impératrice daignera vous recevoir. Mais mon service me...

Grands bruits de commandements dans la cour.

Je vois avec plaisir que vous n'attendrez plus longtemps.

YVONNE. — Qu'est-ce donc?

LE CHAMBELLAN. — Le service divin est terminé. Leurs Majestés sortent de la chapelle et la garde prend les armes, parce que l'Empereur est forcé de traverser la cour pour rentrer dans ses appartements. Les galeries de communication se trouvent en ruine depuis le dernier attentat anarchiste, et c'est une bien grande incommodité.

YVONNE, *sympathiquement.* — Ah!

Roulement de tambour.

LE CHAMBELLAN. — Madame, approchez-vous de la fenêtre. (*Il l'y conduit.*)

Une compagnie de grenadiers (tuniques vertes,



— AH! CELA EST IMPRESSIONNANT, TOUT A FAIT IMPRESSIONNANT.

casquettes plates, demi-bottes) sur deux rangs.

L'étendard est déployé. Les tambours roulent.

Tout à coup apparaît le cortège impérial.

D'abord quatre huissiers du cabinet, puis un groupe de pages (uniformes militaires). Groupés et causant, avec des gestes : le Grand Maître des cérémonies, le Grand Ecuyer, le Grand Maréchal du palais.

L'Empereur, petit, triste, nerveux, les favoris grisonnants, avec le comte de Lutzbourg, gigantesque et encore à jeun. Derrière, le grand Au-

mônier, le Grand Chambellan, le Grand Veneur.

Le cortège passe si vite que c'est à peine si l'officier porte-étendard a le temps de faire plonger et de relever trois fois le lourd drapeau devant Sa Majesté. Elle rend le salut d'un signe familier, comme si elle disait au drapeau : bonjour, bonjour.

Commandement. La troupe rompt les rangs.

YVONNE, *sans conviction.* — Ah! cela est impressionnant, tout à fait impressionnant.

Le Chambellan prend congé.
Un temps.

L'AMBASSADRICE. — Je pense qu'à présent *cela* ne tardera plus.

YVONNE. — Ah!

Silence.

La porte s'ouvre sans aucun bruit. L'huissier s'efface et livre passage à une femme de noble stature, cheveux blancs, robe noire simple.

L'AMBASSADRICE, *bas et vite.* — La Grande Maîtresse de la maison de l'Impératrice.

Révérences, présentations.

LA GRANDE MAITRESSE, *souriant comme pour s'excuser de parler français avec difficulté.* — Sa Majesté... est sortie... de la chapelle... Elle daignera recevoir... madame l'ambassadrice de France... et madame la duchesse de Xaintrailles, dans son cabinet...

La marquise et Yvonne s'inclinent.

Couloirs. Antichambre obscure. La Grande Maîtresse gratte à une porte qui aussitôt s'entr'ouvre. Colloque à voix basse avec une interlocutrice invisible. La porte s'ouvre enfin. Mmes de Chameroy et de Xaintrailles sont introduites.

Le cabinet de l'Impératrice. Gros meubles allemands. Papier faux cuir, terne. Panoplies. Cravaches. Objets de sellerie. Aucun objet d'art. Quantité prodigieuse de photographies, autant de photographies que dans le salon d'attente d'un photographe.

SA MAJESTÉ est debout, devant la cheminée, en costume d'amazone et coiffée bizarrement, avec une sorte de pâté de cheveux sur la tête. Les traits durs, la mandibule virile, les yeux perçants quand ils fixent, mais souvent égarés.

Mlle HENRIETTE DE DORTMUND, sa demoiselle d'honneur favorite, une grosse blonde rêveuse, dix-huit ans, se tient près d'elle. Egalement en amazone. Mlle de Dortmund fait mine de se retirer.

L'IMPÉRATRICE, *la retenant.* — Reste, Bébé.

Très affable, Sa Majesté fait un pas vers l'Ambassadrice, qui est entrée la première. Elle tend son auguste main que Mme de Chameroy touche à peine.

L'IMPÉRATRICE, *bas.* — Bébé... Face-à-main.

Bébé va chercher l'objet.

L'IMPÉRATRICE, *lorgnant Yvonne.* — C'est donc cette jolie duchesse de Xaintrailles?

L'AMBASSADRICE. — J'ai l'honneur de la présenter à Votre Majesté, puisque Votre Majesté a daigné m'en donner l'ordre.

L'IMPÉRATRICE *s'asseoit.* — Mesdames, prenez des sièges.

YVONNE, *d'une voix respectueusement étranglée.* — Je suis émue... et profondément reconnaissante... du bienveillant accueil de Votre Majesté.

Bébé, bon enfant, approche des chaises, puis va elle-même s'asseoir sur le même sofa que l'Impératrice, qui s'appuie contre elle familièrement.

L'IMPÉRATRICE, *à Yvonne.* — Montez-vous à cheval?

YVONNE. — Oui, madame.

L'IMPÉRATRICE. — Notre capitale vous offrira peu de promenades. Mais il y aura les chasses de la Cour où vous serez invitée.

YVONNE. — Sa Majesté me comble.

La conversation languit.

L'IMPÉRATRICE, *reprenant.* — Je monte beaucoup à cheval, avec d'intrépides écuyères comme celle-ci. (*Elle désigne Bébé.*) N'est-ce pas?

BÉBÉ, *nonchalamment.* — Oui.

Un temps.

L'IMPÉRATRICE. — Pensez-vous beaucoup de mal de notre pays? Vous ennuyez-vous?

YVONNE, *embarrassée.* — Mais... Oh!... Nos compatriotes sont tellement fêtés ici... Nous serions bien ingrats... Et puis la vie est charmante à l'Ambassade.

L'IMPÉRATRICE. — On dit que Mme de Chameroy fait des merveilles.

L'AMBASSADRICE. — On me flatte, et Sa Majesté est trop bonne de vouloir bien écouter ces choses-là.

L'IMPÉRATRICE. — J'imagine pourtant que vous devez regretter Paris quelquefois.

YVONNE, *avec feu.* — Jamais!

L'IMPÉRATRICE. — Laissez donc... C'est une ville unique au monde. Quelle incomparable façon de vivre! Il y a là des femmes qui montent à cheval étonnamment.

BÉBÉ. — Surtout au cirque.

L'IMPÉRATRICE. (*Elle donne à Bébé*

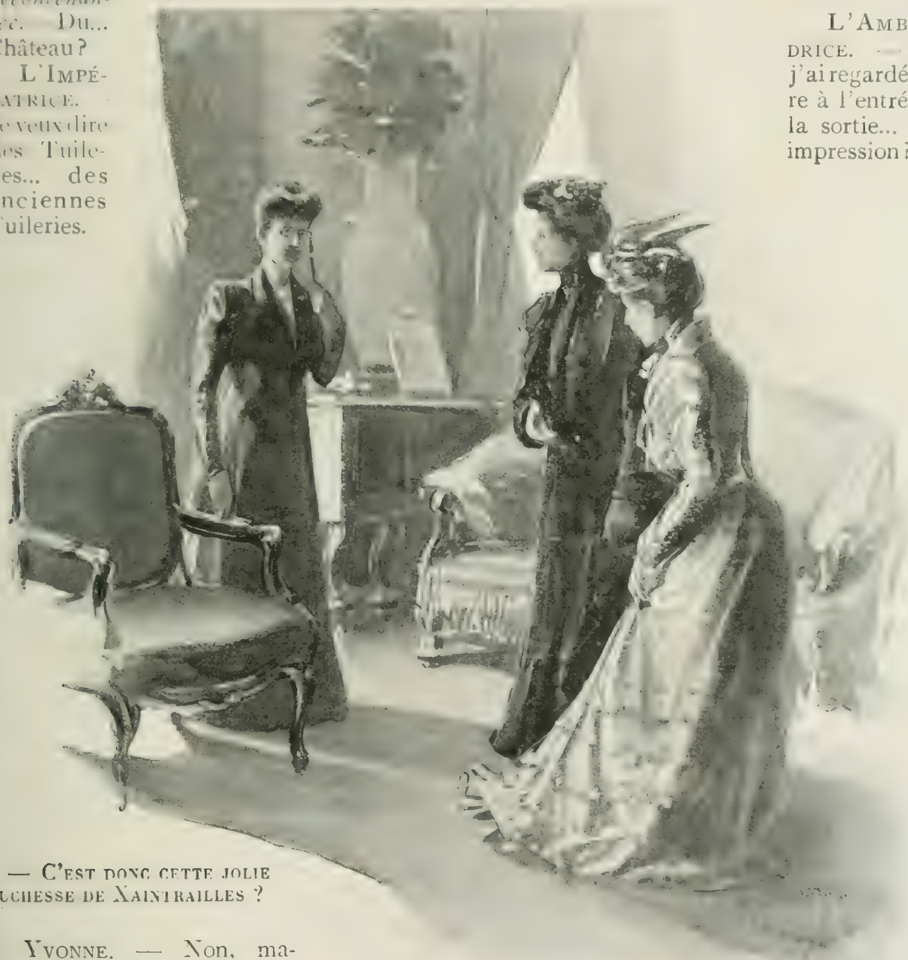
une petite tape.) — J'y suis allée... (*Regardant Bébé.*) Nous y sommes allées... incognito... en 89. J'ai vu l'Exposition! Oh! cette rue du Caire!...

YVONNE — Ah! Votre Majesté...

L'IMPÉRATRICE. — Est-ce que vous demeurez près du Château?

YVONNE, *décontenancée.* Du... Château?

L'IMPÉRATRICE. Je veux dire des Tuileries... des anciennes Tuileries.



— C'EST DONC CETTE JOLIE DUCHESSE DE XAINTRAILLES ?

YVONNE. — Non, madame. L'hôtel de la duchesse douairière de Xaintrailles, ma belle-mère, est dans le faubourg Saint-Germain.

L'IMPÉRATRICE. — Beau quartier, mais un peu morne. Moi, j'aime surtout le bois, les boulevards et l'hôtel Bristol. J'ai rapporté de là des sensations... J'en parle souvent avec Bébé, n'est-ce pas?... et comme elle est musicienne, elle ravive mes souvenirs de France en me jouant la *Marseillaise* avec un doigt.

L'Impératrice, pour congédier les visiteuses, se lève, s'incline. Révérences de départ. Retraite silencieuse et lente. Dans l'antichambre :

L'AMBASSADRICE, *avec satisfaction.* — Sa Majesté vous a fait une grande faveur; l'audience a duré dix minutes.

YVONNE. — Vraiment?

Corridors.

L'AMBASSADRICE. — Oui, j'ai regardé l'heure à l'entrée et à la sortie... Votre impression?

YVONNE. — Encore un peu flottante... Mais pourquoi Sa Majesté ne m'a-t-elle pas invitée à lui tendre la joue?

Les appartements ordinaires de l'Empereur. Un chambellan de service précède l'Ambassadrice et la duchesse.

YVONNE, *poursuivant.* — Est-ce que Sa Majesté n'est pas un peu...

L'Ambassadrice. — Excentrique, oui.

Un salon de mauvais goût. Des gens vont, viennent, qui, au passage, les saluent, leur parlent.

Yvonne. — Et cette... jeune fille?

L'Ambassadrice. — Cette jeune fille?... Altesse!... Oui, Altesse... Non, merci, Altesse... Cette jeune fille?

Yvonne. — Oui... Bébé... Pas encore, monsieur le maréchal.

L'Ambassadrice. — C'est sa favorite... En vérité, Prince... Vous savez... Mais, Excellence, il y a au moins six mois qu'on ne vous avait vu... Vous savez que l'Impératrice ne se console pas de sa stérilité. l'Archiduc héritier est d'un premier lit. Elle l'a en grippe, et comme elle a, sans être mère, la folie de la maternité, elle reporte... Jamais, monsieur le duc.

Un chambellan de service. — Mesdames, l'Empereur m'a donné ordre de vous introduire auprès de lui.

Corridors. Grattement à la porte, etc.
Le cabinet de l'Empereur.
Une vaste pièce : chêne, gobelins. Cheminée monumentale avec portrait de l'Empereur enfant. Immense bureau, écritoire et accessoires d'or. Les draperies de soie bleue pâle, glacée de reflets blancs aux cassures, avec des applications de dentelle de Venise.
Dans l'embrasure d'une des fenêtres, un petit pupitre d'écolier. Devant le pupitre, S. A. I. l'Archiduc héritier. Quinze ans, blafard, cheveux en brosse, uniforme de lieutenant d'infanterie. Il se lève et salue très poliment ces dames sans rien dire. Il rougit.
Un peu plus loin, l'Archiduc Paul. Il se lève, fait un pas. Mais au même instant, la porte du fond s'ouvre. On entrevoit l'espèce de cellule à lit de camp où l'Empereur est censé coucher. Lui-même paraît. Il traverse le cabinet d'une démarche si précipitée que ces dames, prises de court, ratent leurs révérences.

L'Empereur, *à l'Ambassadrice*. — Bonjour, madame. L'Ambassadeur se porte bien?

L'Ambassadrice. — Sire, je remercie Votre Majesté... et je suis heureuse d'avoir été désignée pour avoir l'honneur de lui présenter Mme la duchesse de Xaintrailles.

L'Empereur, *à Yvonne*. — Madame, soyez la bienvenue. (*Il s'asseoit.*) Mesdames, veuillez vous asseoir.

S. A. I. l'Archiduc héritier, très bien élevé, daigne, en rougissant, approcher des chaises.

L'Empereur. — J'éprouve véritablement du plaisir à voir une Française de plus parmi nous.

Yvonne. — Sire, à titre de Française, je remercie Votre Majesté.

L'Empereur. — Grand pays que le vôtre, madame.

L'Ambassadrice. — Nous sommes tous profondément flattés, Sire, de l'amitié que Votre Majesté daigne témoigner à notre chère patrie.

L'Empereur. — Il y a bien longtemps que je ne suis allé en France. Mais le Prince Impérial, qui en arrive, est sous le charme.

L'Héritier, *faisant un grand effort*. — J'adore la France... (*Avec un soupir*) et je voudrais bien connaître Paris.

Yvonne, *surprise*. — Ah! Son Altesse Impériale ne...

L'Héritier. — Non, je ne connais encore que Vichy.

L'Empereur. — Montez-vous à cheval?

Yvonne. — Oui, Sire.

L'Empereur. — Notre capitale vous offrira peu de promenades; mais il y aura les chasses de la Cour, où vous serez invitée.

Yvonne. — Sa Majesté me comble.

L'Empereur. — Où demeurez-vous, à Paris?

Yvonne. — Sire, dans le faubourg Saint-Germain.

L'Empereur. — Beau quartier, mais...

Le chambellan de service pénètre jusqu'à Sa Majesté et lui fait connaître qu'Elle est servie.
L'Empereur se lève. L'audience est terminée. Midi sonne.

Dans les couloirs :

L'Ambassadrice. — Neuf minutes chez l'Empereur! Et, sans le déjeuner, il n'y avait plus de raison pour que cela finît.

Voix, *dans les galeries*. — Messieurs, au couvert de l'Empereur!

Dans l'escalier :

Yvonne. — Pourquoi l'archiduc Paul ne m'a-t-il pas adressé la parole?

L'Ambassadrice. — Il ne pouvait prendre d'initiative, et l'Empereur ne l'a pas mis dans la conversation.

Yvonne, *vaguement contrariée*. — Ah!...

Voix, *en bas*. — Les gens de Mme la marquise de Chameroy!

Le soir, au Château. Dans l'appartement de représentation.
Le salon de Diane, octogonal. Blanc et or. Parquet marqueterie. Au fond, une immense porte à coulisse, fermée. Canapés, fauteuils, chaises légères en amphithéâtre. Le centre de la pièce, vide, sauf quelques groupes d'hommes debout.



— Je suis témoin que Son Altesse Impériale vous cherchait partout.

Uniformes, croix, grands décolletés, portraits de l'Impératrice agrafés sur des corsages opulents. Pierreries de musées. Toilettes çà et là un peu défraîchies.
Les chambellans vont, viennent, font les honneurs.
Grand bruit de conversations.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH (*avec tout son attirail*) *se précipite vers Yvonne* (*Toilette de Joséphine au sacre*). — Ah ! chère duchesse !

YVONNE. — Madame...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je vous cherchais... J'ai tant de remords... J'ai négligé de vous demander votre jour de réception... Quand vous rendre votre chère visite ?

Xaintrailles, grognon, la regarde de travers.

YVONNE. — Mais je... je n'ai pas pris de jour, cette année... On n'a guère chance de me trouver qu'au mercredi de l'Ambassadrice.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je crois justement que Son Altesse Impériale... (*Nouveau regard de Xaintrailles.*) Mercredi prochain... je ne manquerai pas.

Toutes les voix, subitement, se sont tues, comme à Bayreuth quand le gaz baisse, si bien que les derniers mots de la comtesse éclatent dans ce silence.

UN CHAMBELLAN. — Hem ! Hem !...

Remue-ménage mystérieux derrière la porte à coulisse.
Tout à coup, cette porte s'ouvre. Alors c'est comme une vision d'apothéose.
Au fond, les deux trônes, sur une haute estrade, mais Leurs Majestés n'y sont pas assises. Elles se tiennent debout, au bas de l'estrade, l'Empereur en uniforme de maréchal, l'Impératrice en robe de brocart jaune, la gorge comme cuirassée de diamants. Les Princesses et les dames se tiennent de son côté. Les Princes du côté de l'Empereur.
Et l'archiduc Paul qui, sans y prendre garde, est monté sur la première marche du trône, domine.
Les spectateurs envahissent cette espèce de scène. Quelques-uns ont la bonne fortune de saluer Leurs Majestés. Mais les Souverains quittent leur place et commencent à parcourir les salons.
Bousculade.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *tirant Yvonne.* — Vite, vite, ma chère duchesse, au jeu de l'Impératrice !... (*A part, inquiète.*) Où est passé Paul ?...

Le salon de jeu. Une grande table ronde. Tabourets en cercle autour de la table. Tabourets en cercle autour du salon. Les femmes assises. Les hommes debout.

L'ARCHIDUC PAUL, *atteignant Yvonne.* — Enfin, madame...

YVONNE. — Monseigneur... (*Souriante.*) J'avais aperçu Votre Altesse Impériale au sommet de l'Olympe.

L'ARCHIDUC PAUL. — Je n'y ai pas moisi... (*Regard désespéré de la comtesse d'Eschenbach. — Se reprenant.*) Je me suis hâté d'en descendre.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je suis témoin que Son Altesse Impériale vous cherchait partout.

FRANCIS, *survenant.* — Monseigneur...

L'ARCHIDUC PAUL, *sec.* — Bonjour, monsieur. (*Il fait des signes à la comtesse d'Eschenbach, puis tourne le dos à Xaintrailles. — A Yvonne.*) — Vous avez là, madame, une merveilleuse toilette.

YVONNE. — Son Altesse Impériale daigne prêter attention à...

FRANCIS. — C'est exactement la toilette de Joséphine au sacre... (*Un chambellan vient le tirer par la manche.*)

LE CHAMBELLAN. — Monsieur... monsieur le duc...

FRANCIS. — Plaît-il ?

LE CHAMBELLAN. — J'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes désigné pour le jeu de l'Empereur.

FRANCIS. — Je suis... je...

LE CHAMBELLAN. — Par ici, monsieur, on vous attend.

Xaintrailles sort. Mme d'Eschenbach rentre en lui jetant un regard ironique. Elle rejoint l'archiduc et la duchesse qui parlent ensemble, maintenant avec beaucoup de liberté et de feu, Yvonne, radieuse, provocante...

YVONNE. — Votre Altesse Impériale ne s'approche pas de la table de jeu ?

L'ARCHIDUC PAUL. — Ma foi, duchesse, il n'y a que le poker qui m'amuse, et ma belle-sœur ne veut pas en entendre parler.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *vivement.* — Son Altesse Impériale daigne faire une plaisanterie. Elle a le génie du whist... Mais vous, madame (*appuyant*), il faut vous mêler à la partie. (*D'autorité elle emmène Yvonne. Puis elle revient.*)

L'ARCHIDUC PAUL, *furieux.* — Ah çà ! comtesse...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je demande pardon à Votre Altesse Impériale d'avoir eu l'audace de l'interrompre. Mais Votre Altesse Impériale ne voit pas qu'elle coupe elle-même ses effets ? Cette petite duchesse de Xaintrailles est éblouie. Elle vous parle de l'Olympe et vous lui répondez que

vous n'y moisissez pas ! Vous lui donnez du poker, du... (*Un cri.*) Qu'est ce que c'est que cela ?

L'ARCHIDUC PAUL. — Quoi, cela ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Son Altesse Impériale a piqué un gardénia à une des boutonnières de son dolman !... Un gardénia !... Permettez...

Du bout des doigts, comme si elle touchait un animal répugnant ou dangereux, une araignée, elle retire le gardénia. Elle le jette dans la cheminée, furtivement.

VII

Le Mercredi de l'Ambassadrice

Le petit salon, encore, le grand ne pouvant absolument servir qu'à danser.

Non loin de la baie, sur un sofa, l'AMBASSADRICE est quasi étendue (robe d'intérieur Marion Delorme, velours vieux vert). A son coude gauche, une table haricot, surchargée des bibelots de fumerie. La marquise de Chameroy fume une cigarette cure-dent.

A ses pieds, le petit DE LA MORVANDIÈRE est accroupi en tailleur, ou en turc, sur un double coussin. Il fume une cigarette cure-dent.

A quelque distance, FRÉCOURT, le troisième, est assis sur une chaise Louis XVI, à dossier raide. Il fume hâtivement, impatiemment, une cigarette de caporal.

Un peu plus loin, fermant le cercle, la DUCHESSE DE XAINTRAILLES (sa robe d'alpaga gris) et MUSIGNY sont renversés sur un deux-places. Ils ne fument pas, Musigny brandit un minuscule éventail Empire en écaille orné de peintures, et agite cet objet d'art sous le nez d'Yvonne, pour chasser la fumée des autres.

Silence, mais cordialité.

La porte.

Un valet de chambre (noir) introduit une table à thé, à deux étages (vieux style anglais, acajou incrusté ; tasses et ustensiles divers rigoureusement anglais ou russes). Il dépose cette table à égale distance entre la porte et le sofa de l'Ambassadrice, près d'un monumental paravent. Il sort. Personne ne prête attention à cette entrée ni à cette sortie.

Une curieuse horloge, reléguée dans un coin sombre, sonne deux coups (deux heures) ; un instant après, trois coups (trois quarts) ; puis, dix coups (dix minutes).

Cela signifie, pour les initiés, qu'il est deux heures cinquante-cinq.

Frécourt constate avec satisfaction que sa cigarette est achevée.

Yvonne adresse quelques mots, tout bas, à Musigny.

Un soupir.

Cinq minutes plus tard (l'horloge sonne toutes les cinq minutes), trois coups de timbre annoncent qu'il est trois heures.

L'AMBASSADRICE, *bondissant avec une vivacité juvénile.* — Trois heures !

FRÉCOURT, *agité.* — Trois heures !

L'AMBASSADRICE. — Et rien n'est prêt ! Je crois justement que l'ambassadrice d'Allemagne doit venir aujourd'hui ; cette bonne générale Puff débarque toujours, comme une parente de province, avant qu'on ait fini le café.

LA MORVANDIÈRE. (*Il se lève péniblement.*) — Travaillons !...

FRÉCOURT. — Je vous demande en effet la permission d'aller...



A SES PIEDS, LE PETIT DE LA MORVANDIÈRE EST ACCROUPI EN TAILLEUR.

L'Ambassadrice. — Paperasser? Ah! non, pas aujourd'hui, vous êtes insupportable, Frécourt. C'est mercredi : l'ambassadeur, c'est moi. J'ai besoin de toute la jeunesse, je ne donne pas de congé.

Frécourt. — Excusez-moi...

L'Ambassadrice. — Il ne tient plus en place! Allez-vous-en, vous n'êtes bon à rien... Vous, Musigny, développez le paravent, Mme de Xaintrailles va vous aider... Cela empeste le tabac... La Morvandière, aérez, ouvrez la grande fenêtre.

La Morvandière, *consterné*. — A moi tout seul? Je ne pourrai jamais!...

Il peut, cependant.

L'Ambassadeur, *entr'ouvrant la porte*. — Chère amie... ah!... pardon... vous n'avez encore personne?... C'est...

Violent courant d'air. Le paravent menace de s'écrouler sur la table à thé.

L'Ambassadrice. — Mais voulez-vous bien fermer! Vous allez tout casser! (*Il disparaît.*)

Frécourt, *profitant du jeu de scène*. — Pardon. (*Il se glisse dehors.*)

L'Ambassadrice. — La Morvandière, tirez ce fauteuil, repoussez le *haricot*.

La Morvandière. — Mon Dieu! madame, je repousserai tous les *haricots* qu'il vous plaira, mais pourquoi laissez-vous dormir quinze domestiques à l'office ou à l'antichambre, et nous obligez-vous à faire leur service?

L'Ambassadrice. — Les domestiques n'ont pas d'œil. Une vraie maîtresse de maison...

Musigny. — Vous en êtes le type.

L'Ambassadrice. — Je vous conseille d'appeler mon attention sur vous! Il est bien placé, votre paravent! Coupez-moi donc le salon en deux, cachez la table complètement, faites un coin pour le thé, pour les flirts... Mais on gèle! La Morvandière, fermez la fenêtre.

La Morvandière. — Hélas! (*Il s'exécute.*)

L'Ambassadrice. — Non, cela sent encore le tabac : ouvrez.

La Morvandière. — Oh!... (*Il ouvre.*)

La porte. Courant d'air. Chailly-Descombes paraît.

L'Ambassadrice. — Chailly, votre porte... Tenez, apportez-moi deux coussins.

Chailly-Descombes. — Moi aussi!

La porte Courant d'air. L'Ambassadeur se montre.

L'Ambassadrice. — Mais vous êtes enragé, Luc...

L'Ambassadeur. — Pardon... je venais voir... Vous n'avez encore personne?... Pourriez-vous me rendre Chailly?

L'Ambassadrice. — Volontiers. (*Ils sortent.*)

Un silence. Coup d'œil circulaire de l'Ambassadrice, inspection.

L'Ambassadrice. — Bien... La Morvandière, fermez la fenêtre!

La Morvandière. — !!!... Ne m'appelez pas La Morvandière, appelez-moi Ruy Blas.

Il ferme, puis revient prendre sa position orientale sur le double coussin.

L'Ambassadrice. — Voulez-vous bien vous lever!... Représentons.

Yvonne, *très animée, toute rose, vient s'asseoir gentiment tout contre l'Ambassadrice, sur le sofa*. — Quel entrain vous avez, quelle gaîté, quel esprit!

Bruit derrière la porte.

Musigny. — A vos rangs!... Cette fois, c'est la générale.

Entre Mme Charlet. Eclat de rire. Elle s'arrête, un peu piquée.

L'Ambassadrice. — Pardon... Nous pensions voir entrer la générale Puff. L'apparition est plus gracieuse.

Mme Charlet. — Merci.

Musigny *s'approche pour lui donner la main*. — (*Bas.*) Dis donc, est-ce que nous sommes en carême? Voilà huit jours que tu n'as mis les pieds chez moi.

La porte s'entr'ouvre.

L'Ambassadeur, *passant la tête*. — Pardon, chère amie, je... Ah! Madame Charlet... bien heureux... (*Bas.*) Voilà trois fois que j'entre sous des prétextes. Méchante, qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vue!

Mme Charlet, *de même*. — Tenez-vous, voici quelqu'un.

Entre la générale Puff, ambassadrice d'Allemagne. Un froid. Chameroy s'éclipse avant que la générale ait pu l'apercevoir. Elle ressemble toujours — loyalement, à l'Impératrice d'Allemagne. Elle est habillée assez bien, d'une étoffe bourrue gris fade, pointillée de bouts de soie mauve. Une berthe de velours mauve, volumineuse, raide et gondolée. Chapeau : un feutre fabuleux, également gondolé.

L'Ambassadrice. — Bonjour, ma chère générale, vous êtes bien? Le général se porte bien?

La générale Puff. — Merci... non, il est dans une de ses époques, que j'appelle.

L'Ambassadrice, *vraiment surprise.* — Une de ses époques?

La générale Puff. — Oui, une de ses époques qu'il a sa tarentule, dis-je.

L'Ambassadrice, *sympathiquement, mais sans comprendre.* — Ah!...

La générale Puff. — Oui... Aux saisons des voyages impériaux et des grandes manœuvres, qui fait deux fois par an...

La Morvandière. — Au moins!...

La générale Puff. — Il ne se tait plus tranquille une minute, il a comme si besoin de tirer dehors, et il me donne l'alarme, ainsi dire, toute la journée et toute la nuit.

Marques unanimes de compassion. On s'asseoit : Yvonne à côté de la marquise, la générale sur un fauteuil, de l'autre côté du « haricot », Mme Charlet vis-à-vis, entre Musigny (à sa droite) et la Morvandière (à sa gauche.)

La générale Puff. — Et Son Excellence?

L'Ambassadrice. — Merci.. M. de Chameroy n'a pas la moindre tarentule, et il se porte très bien.

La générale Puff. (*Elle prend sa face-à-main et lorgne dans toutes les directions.*) — Vous permettez?... Je regarde toutes les fois que je viens vous voir. je m'instruis : vous avez une installation si parisienne, si colossalement jolie!

L'Ambassadrice, *souriante.* — Regardez donc le plus joli et le plus parisien de mes bibelots : c'est Mme la duchesse de Xaintrailles, la jeune femme de notre deuxième secrétaire, que j'ai le plaisir de vous présenter.

Yvonne, *confuse, à l'Ambassadrice.* — Oh! madame.

Salutations, compliments, etc.
Entre l'Ambassadrice d'Italie, Mme Fattolino, un Léopold Robert, chapeau Valti.

La générale Puff. — Ah! ma chère, la marquise vient de faire un si bon mot!...



Instinctivement, les trois représentantes de la triplice se sont assises cote a cote.

L'Ambassadrice, *interrompant.* — Madame la duchesse de Xaintrailles.

Salutations, compliments, etc.
Entre l'Ambassadrice d'Autriche, très jeune, blonde, en noir : un rêve, une vapeur.

La générale Puff. — Combien suis-je heureuse et contente!

Mme Charlet, *à part.* — La triple alliance, alors.

Salutations, présentations, compliments, etc.

Instinctivement, les trois représentantes de la *Triplice* se sont assises côte à côte, vis-à-vis de la marquise de Chameroy.

L'Ambassadrice, *recevant.* — C'est tout à fait aimable de venir me voir... Maintenant que la saison est presque finie, on a si peu d'occasions de se rencontrer .

L'Allemagne (*geste militaire*). — Si peu!

L'Italie, *guettant, étudiant et reproduisant le geste.* — Si peu!

L'Autriche. — (*Geste ondoyant. Silence diplomatique.*)

L'Ambassadrice. — Mais il faut que tout ait une fin... (*Assentiment.*) Cette saison a été terrible... Je n'en puis plus... (*Il semble réellement qu'elle soit sur le point de s'évanouir.*)

L'Allemagne, *rogue.* — Allons donc! Vous avez le tempérament des Parisiennes que le plaisir jamais ne fatigue. Telles fatigues sont pour nous seulement dures. La vie dans Berlin est si différente, si dignement familiale et morale!

L'Italie, *affectant des allures lacédémoniennes.* — C'est comme dans notre pays.

Musigny. — Depuis peu sans doute : je me suis laissé dire qu'à Florence, par exemple, la vie était un carnaval perpétuel, du temps des grands-ducs.

La Morvandière, *enchanté, à part.* — C'est une pointe... Très joli... Quand pourrai-je placer un mot?

L'Autriche, *conciliante.* — Le passé est le passé.

La Morvandière. — Très juste!

L'Ambassadrice, *se tournant vers l'Autriche.* — Défendez avec moi la cause de la frivolité : Vienne égale Paris. Quelle ville charmante! Bien que l'on s'y couche à dix heures, c'est une animation merveilleuse. Ces fêtes! Ces promenades! Cet opéra!... L'opérette surtout... Ah! les premières de Strauss!...

La Morvandière, *ingénieusement.* — Ne vous semble-t-il pas que l'on vive à Paris sur un mouvement de polka, et à Vienne sur un rythme de valse?... (*A part.*) Le voilà, mon mot.

L'Autriche, *flattée au fond.* — Il y a une grande sympathie entre le caractère français et le caractère autrichien.

L'Allemagne, *faisant des avances.* — Le caractère autrichien unit le brillant français au sérieux allemand.

L'Italie, *timide.* — Et au je ne sais quoi italien.

Cet esprit de conciliation met tout le monde à l'aise. On sent que l'horizon est sans nuage et que l'Europe veut la paix. C'est le moment d'offrir le pain et le sel.

L'Ambassadrice. — Une tasse de thé?

L'Allemagne. — Merci, je sors de table, nous dînons à deux heures.

L'Italie, *qui a déjeuné à onze heures, légèrement, et qui meurt de faim.* — Non, merci... (*Elle soupire.*)

L'Autriche, *mettant les pouces.* — Je prendrai... un rien.

L'Ambassadrice. — J'ai des biscottes, que je fais venir de Vienne.

L'Autriche, *encore flattée.* — Ah!...

L'Allemagne, *vivement.* — J'en prendrai.

L'Italie, *illuminée.* — Et moi aussi.

Yvonne. — Je sers. (*Elle se lève.*)

Musigny et La Morvandière. — Nous vous aidons. (*Même jeu.*)

Le thé, les biscottes. L'Allemagne mâche, l'Italie dévore, l'Autriche picore.

L'Allemagne, *ex abrupto, sans déclaration de guerre.* — Que disiez-vous donc que la saison est finie? Vous complotez un bal.

L'Ambassadrice, *négligemment.* — Cela est presque décidé.

L'Allemagne, *sévère.* — On prétend même que Sa Majesté y viendra.

Mme Charlet, *bas à Musigny.* — Elles en crèvent.

L'Ambassadrice. — Oh! Sa Majesté a été pressentie... Elle n'a répondu ni oui ni non.

L'Italie, *avec admiration.* — Ni oui ni non!

L'Ambassadrice. — D'ailleurs, même en cas de réponse affirmative, on reste toujours à la merci d'un rhume impérial.

Yvonne. — Et puis, l'Héritier revient à peine de Vichy...

L'Allemagne, *aigrement.* — C'est une touchante preuve d'amitié que Sa Majesté vous a donnée là, d'envoyer le Prince soigner son foie chez vous.

Musigny. — Mais l'Empereur, qui sait équilibrer ses faveurs avec un art infini, a envoyé en même temps un de ses frères faire une saison à Carlsbad. L'archiduc n'était pas malade : il a cru néanmoins devoir suivre le traitement comme un simple mortel.

L'Allemagne. — Cela est bien, cela est... militaire.

La porte s'ouvre, l'imposante COMTESSE D'ESCHENBACH fait son entrée.
Le cercle se reforme.

L'AMBASSADRICE. — Bonjour, ma chère comtesse...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Bonjour, marquise... (*Effusion. Elle s'assoit, elle s'installe. Tout à coup, relevant les yeux, elle aperçoit la générale Puff. Elle se lève, se précipite.*) Ma chère générale, je ne vous avais pas vue. (*Elle se rassoit, aperçoit l'ambassadrice d'Italie, même jeu.*) Ah! madame, pardon. (*Même jeu pour l'ambassadrice d'Autriche.*) Je deviens aveugle. (*Elle s'assoit, aperçoit Yvonne. Elle pousse un véritable cri.*) Ah! chère petite duchesse... pardon... vous permettez?... C'est pour vous aussi que je viens. (*Elle lui saisit la main et défie d'un regard toute l'assemblée.*) C'est pour elle. (*Plus bas, avec mystère.*) Je ne parle que de vous depuis le dernier cercle.

YVONNE. — Vraiment?...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Et *on* ne me parle que de vous.

YVONNE. — Qui, *on?*

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Devinez.

YVONNE. — Mais...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Chut!... (*Elle pivote sur son séant et se retourne vers l'Ambassadrice.*) Ma chère marquise, plus belle, plus élégante que jamais.

L'AMBASSADRICE. — C'est à vous qu'il faut faire des compliments. Vous êtes superbe.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sincèrement? Je vous demande cela, moi, vous savez, je ne me rends pas compte. Je ne connais rien de la vie. La couturière m'apporte des étoffes à choisir, je ne distingue même pas les couleurs. Suis-je bien vêtue? Suis-je fagotée? Mais qu'importe? Tout le monde se moque bien de la vieille d'Eschenbach.

L'AMBASSADRICE. — La vieille...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Savez-vous mon âge? J'ai soixante-dix ans.

Incrédulité.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Soixante-dix ans... Ah! je me soigne. Un bain de petit lait tiède tous les matins, voilà mon système. C'est presque un devoir. Il ne faut point que ma peau dégoûte l'Impératrice, de qui j'ai l'honneur d'approcher. Et, d'ailleurs, à quoi m'occuperais-je? Faute d'avoir jamais vécu ni pour moi-même ni par moi-même, je suis incapable de rien faire toute seule. On me... Ah! à propos, ma visite est sans doute une visite d'adieux.

L'AMBASSADRICE, *inquiète.* — Est-ce que la Cour se déplacerait avant la fin du mois?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais non, ne m'en parlez pas, je vais voyager seule.

YVONNE. — Seule!...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Seule!... Hélas! j'en suis tout étourdie. Comment vais-je m'en tirer, grand Dieu! Donnez-moi des instructions pour le chemin de fer. Je n'ai jamais voyagé que dans le train impérial. Expliquez-moi quelle est l'étiquette pour parler aux employés. Ma tête éclate.

L'AMBASSADRICE. — Remettez-vous... Mais aussi, quelle idée...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je suis sur le point de perdre une vieille parente, qui doit, d'ailleurs, me laisser une fortune considérable. Sa terre est à plus de cinquante lieues d'ici, dans le sud. J'ai demandé un congé... Un congé, moi! J'ai servi trois impératrices, et c'est la première fois que je demande un congé. Je comptais presque sur un refus de Sa Majesté. Elle est si bonne qu'elle m'a donné ma liberté sur-le-champ; mais voilà huit jours, et je n'ai pu encore me résoudre à en profiter.

L'AMBASSADRICE. — Décidez-vous, cela n'est pas si terrible.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — C'est la question d'argent...

L'AMBASSADRICE. — Comment?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais oui, il faut acheter, payer, se faire rendre de la monnaie. Comment fait-on? Je n'en sais rien, moi. Je n'ai jamais un sou sur moi, je n'ai pas même de bourse.

MUSIGNY. — Vous en trouverez une dans le premier magasin de nouveautés.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Et quelle somme dois-je emporter avec moi? Sa Majesté, qui est la bonté même, vient de m'offrir cinq mille francs pour mon déplacement. Elle a poussé la délicatesse jusqu'à me les faire remettre par M[lle] de Dortmund.

YVONNE, *à part.* — Bébé...

M[me] CHARLET. — Touchante attention.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Comment peut-on garder sur soi un tel tas d'argent? Je n'oserai jamais...

LA MORVANDIÈRE. — En effet, madame, vous auriez grand tort : on ne garde jamais sur soi une telle somme. Mais vous n'avez

qu'à passer chez un banquier, à verser entre ses mains les cinq mille...

La comtesse d'Eschenbach. — Les cinq mille francs que m'a donnés l'Impératrice?... Jamais!...

La Morvandière. — Permettez... Il vous remettra un papier...

La comtesse d'Eschenbach. — Ouidà!...

La Morvandière. — Un papier qui s'appelle une lettre de change. Vous n'aurez qu'à vous présenter, dans la ville où vous allez, chez un banquier correspondant, lequel vous remettra vos cinq mille francs.

La comtesse d'Eschenbach. — Allons donc!

La Morvandière. — C'est comme je vous le dis.

La comtesse d'Eschenbach. — Monsieur de la Morvandière, vous vous moquez de moi. Je ne sais rien de la vie, mais je ne suis pas si naïve. Par quel tour d'escamotage, s'il vous plaît, mes cinq mille francs auraient-ils passé d'ici là-bas?

On rit.

L'Ambassadrice. — Ma bonne comtesse, je vous assure...

La comtesse d'Eschenbach. — En ce cas, je veux bien croire M. de La Morvandière... Il est tout de même bizarre qu'un mauvais chiffon de papier...

L'Ambassadrice. — Ce sont des conventions.

La comtesse d'Eschenbach. — Vous me décidez... Mais non... Où y a-t-il des banquiers? Que leur dit-on? Mon Dieu! que je suis malheureuse!

Musigny. — Allons, madame, consolez-vous. La Morvandière est un brave garçon, très honnête, à qui vous pouvez confier votre argent, et qui fera toutes les démarches pour vous.

La comtesse d'Eschenbach. — Vraiment? Ah! c'est gentil, je vous remercie, je veux bien, je... Eh bien! non, jamais je ne me résignerai à faire la chose extraordinaire que vous me dites. J'aime mieux emporter mes cinq mille francs en or dans une ceinture!

Hilarité générale. La porte s'ouvre *a tempo*. L'Archiduc Paul apparaît. Silence.

L'archiduc porte un uniforme de petite tenue, très simple, et il se fait introduire sans aucune cérémonie. Mais il a aujourd'hui dans la physionomie je ne sais quoi qui accuse son rang.

Il s'avance lentement vers l'Ambassadrice, qui s'est levée et s'incline. Il la salue. Il salue de même la duchesse de Xaintrailles, et collectivement les autres. Il s'asseoit. On s'asseoit.

Paul, *bienveillant, familier même, mais d'un peu haut.* — J'ai des remords d'être venu. J'entendais rire de l'escalier. Vous me feriez croire que je suis un trouble-fête.

La comtesse d'Eschenbach. — Monseigneur, on se moquait de moi. C'est à propos de mon voyage. Mon ignorance de la vie pratique semblait impayable.

Paul, *souriant.* — Il est vrai, comtesse, vous n'en savez guère plus qu'une enfant. Cela ne vous empêche pas d'être la doyenne des demoiselles d'honneur, et d'avoir fidèlement servi ma famille pendant plus de cinquante années.

Cette réplique jette un nouveau froid.

L'Ambassadrice. — Oserai-je offrir à Votre Altesse Impériale une tasse de thé?

Paul. — Volontiers.

Yvonne se lève.

L'Ambassadrice. — Laissez, je vais servir Son Altesse.

Paul. — Je vous en prie. Je vois que Mme la duchesse de Xaintrailles fait les honneurs du thé, je serai charmé d'être servi de ses mains.

Yvonne passe derrière le paravent. Il se lève et la suit.

Yvonne. — Comment, Votre Altesse... Oh! Votre Altesse Impériale est d'une affabilité...

Paul, *beaucoup plus solennel que de coutume.* — Oui, je me sens à mon aise, ici. C'est un coin de la France, un milieu si jeune, si gai...

Yvonne, *tout en servant, assez libre d'allures.* — Votre Altesse Impériale me permettra pourtant de lui dire... que je lui trouve au contraire, aujourd'hui... des marques d'une mélancolie inaccoutumée. Elle n'a point du tout partagé notre hilarité... à propos de Mme d'Eschenbach... qui nous faisait rire... je vous assure, Monseigneur, à gorge déployée.

Paul. — Justement... Le cas de Mme d'Eschenbach ne m'égaie point.

Yvonne. — Ah!...

Paul. — Oui... Il y a peut-être un peu d'égoïsme... Je fais un retour sur moi-même... Cette vie réglée, impersonnelle, jusqu'à l'irréalité, cela peut sembler comique à d'autres... pas à nous, qui, somme toute, vivons ainsi... Quelle que soit la distance entre une demoiselle d'honneur et un archiduc,



— Votre Altesse Impériale me permettra pourtant de lui dire...

les infortunes, grotesques peut-être, de la comtesse, me font penser à certaines amertumes de mon existence.

Yvonne, *un peu déconcertée.* — Ah!... (*Un temps.*)

Paul, *d'une voix pénétrée.* — Vous ne dites rien, chère duchesse?

Yvonne. — C'est que... C'est que je viens de comprendre tout d'un coup combien Votre Altesse dit vrai... (*Avec une timidité charmante.*) Elle me jugera peut-être bien hardie de comparer ma destinée à la sienne... Mais, à moins d'être du bas peuple tout à fait, on se trouve plus ou moins exposé à connaître ces amertumes que vous dites. J'en ai souffert, moi, très souvent, sans me rendre compte... Et je vois maintenant que j'ai eu tort de rire comme les autres; car pour n'être ni princesse ni demoiselle d'honneur, je n'ai guère aussi qu'une vie d'étiquette, comme Mme d'Eschenbach...

Paul, *l'air ému.* — Est-il possible que nous ayons des souffrances communes? Je ne sais pas de meilleure sympathie.

Yvonne, *troublée.* — Monseigneur...

Paul, *cherchant à lui prendre la main.* — Sommes-nous donc amis?

Yvonne, *très respectueusement.* — Oh! je supplie bien Votre Altesse Impériale de croire...

Paul, *la coupant très sec.* — Vous avez une façon de me répondre qui me fixe là-dessus tout de suite.

Yvonne, *presque hors d'elle.* — Monseigneur...

Paul, *du ton le plus désagréable.* — Rentrons, madame, on remarquerait notre aparté.

Ils rentrent. Pendant leur entretien, Mrs Huxley-Stone est arrivée. A sa vue, Yvonne laisse échapper un geste de mauvaise humeur et cherche aussitôt à rejoindre l'archiduc, qui fait mine de ne pas remarquer son manège.

Yvonne, *avec intention, jetant un regard du côté de Paul.* — Mrs Huxley-Stone désire peut-être une tasse de thé?

Mrs Huxley-Stone. — Je ne désire pas, merci.

Yvonne, *par une inspiration subite.* — Mais nous avons fait bavarder Mme d'Eschenbach, et elle n'a rien bu! Comtesse, une tasse de thé.

La comtesse d'Eschenbach. — Merci.

Le regard d'Yvonne rencontre celui de l'archiduc.

Paul. — Acceptez, comtesse. Cela me permettra de vous tenir compagnie. Je n'oserais, seul... (*L'archiduc, Yvonne et la comtesse passent derrière le paravent.*)

Un peu d'embarras. Un temps.

Paul. — Madame, je viens de vous parler avec une brusquerie que la plus méchante humeur n'excuse pas, et je vous prie...

Yvonne. — Oh! monseigneur...

Paul. — Monseigneur, en gage de paix, désire vous baiser la main. (*Il fait comme il a dit.*)

Yvonne, *gaie, un peu enfant.* — Je voudrais dire quelque chose à Votre Altesse Impériale, en réponse à ce qu'elle m'exprimait elle-même tout à l'heure... Savez-vous, monseigneur, une familiarité qu'on se permet? Vous êtes si aimé... Il y a des gens... qui vous appellent « Paul » tout court... (*Elle rougit.*)

Paul. (*Un élan.*) — Ah! duchesse... (*De plus haut.*) Laissez-moi donc espérer que vous-même, quand vous pensez à moi, c'est par mon petit nom.

On entend, de l'autre côté du paravent, la voix du duc de Xaintrailles, qui vient d'entrer. Après salutations:

Francis. — Je croyais trouver ici la duchesse?

L'Ambassadrice, *sans avoir l'air d'y toucher.* — Mais oui... Où donc est-elle?... Ah! derrière le paravent.

Francis *passe derrière le paravent. Il aperçoit successivement Yvonne, la comtesse et l'archiduc. Trois exclamations sur trois notes différentes.* — Ah!... Ah!... Oh!... Monseigneur... Pardon, je... Son Altesse Impériale...

Paul. — Bonjour, monsieur, et adieu du reste : il est temps que je me retire. (*Il s'éloigne, suivi de la comtesse.*)

Francis, *sèchement.* — Vous jouez à cache-cache?

Yvonne, *avec une impertinence inouïe.* — Et vous-même, à quoi jouez-vous?

Francis. — Plaît-il?... Sur quel ton?...

Yvonne. — Ecoutez-vous donc parler, mon cher ami. Sommes-nous seuls? Tenez, voilà Mrs Huxley-Stone qui se lève, précipitez-vous.

Francis s'éloigne en haussant les épaules.

Yvonne, *pensive.* — Paul...

VIII

Courrier de cabinet

La garçonnière où demeurent ensemble le petit vicomte de la Morvandière, attaché autorisé, et le troisième secrétaire, Frécourt.

Deux pièces communiquant par une large porte dont on a supprimé les vantaux, et qui est drapée d'étoffes orientales :

1° Au fond, une salle à manger, qu'après les repas on transforme en fumoir, en faisant disparaître chaises et table. Point de sièges volants : rien qu'un divan tout autour, le vrai divan égyptien, en côtes de palmier treillagées, recouvert de tapis très simples. Tapis très beaux par terre et au mur — souvenir des postes passés. Panoplie d'armes persanes. Photographies décolletées de célébrités parisiennes parmi des images japonaises de la plus révoltante obscénité. Dans une vitrine anglaise, collection complète des cigarettes et cigares de tous pays.

Sur un tabouret incrusté de nacre, les ustensiles pour exécuter le café turc.

Sur un autre tabouret incrusté de nacre, un narghilé.

Sur un troisième, l'album de timbres-poste.

Une acteuse qui a fait des tournées ne rêverait pas d'autre intérieur. Cela pourrait aussi bien être la salle de repos d'un hammam, en province.

2° Le cabinet de travail, spécialement réservé à Frécourt.

Au mur : le Pape, Wagner, Bismarck et John Lemoinne.

Un petit canapé, deux chaises banales et un fauteuil de bureau.

Un bureau, où s'entassent des *Débats* blancs et roses. Une paire de ciseaux de journaliste et un volume de M. Leroy-Beaulieu.

Dans une bibliothèque tournante, Larousse, Littré, quelques romans russes, le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, et le dernier chef-d'œuvre de M. Melchior de Vogüé.

Dans la salle à manger, actuellement fumoir, parce que le dîner est fini.

Frécourt, Musigny, La Morvandière.

Verneuil, le courrier de cabinet, qui est arrivé cet après-midi C'est un gros garçon à bajoues, court, essoufflé. Ses cheveux, extrêmement longs, sont soumis à une coiffure de la plus surprenante et la plus artiste complication : une coiffure qui fait penser. On lit dans ses yeux effarés une maladive peur de n'être pas assez anglais.

Sabouraud, simple attaché à l'agence française de Syrie, mais fils du fameux Sabouraud de (48), notre plénipotentiaire à Smyrne, arrière-petit-fils de l'illustre Sabouraud, conventionnel et régicide, s'il vous plaît : enfin l'un des représentants les plus distingués de la noblesse républicaine.

Sabouraud IV est de taille moyenne, inélégant et poseur. Il a les allures d'un beau ténor du Midi, avec une barbe noire de contremaître et les yeux en boule de loto. Présentement en congé, il a accompagné, pour le plaisir, son ami Verneuil en mission.

Tous l'habit, naturellement.

Tous accroupis sur les divans, à l'exception de La Morvandière qui est debout au milieu de la pièce, et qui administre des coups de pied au derrière de son domestique.

La Morvandière. — Tu es une brute.

Le domestique. — Oui, monsieur le vicomte. (*Ses yeux expriment une terreur folle, et il sue à si grosses gouttes qu'on dirait que son front pleure.*)

La Morvandière. — Si j'avais une canne, je te la casserais sur le dos.

Le domestique. — Oui, monsieur le vicomte.

La Morvandière. — Pourquoi t'ai-je pris à mon service ?

Le domestique. — Oui, monsieur le vicomte.

La Morvandière. — Pour me servir,



— Tu es une brute.

n'est-ce pas? Alors, canaille, pourquoi te permets-tu de me laisser manquer d'allumettes et de tisons, surtout un jour que j'ai du monde? Entends-tu, imbécile?... (*Criant.*) Allumettes!... Tisons!...

VERNEUIL. — *Braided...*

MUSIGNY. — *Spitchki...*

LA MORVANDIÈRE. — Tiens... baise-moi la main et f... le camp.

LE DOMESTIQUE. — Oui, monsieur le vicomte. (*Il baise la main tendue de la Morvandière et disparaît.*)

LA MORVANDIÈRE. — Ouf!

Il se laisse tomber sur le divan à côté de Verneuil. Sabouraud prend la position du ténor assis, croise les jambes, et saisit son pied droit dans sa main gauche.

SABOURAUD, *avec une violence d'intonation extraordinaire.* — Mon cher!!...

LA MORVANDIÈRE. — Quoi donc?

SABOURAUD. — Vous êtes d'une dureté avec les domestiques!

LA MORVANDIÈRE. — Comment? C'est vous qui me dites cela, vous qui vivez en Orient? Vous savez bien qu'il n'y a, pour être obéi, que la courbache et la botte. Et puis, quel serait l'avantage de vivre dans un pays où la sainte égalité ne règne pas, si l'on n'en profitait pour battre ses gens? En France, celui-ci m'aurait cité chez le juge de paix : vous avez vu qu'il m'a baisé la main.

SABOURAUD. — Mon cher!...

Il lâche son pied droit, croise sa jambe gauche sur sa jambe droite, et saisit son pied gauche. Il a coutume d'alte.ner ainsi, à intervalles réguliers, comme, dans l'infanterie, on boutonne la tunique tour à tour à gauche et à droite.

VERNEUIL (*fort accent anglais*). — Oh! vous êtes un dilettante, monsieur de la Morvandière, un *sédique*.

LA MORVANDIÈRE, *qui se défend mollement.* — Non.

FRÉCOURT, *qui depuis un instant parle sérieusement et bas avec Musigny, s'écrie tout d'un coup dans un transport d'enthousiasme :* — Et alors, le système des alliances sera complètement bouleversé. L'équilibre européen...

LA MORVANDIÈRE. — Ah! non, Frécourt, non... Nous recevons, mon ami... Vous n'allez pas nous raser avec la politique.

FRÉCOURT. — Eh! de quoi voulez-vous qu'on parle?

LA MORVANDIÈRE. — Ne parlons plus. Pendant le dîner, nous avons épuisé tous les sujets, nous avons passé en revue tous les pays du monde et toutes les cours étrangères, et chacun de nous a dit un mot fin. Il est temps de nous reposer l'esprit. Jouons.

MUSIGNY. — Jouons... à quoi?

LA MORVANDIÈRE. — A quoi? Mais Musigny, vous m'étonnez. Vous parlez comme un homme dépourvu de toute éducation. A quoi jouer? Est-ce que l'on a l'embarras du choix? Est-ce qu'il y a six jeux? Est-ce qu'il y en a cinq? Est-ce qu'il y en a quatre? J'en connais trois, ni plus ni moins, qui ont droit de cité dans les chancelleries : les échecs... quand on sait... le whist, quand on vous regarde et, quand on veut s'amuser sans façon, entre amis, le *halma*.

VERNEUIL, *extasié, avec un accent encore plus anglais et une aspiration surhumaine.* — Le... *halma!*

SABOURAUD. — Mon cher... le *halma!...*

LA MORVANDIÈRE, *appelant.* — Hé!... canaille!... *saloupieff!...*

MUSIGNY. — Le langage des cours.

Le domestique, se reconnaissant aux épithètes de La Morvandière, paraît.

LA MORVANDIÈRE. — Le *halma!...* vite!...

Le domestique, toujours en état de transpiration, installe le halma sur un des tabourets incrustés de nacre. La Morvandière et Verneuil disposent leurs pions.

VERNEUIL. — Je suis de première force, vraiment... Je vous avertis.

LA MORVANDIÈRE. — Oh! moi aussi.

VERNEUIL. — Je me suis perfectionné à Dresde, mais j'avais appris à Cambridge, où j'étais étudiant pendant une année, à l'Université.

LA MORVANDIÈRE. — Vous avez fait une année d'études à Cambridge?... Oh! mais c'est très chic ça, c'est pas banal... (*Avec émotion.*) Vous devez parler anglais merveilleusement.

VERNEUIL. — Comme un lad.

CHAILLY-DESCOMBES entre en coup de vent. Petite jaquette. (A cette heure-ci!) Avec cela, très rogue, très officiel.

FRÉCOURT. — Ah! monsieur Chailly-Descombes!... Quelle surprise aimable!...

CHAILLY-DESCOMBES. — Bonjour, mon cher, je...

LA MORVANDIÈRE, *lui saisissant la main.* — Cher ami, vous allez prendre une tasse de café turc avec nous... Ne dites pas non.

Chailly-Descombes. — Merci... mais je...

Sabouraud, *lâchant ses pieds.* — Mon cher!!...

Chailly-Descombes. — Tiens, Sabouraud... Ah! je suis enchanté de vous voir, cher ami... Vous voyagez donc?

Sabouraud. — Je profite de mon congé... Voyage charmant, exquis... Reçu dans toutes les ambassades... Une cordialité!... Accaparé... Pas un instant... Mon cher!!... Vous me croirez si vous voulez : je n'ai pas vu un musée, mais je n'ai pas raté une excellence.

Chailly-Descombes. — C'est très bien d'être venu jusqu'ici nous serrer la main. (*Shake-hand.*)

Sabouraud. — Occasion unique... Accompagné Verneuil qui apportait la valise... Savez, Verneuil, ami intime, intime... Au fait, connaissez pas?... Mon cher!!... (*Appelant.*) Verneuil!...

Verneuil. — Oh!...

Sabouraud. — Mon cher!!... M. Verneuil... M. Chailly-Descombes, premier secrétaire.

Verneuil. — Monsieur... (*Mouvement convulsif de la tête.*)

Chailly-Descombes. — Charmé...

Verneuil. — Charmé... (*Shake-hand.*)

Chailly-Descombes, *reprenant tout à coup son air officiel.* — C'est précisément pour parler à monsieur que je suis venu ici.

La Morvandière, *à part.* — Il est poli.

Chailly-Descombes, *très sec.* — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? Vous êtes chargé d'une mission de confiance. Le Ministre remet entre vos mains la valise, qui renferme, cette fois par hasard, des papiers de la plus haute importance. Vous arrivez, et votre première visite n'est pas pour l'Ambassade?

Verneuil, *très flegmatique, mais très rouge.* — Monsieur...

Chailly-Descombes. — C'est au débotté, monsieur, que nous devions vous voir, au débotté, entendez-vous?

Verneuil. — Monsieur...

Chailly-Descombes. — Et la valise? La valise? Où est-elle?

Verneuil. — Voilà justement : je n'en sais rien.

Chailly-Descombes, *hors de lui.* — Vous n'en savez rien! (*Il lève les bras au ciel, geste peu diplomatique.*)

La Morvandière, *à Frécourt.* — C'est à se rouler.

Frécourt, *pontifiant.* — Je ne trouve pas.

Sabouraud, *conciliateur, à Chailly-Descombes.* — Mon cher!!...

Chailly-Descombes. — Permettez, mon cher, c'est une affaire de service, qui ne regarde que monsieur et moi.

Sabouraud, *s'écartant, à la Morvandière et à Frécourt.* — Ah! mais... s'il cherche une affaire qui ne soit pas de service, *à la disposition.*

La Morvandière. — Bien dit.

Frécourt, *poliment.* — Très crâne.

Chailly-Descombes, *à Verneuil.* — Expliquez-vous.

Verneuil. — En arrivant à la frontière, nous exhibâmes, Sabouraud et moi, nos passeports. Nous nous imaginions, comme de coutume, passer sans difficulté : nous n'avions, Sabouraud et moi, que vingt-trois colis. Avait-on des ordres secrets? Voulait-on, sous prétexte d'une méprise, mettre le nez dans nos papiers? Toujours est-il qu'un douanier s'avisa de me demander, d'exiger mes clefs. Je refusai net.

Chailly-Descombes. — Bien entendu.

Verneuil. — Une violente discussion s'ensuivit.

Chailly-Descombes. — Vous étiez dans votre droit.

Verneuil. — Je sais... Aussi je ne cédai point. Mais il ne céda pas davantage.

Chailly-Descombes. — Il fallait nous télégraphier ici, et attendre la réponse.

Verneuil, *cassant.* — Eh! monsieur, le train était sur le point de repartir.

Chailly-Descombes. — Eh bien, monsieur, il fallait le manquer.

Verneuil. — Y pensez-vous? Et attendre vingt-quatre heures sur le quai? Vous savez bien que la station-frontière est un trou et qu'il n'y a pas la moindre auberge. Sans compter que, Sabouraud et moi, nous avions hâte d'être ici. J'ai pris le meilleur parti, le plus simple : j'ai laissé la valise en consigne.

Frécourt, *bas.* — C'est tout de même raide.

Chailly-Descombes. — La valise en consigne! Mais, monsieur, c'est de la folie. Vous avait-elle été confiée, oui ou non? Aviez-vous une mission? Vous deviez vous asseoir sur votre valise, monsieur, et n'en pas bouger, vous entendez, n'en pas bouger avant d'avoir reçu nos instructions. Je vous avertis que je ferai mon rapport, l'affaire est grave.

Sabouraud, *se rapprochant.* — Voyons,

Chailly, vous n'allez pas faire une histoire...

CHAILLY-DESCOMBES, *avec impatience.* — Ah! mon cher...

SABOURAUD. — Mon cher!!...

CHAILLY-DESCOMBES, *éclatant.* — La nel, je ne veux pas vous dire de mal de lui; mais il devrait renoncer à la Carrière et se jeter dans la politique : il est plus parlementaire que diplomate.

SABOURAUD. — Ah! mais, vous savez,



— VOUS DEVIEZ VOUS ASSEOIR SUR VOTRE VALISE, MONSIEUR, ET N'EN PAS BOUGER.

valise en consigne!!! Non, c'est fabuleux, ma parole d'honneur, c'est fabuleux!... Au revoir, messieurs.

Il sort. — Un froid.

LA MORVANDIÈRE, — Mon cher Sabouraud, puisque Chailly est votre ami person- c'est mon ami, c'est mon ami... Il commence à m'embêter... Faire tout ce bruit pour une sottise pareille!... Un homme qui me doit tout!... Faut pas qu'il fasse le malin.

La porte s'ouvre. Mme CHARLET. Toilette de jour très simple, tailleur, drap marron.

(*Cri unanime.*) — Ah!...

Mme Charlet. (*Coup d'œil circulaire.*) — Oui, ça manquait de femmes. Mes enfants, me voici. Vous avez eu la correction d'inviter mon mari. Mais je lui ai suggéré la migraine. Excusez-le... (*Soudain Comédie Française.*) Pardon, je m'oublie, il y a du monde. Qui sont ces nobles étrangers?

La Morvandière, *présentant.* — M. Sabouraud.

Mme Charlet. — Il me semble avoir eu déjà le plaisir...

Sabouraud. — Ah! madame, je vous ai applaudie bien souvent...

Frécourt, *présentant.* — M. Verneuil.

Mme Charlet. — Monsieur... Au fait, n'est-ce pas monsieur qui devait apporter la valise?

Verneuil. — Oui...

Mme Charlet. — Alors, puisque vous êtes arrivé, la valise est arrivée?

Verneuil. — Non...

Musigny. — Qu'est-ce que cela vous fait?

Mme Charlet. — Comment, non?

Sabouraud. — On nous a fait des difficultés à la douane, et pour ne pas rater le départ du train, nous avons dû laisser la valise en consigne.

Mme Charlet, *saisie.* — Oh!...

Sabouraud. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Mme Charlet, *avec indignation.* — Par exemple, elle est d'un beau calibre, celle-là!

Sabouraud. — Ah çà! chère madame, vous n'êtes pas le premier secrétaire, vous: vous n'allez pas nous attraper aussi.

Musigny. — Mais encore une fois qu'est-ce que cela vous fait?

Mme Charlet. — Comment, ce que cela me fait? Et mon chapeau!

La Morvandière. — Votre chapeau?

Mme Charlet. — Oui, une merveille, un fond de broderie russe avec un diadème pailleté, que Miraut m'expédiait par l'entremise du Département... Vous pensez bien que je ne me fais pas adresser ces choses-là à découvert... Pour payer l'entrée... Pour que la douane y mette le nez ou la sonde... Et vous avez abandonné mon chapeau à la frontière!

Frécourt, *à la Morvandière.* — Je commence à trouver ça beaucoup plus drôle.

Verneuil, *très penaud.* — Croyez, madame, que si j'avais pu deviner... si j'avais su que j'étais porteur d'un objet aussi précieux...

Mme Charlet, *exaspérée, lui tourne le dos.* — *A Musigny.* — En voilà un courrier de cabinet!... La valise en consigne!... Mon chapeau à la frontière... Pauvre France!...

Nouvelle entrée: Xaintrailles.

Tous, *très flattés.* — Ah!...

La Morvandière. — Mon cher Xaintrailles, c'est un vrai plaisir que vous nous faites... Quand vous étiez garçon vous-même, vous avez bien voulu quelquefois honorer de vos visites notre modeste garçonnière... Mais à présent que vous êtes un homme marié...

Xaintrailles, *très cordial.* — Est-ce une raison pour rompre avec ses meilleurs amis?... Croyez que c'est toujours... Bon-



Mes enfants, me voici.

jour, madame Charlet... Mon cher Frécourt... (*Il distribue des poignées de main.*)

Frécourt, *lui amenant Verneuil et Sabouraud.* — Permettez, mon cher duc... Monsieur Verneuil, monsieur...

Xaintrailles, *l'interrompant.* — Monsieur Verneuil?... C'est lui qui apportait la valise?

Frécourt. — Oui.

Xaintrailles. — Elle est donc arrivée?

La Morvandière, *enchanté.* — Non.

Xaintrailles. — Comment cela?

La Morvandière. — Verneuil a eu maille à partir avec la douane, et ma foi! il a laissé la valise en consigne.

Xaintrailles. (*Son rire de Louis XIV.*) — Ah! ah! ah!...

Sabouraud, *imitant cette princière hilarité.* — Ah! ah! ah! ah!...

La Morvandière, *au duc.* — Vous trouvez cela drôle, n'est-ce pas?

Xaintrailles. — Mon cher, moi je trouve cela impayable.

Sabouraud, *riant plus fort pour attirer son attention.* — Ah! ah! ah!...

Mme Charlet, *pincée.* — On voit bien que M. de Xaintrailles n'avait pas un chapeau dans la valise.

Xaintrailles. — Non, je vous avoue que je n'avais pas...

Musigny. — Chère amie, le duc fait venir les siens par la valise anglaise.

Verneuil, *avec admiration.* — Par la valise anglaise! Est-ce authentique? Oh!...

Xaintrailles. — Chers amis, maintenant que vous m'avez bien fêté, je vais vous confesser que je ne méritais pas trop votre aimable accueil. Ma visite n'est pas tout à fait désintéressée, et ce n'est pas uniquement pour vous voir que je suis venu.

La Morvandière. — Ah! ah!...

Xaintrailles. — J'ai appris que M. Sabouraud était ici de passage. J'ai le plus vif désir de faire sa connaissance, et je vous prie de me présenter à lui.

Frécourt. — Monsieur Sabouraud... Le duc de Xaintrailles.

Xaintrailles. — Monsieur...

Sabouraud. — Monsieur...

Shake-hand.

Xaintrailles. — Je ne saurais vous cacher aussi que je désirerais dire un mot en particulier à M. Sabouraud. Voulez-vous me permettre de passer avec lui dans le cabinet de Frécourt? Poursuivez, sans vous soucier de nous, votre partie de halma.

La Morvandière, *à Frécourt.* — Ce Xaintrailles est renversant. Il est partout comme chez lui.

Sabouraud, *à part.* — Ces représentants des vieilles familles, on ne leur ôtera pas cela : ils savent vivre.

Xaintrailles et Sabouraud passent dans le cabinet, et s'assoient sur deux chaises l'un vis-à-vis de l'autre: Xaintrailles très correct, Sabouraud la jambe droite croisée sur la jambe gauche et le pied dans la main.

Sabouraud, *oubliant qu'il n'est pas le domestique de Xaintrailles.* — Monsieur le duc... (*Se reprenant.*) Cher monsieur... Laissez-moi vous dire combien je suis flatté... Votre désir de me connaître... Votre empressement... Moi-même...

Xaintrailles. (*Grand style.*) — N'est-ce pas tout naturel, monsieur? Nous devions nous sentir attirés l'un vers l'autre. Nous ne sommes pas, je le veux bien, du même bord, mais notre situation est identique : nous portons tous deux de grands noms. Les roturiers ou les parvenus qui nous entourent n'ont que du mérite personnel. Nous autres, nous valons d'abord par nos ancêtres.

Sabouraud. — C'est juste, nous descendons tous les deux.

Xaintrailles. — Lorsqu'il s'est agi pour vous de prendre un état, avez-vous, plus que moi, hésité?

Sabouraud. — Pas un instant.

Xaintrailles. — Vous voyez : comme les représentants de la vieille noblesse, dont je suis, les représentants de la noblesse républicaine, dont vous êtes, ne peuvent accepter d'autre carrière que... la Carrière.

Sabouraud, *à part.* — Il est intelligent.

Xaintrailles. — Vous y plaisez-vous, monsieur? Ne sentez-vous pas quelquefois, au cours de vos lointains voyages, la nostalgie de la France?

Sabouraud. — J'ai l'âme cosmopolite. Le sang des géants révolutionnaires coule dans mes veines. Je me trouve odieusement à l'étroit parmi les mesquineries et les vulgarités de la vie parisienne.

Xaintrailles, *supérieur.* — Je connais cela.

Sabouraud. — Et puis, vraiment, la société diplomatique est encore la seule où l'on puisse vivre, lorsque avec le goût du progrès on garde de l'attachement aux traditions.

Xaintrailles. — A propos, mes compliments...

Sabouraud. — Quoi donc?

Xaintrailles. — Je vous ai aperçu de loin au Parc, cet après-midi. Vous aviez un pantalon... Ah!...

Sabouraud. — Vous trouvez?

Xaintrailles. — Oui, une étoffe d'un osé, d'un nerveux!...

Sabouraud, *modeste.* — Oh!... (*A part.*) Quel homme charmant! (*Il change de pied.*) Mais, mon cher duc, dans l'excès de votre amabilité pour moi, vous vous oubliez vous-même : qu'aviez-vous à me dire?

Xaintrailles. — C'est juste... Mon

cher collègue, j'ai un grand service à vous demander.

Sabouraud. — A moi?...

Xaintrailles. — Un service de carrière.

Sabouraud. — Dans ma modeste situation....

Xaintrailles. — Laissez donc... entre nous... Avec votre père... le grand nom que vous portez... Enfin, vous savez bien que vous avez une influence considérable.

Sabouraud. — Mon Dieu...

Xaintrailles. — Vous avez sans doute ouï dire que M. de Chameroy serait appelé prochainement à Vienne. La place de premier secrétaire y est vacante, et l'Ambassadeur ne manquera point de réclamer Chailly-Descombes.

Sabouraud, *finement*. — L'Ambassadeur... ou l'Ambassadrice?

Xaintrailles.— Ne m'en parlez pas, c'est un scandale.

Sabouraud. — On a grandement tort de le tolérer.

Xaintrailles. — Eh bien! je voudrais quitter mon poste, passer sur le dos de Chailly, et être nommé premier à Vienne. Il a, je le sais, plus de titres que moi, mais j'en ai aussi de véritables, sans compter mon nom et ma fortune. Je demande une faveur, non une injustice.

Sabouraud, *étonné*. — Vous voulez quitter votre poste, un poste que tout le monde envie... Car je pense que ce n'est pas le simple désir d'avancement...

Xaintrailles. — Je vous demande un service, c'est bien le moins que je joue cartes sur table avec vous. Je me moque de l'avancement, mais je veux partir d'ici. J'ai eu ces derniers jours une pique avec l'un des archiducs, avec Paul, le frère de Sa Majesté...

Sabouraud, *les pupilles dilatées*. — Une pique avec le frère de l'Empereur!

Xaintrailles, *souriant*. — Mais oui...

Sabouraud. — Histoire de...

Xaintrailles. — Hem!...

Sabouraud. — Ah! ah!... Petite femme?...

Xaintrailles, *réservé*. — Mon cher...

Sabouraud. — Pardon.

Xaintrailles. — Vous comprenez que ma position ici n'est plus tenable.

Sabouraud. — N'insistez pas : J'agirai. (*Après réflexion.*) D'autant que je ne suis pas fâché de jouer un tour à Chailly-Descombes. Il était jusqu'à ce soir mon meilleur ami; mais il s'est permis de me parler sur un ton qui ne me convient pas... pour cette bêtise de la valise laissée en consigne... Mon cher monsieur de Xaintrailles, ravi de vous rendre service.



— Pas un instant.

Xaintrailles. — Vraiment, vous croyez pouvoir...

Sabouraud. (*Jeu de pieds.*) — Mon cher!!... Le Ministre n'ose rien nous refuser : mon père est à tu et à toi avec le chef de l'Etat, qu'il a vu naître. Mon grand-père est, à l'Elysée, le seul joueur de billard que le Président autorise à faire des massés.

Xaintrailles, *convaincu*. — Alors...

Pressions de mains.

Sabouraud, *expansif*. — Vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis heureux de vous être utile.

Xaintrailles. — J'en étais bien sûr. Nous sommes faits pour nous comprendre.

Sabouraud. — Parbleu!... Et tout à

l'heure, vous expliquiez si bien pourquoi... Tenez, la différence qu'il y a entre moi par exemple et Chailly-Descombes... Chailly-Descombes n'est pas né... Et moi, sans être né comme vous...

XAINTRAILLES. — Sans être né comme moi, bah!... Fils de conventionnels, fils de croisés... Croyez-vous que dans quelques siècles, quand vous aurez vous-mêmes du recul et de la perspective, on apercevra encore la petite distance qui sépare votre nom du mien? Vous êtes les preux d'une autre histoire...



LE SERVICE D'ORDRE EST FAIT PAR DES POMPIERS ROMAINS.

SABOURAUD, *étreignant son pied gauche avec frénésie.* — Les Montmorency de la guillotine.

XAINTRAILLES. — Je ne l'aurais pas dit.

IX

L'Incognito

Au théâtre de la Résidence. Décoration vieux rose et or. Du Louis XV copié par des enfants. La loge officielle, de face, prend deux étages: bonne grâce à crépines, l'écusson. L'avant-scène de rez-de-chaussée, à droite, est la baignoire des Souverains. Celle de gauche est la baignoire des Archiducs.

Redoute masquée. Le rideau levé, le plancher sur les fauteuils. En scène, un décor de *la Traviata*. Un orchestre au paradis : Strauss, Offenbach, Lecocq.

Le va-et-vient, comme partout, mais moins de cohue qu'au palais Garnier. C'est plus distingué — et plus province. On ne pince pas, on ne gueule pas, il y a de bonnes têtes de gens qui sourient et qui ont l'air tout émus de croire qu'ils s'amusent. Des uniformes et des uniformes. Beaucoup de femmes non masquées et en simple petite toilette de dîner, dans notre note « hôtel de ville ». En revanche, beaucoup de mâles masqués et encapuchonnés.

Aux galeries supérieures, quelques jeunes gens jettent sur le parterre quelques carrés de papier multicolores: ils les prennent, par pincées parcimonieuses — comme on prend du tabac dans une tabatière — en des cornets à bonbons d'épicier, portant sur une étiquette ces deux mots: *Confetti parisiens.*

Le service d'ordre, à l'entrée des coulisses, est fait par des pompiers romains vêtus d'un maillot chair et d'une cotte de mailles.

D'abord, la loge de l'ambassade de France

C'est au premier étage, à droite, dans l'entre-colonnes. Vaste. Douze places. Derrière, un grand salon, divans, tables, l'ameublement complet des loges italiennes.

En premier rang, cinq chaises de front. Les chaises impaires inoccupées. Aux chaises paires, L'AMBASSADRICE (à droite), LA DUCHESSE DE XAINTRAILLES (à gauche).

En deuxième rang, cinq chaises. Les chaises paires inoccupées. Aux chaises un, trois, cinq (en commençant par la droite), L'AMBASSADEUR, SABOURAUD, MUSIGNY. Sabouraud, à qui on fait les honneurs, se trouve ainsi entre les deux femmes, l'Ambassadrice et Musigny à la cantonade.

VERNEUIL, à qui on fait la tête, est en troisième rang, assis de biais et à demi tourné vers le salon, où Mme CHARLET s'est installée sur le canapé — affaire d'habitude. Le petit vicomte de LA MORVANDIÈRE se promène comme une âme en peine.

Ces trois dames, le domino noir classique; mais le domino de Mme Charlet est doublé de jaune, et elle porte la mantille: les autres, le capuchon et le loup. Garnitures: Yvonne, flots de dentelles noires; l'Ambassadrice, berthe de dentelle noire.

Ces messieurs, l'habit. Mais deux *moines* sont au porte-manteau, pour le cas invraisemblable où quelqu'un de ces diplomates voudrait intriguer. Silence. Lorgnettes.

YVONNE, *à Musigny, après avoir lorgné la baignoire des Archiducs.* — Y a-t-il quelqu'un chez les Princes?



— Il y a une main qui tient une lorgnette qui ne lorgne qu'ici...

Musigny. — Mme d'Eschenbach, Lutzbourg et Paul.

Yvonne. — Comment distinguez-vous?... Les écrans sont levés...

Musigny. — Lutzbourg dépasse; j'ai vu un bout de domino rose si caricatural qu'on ne peut l'attribuer qu'à la comtesse; et il y a une main qui tient une lorgnette qui ne lorgne qu'ici. Donc...

Yvonne menace du doigt. Haussement d'épaules amical. Elle se remet à observer la loge des Princes, et avec une telle attention que Musigny peut s'esquiver sans qu'elle y prenne garde. Il manœuvre vers le canapé. Il s'asseoit à la droite de Mme Charlet (côté de la salle).

Mme Charlet, *demi-haut.* — Monsieur de la Morvandière, asseyez-vous donc! Vous me faites mal au cœur.

La Morvandière, *des lèvres, sans prononcer les paroles qu'il dessine.* — Je m'embête.

Mme Charlet. — Venez vite flirter avec vos petits amis.

La Morvandière. — Ah! merci, non. J'en ai assez de ma fonction. Pour le flirt,

on se me dispute, et pour le positif... (*geste de Théo quand elle s'arrache successivement les deux canines du bout de l'ongle*), pas ça, pas ça.

Mme Charlet. — Pauv' petit.

La Morvandière. — J'ai en amour la même situation précaire que dans la diplomatie. Flirteur professionnel, attaché autorisé, *kif-kif*. Je me présente régulièrement aux examens, et j'échoue toujours à l'écrit.

Mme Charlet, *l'asseyant de force*. — *Seat down.*

Verneuil, *réveillé par l'anglais.* — Hun!...

L'Ambassadrice. (*Elle abaisse sa lorgnette et offre la salle entière à Sabouraud d'un geste qui rappelle celui de Satan sur le mont Boulgourlou.*) — Voilà ce que nous pouvons vous offrir de mieux comme réjouissances locales... (*A l'Ambassadeur.*) N'est-ce pas, Luc?

L'Ambassadeur. — Ah!... (*Il fait des amitiés à ses favoris.*)

Sabouraud, *avec violence.* — Charmant!... Couleur!... Uniformes!... Entrain!...

L'Ambassadeur, *se risquant à opiner.* — Hem!...

Sabouraud. — Ne dites pas cela, monsieur l'ambassadeur, ne dites pas cela! (*Il va croiser ses jambes et saisir son pied; il constate que les intervalles trop restreints ne lui permettent point cette évolution. Il y renonce, mais reste affligé d'un tortillement nerveux.*)

Mme Charlet, *à Musigny.* — Tu notes?

La Morvandière, *frétillant.* — Le Sabouraud m'exci-ite.

L'Ambassadrice. — J'avoue que cette redoute me paraît terne.

Sabouraud, *avec des larmes dans la voix.* — Madame l'ambassadrice, ne dites pas cela!... Vous êtes blasée!... Vous êtes ici depuis trop longtemps!... On devrait traiter les diplomates comme les militaires et les déplacer le plus souvent possible... Vous êtes *engarnisonnée*, madame l'ambassadrice. (*Il rit, seul d'ailleurs, de sa trouvaille de mot.*) Je suis sûr que (*Elevant la voix.*) Mme la duchesse de Xaintrailles partage mon avis.

Yvonne, *se tournant vers la gauche où elle croit toujours Musigny.* — Musi... Tiens!... (*A Sabouraud, distraitement.*) Oui... (*Elle jette un coup d'œil inquiet sur la traîne de sa jupe, où Sabouraud piaffe.*)

L'Ambassadrice. — C'est plaisir de recevoir un hôte comme vous. Vous êtes d'une indulgence! Tout vous plaît, comment? tout vous enlève.

Sabouraud, *cordial et plébéien.* — Dites que je suis gobeur, dites-le! En voyage, je gobe. En France, scepticisme, crainte du vieux jeu, s'observer, *cant...*

Verneuil, *grognant au mot anglais.* — Hun!...

Sabouraud. — En voyage, le Midi monte. Je suis celui qui, à Paris, boude un déjeuner de Paillard... tandis qu'à l'étranger... la moindre omelette d'auberge...

Mme Charlet, *à part, reniflant.* — Il y a une petite odeur d'ail.

L'Ambassadrice, *banale.* — Vous voyagez, beaucoup?

Sabouraud. — Je fais mes visites. J'ai des amis dans le monde entier. Je me frotte successivement à toutes les civilisations, et ma politesse entretient mon cosmopolitisme.

Il attend une réplique, qui ne vient pas. Il se décide à enfiler un lieu commun.

Je considère les voyages comme une gymnastique indispensable. N'est-ce pas à ces déplacements continuels que les fines intelligences qui sont parmi nous doivent leur universalité?

L'Ambassadeur. — Ah!... (*Les favoris.*)

Sabouraud. — On nous méconnaît. (*Goguenard.*) On dit que nous savons surtout nous taire. (*Il tonne.*) C'est faux! Nous avons toujours quelque chose à dire, nous sommes intéressants et substantiels.

Musigny. — Il est certain que nous avons notre petit esprit.

Sabouraud. — Mon cher!!... Mon cher monsieur *de* Musigny!... Un esprit!... Un esprit qui touche à tout, et qui ne paraît superficiel que parce qu'il est supérieur!

Verneuil. (*Fort accent.*) — Pour employer une expression de sport, un esprit qui galope par-dessus.

Musigny, *à part.* — Ça ne veut rien dire, mais ça a l'air.

Sabouraud. — Je connais parmi nous des garçons qui ont une verve!... La verve des voyageurs, seulement tempérée par une éducation, par un sentiment exquis du monde!

Mme Charlet. — Oui, des Gaudissards snobs.

Sabouraud. — Enfin... (*Il pivote et trouve moyen de saisir, rien qu'un instant, son pied droit.*) Enfin, mon cher monsieur *de* Musigny... notre vraie originalité, c'est d'être les seuls Français qui n'aient pas la superstition de Paris.

L'orchestre, au paradis, attaque la valse des *Cent Vierges*: « O Paris.... »

Je mets en fait qu'on ne trouverait pas, dans tout le personnel du Département, un seul véritable Parisien.

MUSIGNY, *à part.* — Malhonnête!

SABOURAUD. — Pour moi, lorsque, par grand hasard, je séjourne à Paris, j'aime à sentir que j'y suis de passage. J'y avais autrefois un pied-à-terre : j'ai donné congé pour me procurer le plaisir de loger à l'hôtel dans ma ville natale. (*Exagérant.*) Lorsque j'y flâne par les rues, j'aime avoir l'air d'un monsieur qui revient du Congo... (*Finement*) ou de Smyrne.

MUSIGNY, *à part.* — Ce n'est quelquefois que de Pontoise.

En bas, aux accents de la valse des *Cent Vierges*, un couple, un seul se met à danser.

SABOURAUD, *hors de lui.* — La fête bat son plein!

Entre Chailly-Descombes avec le duc de Xaintrailles. Francis, machiavélique, prodigue à son compétiteur les témoignages d'amitié.

FRANCIS, *à Yvonne, brièvement.* — Voulez-vous faire un tour dans la salle, au foyer?

YVONNE, *indifférente.* — Volontiers.

L'AMBASSADEUR, *à l'Ambassadrice.* — Chère amie?...

L'AMBASSADRICE. — Mais oui.

SABOURAUD. — Nous sommes là, tout prêts à conduire ces dames... Messieurs, où est le mouvement?

L'Ambassadeur offre le bras à Yvonne, et Chailly-Descombes à l'Ambassadrice. La Morvandière enlève Mme Charlet. Xaintrailles reste en arrière. A la porte.

SABOURAUD. — Après vous, mon cher monsieur *de* Musigny.

MUSIGNY. — Pardon, Musigny tout court : je suis aussi roturier que vous.

Sabouraud se tourne vers Xaintrailles, et lui jette un regard de pitié.

FRANCIS, *charmant et ironique.* — Ces gens soi-disant d'esprit sont des mal élevés et les trouble-fête de nos conversations. Ils font des mots qui détonnent et qui coupent la réplique au lieu de la suggérer.

SABOURAUD. — Je suis bien de votre avis. (*A Verneuil.*) Come out.

VERNEUIL, *grognant.* — Hun!...

Ils sortent. La valse des *Cent Vierges, da Capo.*

La baignoire des Princes.

Style officiel, sauvé par le ton délicieusement faux du velours vieux rose. Des fauteuils presque Empire, à coussins mous.

Dans le salon, divans et chaises. Table servie : thé, gâteaux, viandes même. Boîtes de cigarettes.

Dehors, à la porte, deux sentinelles, cataleptiques. Elles ressuscitent lorsqu'un officier ou un dignitaire passe dans le couloir. Alors, elles font de l'œil, frappent rudement le sol de la crosse de leur fusil, pour marquer le premier temps, et, suivant le grade, portent ou présentent l'arme.

Dans la loge, au premier fauteuil de droite, L'ARCHIDUC PAUL (l'habit). A côté de lui, sur le deuxième fauteuil, son domino. A côté du domino LA COMTESSE D'ESCHENBACH, en domino rose, petits choux de satin. A l'autre bout, le COMTE DE LUTZBOURG, uniforme de général d'infanterie, ses vingt-deux croix.

Toujours la valse des *Cent Vierges.*

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, LUTZBOURG. — ... (*Ils se taisent ensemble.*)

PAUL. (*Il siffle entre ses dents.*) — Ph, ph, phu... ph, ph, phu... ville im-men-ense et... (*Coupé net, comme une communication téléphonique.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, LUTZBOURG. — ...

PAUL. — A quarante sous l'heure, comtesse, à quarante sous l'heure.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *sans comprendre.* — (*Geste d'assentiment.*)

PAUL, *despotique.* — Je dis que je m'embête, entendez-vous?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, LUTZBOURG, *avec la même expression de regret.* — Ah!... (*Geste.*)

PAUL, *fredonnant.* — O Paris... (*Parlé.*) Paris... (*Il éclate.*) Dire qu'il y a un Paris, un Opéra, des bals, et des rois, des vrais, qui ont la veine de demeurer à l'hôtel Vouillemont ou à l'hôtel Bristol!

LUTZBOURG. — (*Geste.*)

PAUL. — Et j'en suis réduit... Est-ce raté, leur redoute! Est-ce guindé! Est-ce crevant! Le détail ridicule ne manque pas... (*Férocement, à Mme d'Eschenbach.*) Ainsi vous, comtesse, vous êtes parfaitement ridicule avec votre domino rose. Peut-être ne le soupçonniez-vous point!

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *impassible.* — Non, monseigneur.

PAUL. — Vous ne vous doutez pas du succès que votre domino rose obtiendrait à Paris.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je ne m'en doute pas, Altesse, ne connaissant pas Paris...

PAUL, *agacé.* — Ni le *Moulin Rouge*, ni rien au monde, c'est convenu. Ah!... (*Sou-*

pir. Un temps. Geignant.) *Le Jardin* va rouvrir bientôt.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — *Le Jardin?*

PAUL, *grossier.* — Oui, *le Jardin*... (*Subitement cordial, et avec la physionomie d'un anecdotier qui va en raconter une.*) J'y ai fait, l'autre année, la connaissance... Approchez donc, Lutzbourg, vous restez à une lieue... connaissance... pfuit!...

LUTZBOURG. — (*Gros rire officiel.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *minaudière.* — Ah!...

PAUL, *familier.* — Ohé!... Jolie!... Ah! (*Baiser.*) Et canaille!... (*Les castagnettes.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *très intéressée.* — Quel était le nom de la jeune personne que Votre Altesse Impériale a daigné...

PAUL. — J'ignore son véritable nom. Elle est habituellement désignée par un sobriquet assez bizarre, qu'elle doit sans doute à la célébrité de son appétit.

LUTZBOURG, *se passionnant.* — Ah!...

PAUL. — Pour en juger par moi-même, je me la fis amener à souper.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Son Altesse Impériale peut-elle se commettre...

PAUL. — Incognito... Je ne détaille pas, pour la pudeur de Mme d'Eschenbach... Souper... La suite... Vlan! vingt-cinq louis... Deux jours après, je repique. Souper, la suite, vingt-cinq. La veille de mon départ, je retourne au *Jardin*... incognito... toujours... Autour de moi, chuchotements discrets, respect, mais pas gêneur. Le directeur de l'établissement me faisait l'honneur de m'accompagner... La petite amie m'avise, me saute dessus, et là, carrément, savez : « Tiens! bonsoir, ma vieille. Marches-tu? Je suis ton homme. »

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *scandalisée.* — Oh!... Cette dame n'a donc aucune éducation?

PAUL. — Mon directeur l'empoigne par le bras, la tire à part : « T'es folle... sais-tu qui c'est, le monsieur? — J'te crois, c'est un rasta de la haute avec qui j'ai... soupé deux fois, et qui a casqué de vingt-cinq louis chaque. »

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Casqué!

PAUL. — Là-dessus, viol de mon incognito.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'espère que cette révélation la foudroya.

PAUL. — Un peu... « Ah! monseigneur, me dit-elle avec une touchante confusion, comme tu dois me mépriser, moi qui ai dit si souvent... (*Geste*) devant toi! »

LUTZBOURG. — Oh! oh! oh!

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *tout d'un coup.* — Ah! j'ai compris.

PAUL, *riant.* — Vraiment, comtesse, pour une femme qui ne sait rien de la vie...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Monseigneur, c'est un miracle : je ne sais rien, je ne comprends rien, je suis incapable de pénétrer le sens d'un bon mot... et je devine tout de suite où il faut rire quand c'est un de mes maîtres qui parle.

Un temps.

PAUL. — Non, mais la sentez-vous, comtesse, la sentez-vous bien, ma joie de prince, de frère, d'empereur, à ce tutoiement cocasse? « Monseigneur, comme tu dois... »

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Là, monseigneur, je la sens, je la sens bien. Mais je représenterai humblement à Son Altesse Impériale qu'elle n'a pas besoin d'aller chercher dans son Paris, dans son *Jardin*, pour goûter des joies du même ordre avec moins de crapule et avec plus de ragoût.

Lutzbourg s'en va boire. Paul daigne écouter.

Tandis que vous parliez, monseigneur, je regardais là-haut, dans une loge, une jolie femme dont vous n'ignorez pas le nom propre et qui ne porte point de sobriquet. Elle est du monde, elle est noble. Votre Altesse elle-même ne lui peut adresser la parole qu'avec des formes de respect qui n'avancent pas les affaires. Mais le masque est l'incognito de la vertu. Elle ne peut répondre à Votre Altesse qu'en usant de la troisième personne, et cette troisième personne-là doit être bien gênante dans certaines extrémités ; mais le domino de bal masqué est l'incognito de la grandeur. Ah! si j'étais à votre place, je m'offrirais le plaisir, monseigneur, de me faire tutoyer par une duchesse.

PAUL, *riant.* — Comtesse, pas un mot de plus : j'ai beau tout connaître de la vie, moi, je ne suis pas aussi bête que vous pourriez croire.

Il se lève et revêt le domino. Mme d'Eschenbach se lève, Lutzbourg reparaît.

Ah! sortez si le cœur vous en dit, mais vous n'allez pas me suivre. Il serait réussi, mon incognito! Lutzbourg, avec ses dimensions, vous avec... (*Bon enfant.*) Non, comtesse, ce que vous êtes ridicule avec votre rose, c'est un bonheur!

Il sort. A la porte, coup de crosse des sentinelles.

C'est bon, c'est bon...

D'abord, ceux qui l'ont vu sortir de la loge le reconnaissent et s'écartent sur son passage. Puis il se perd dans la foule. A quelques pas de là, il aperçoit la duchesse de Xaintrailles au bras de l'Ambassadeur. Il vient se camper devant eux. Chameroy le regarde avec ahurissement.

CHAILLY-DESCOMBES, *survenant.* — Monsieur l'ambassadeur... (*Il parle bas à l'oreille de Chameroy.*)

PAUL, *saisissant Yvonne par la main.* — Venez.

YVONNE, *reconnaissant sa voix.* — Monsei...

PAUL. — Plaît-il?

YVONNE, *riant.* — L'étiquette est de ne pas reconnaître?

PAUL. — L'étiquette est de me parler comme on parle aux masques. (*Il l'entraîne.*)

YVONNE, *sans y prendre garde.* — Et comment leur parle-t-on? Je n'en sais rien. C'est la première fois que je me mets du velours et de la dentelle sur le nez.

PAUL. — Vous apprendrez vite. On débute toujours par la même phrase : « Je te connais. »

YVONNE, *choquée.* — Oh!... (*Narquoise.*) Si je disais cela mes propres paroles me démentiraient : car elles prouveraient justement que... (*Très timide*) je ne te connais pas.

PAUL, *plaisantant.* — Tu ne me connais pas?

YVONNE, *candide.* — Pas du tout.

PAUL, *mystérieusement, en lui serrant le bras.* — Paul...

YVONNE. — C'est un nom très répandu. Mais — le hasard sans doute — je ne connais personne que j'appelle de ce nom-là.

PAUL. — Vous connaissez quelqu'un à qui vous avez promis de penser, sous ce nom-là.

YVONNE, *vivement.* — Non, je... je ne me rappelle pas.

PAUL. — Dois-je soulever mon masque?

YVONNE. — Non... je me rappellerais encore moins... (*Elle résiste.*) Pardon... ma loge est au premier.

PAUL, *un peu trop hautain.* — Si je vous invitais pourtant à venir visiter ma baignoire, qui est l'avant-scène de gauche... comment feriez-vous pour refuser?

YVONNE. — Un enlèvement?

PAUL. — Un enlèvement.

YVONNE. — Eh bien, monseigneur, j'aime mieux : non.

PAUL. — Pourquoi?

YVONNE. — Cela ressemblerait par trop à un enlèvement sérieux. Votre Altesse Impériale veut rire, mais elle a des façons trop



— AH! SI J'ÉTAIS A VOTRE PLACE...

majestueuses et une stature trop formidable pour marivauder : elle y met du romantisme et de la musique de Verdi. C'est *Lucrèce*, monseigneur, c'est le *Ballo in maschera*, ce ne sont pas les *Jeux de...* (*Elle se tait.*)

PAUL. — De l'amour.

YVONNE, *sèchement.* — Vous avez trop de littérature pour un prince.

PAUL. — C'est mon rôle de cadet.

Ils arrivent à la porte de la loge.

YVONNE. — Où sommes-nous?

Les deux sentinelles. Coup de crosse.

PAUL, *furieux.* — Imbéciles.

Il pousse la porte. Yvonne se laisse attirer.

PAUL. — Eh bien! vous voyez... cela n'est pas si terrible... si romantique... Cette table servie...

YVONNE. — J'accepte le pain et le sel, et maintenant je ne me méfierai plus de votre hospitalité.

L'archiduc fait mine de retirer son domino.

(*Vivement*). — Non... nous répétons en costume.

PAUL, *jeune premier*. — Prenez garde, c'est m'autoriser à toutes les franchises et à bien des libertés. Il est tant de choses que je ne puis pas vous dire à visage découvert... (*Se rappelant la leçon de Mme d'Eschenbach*) tant de choses que vous-même, à visage découvert, vous ne pouvez pas entendre... (*Mélancoliquement.*) Il faut que nous portions des masques pour avoir la permission d'être vrais!

YVONNE. — Oh!... romantisme...

PAUL. — Méchante!... (*Il en profite pour lui prendre la main.*) Vous n'étiez pas si dure, l'autre jour. Vous avez eu pitié de moi... un peu... Vous m'avez fait entendre que l'on devait aussi avoir un peu pitié de vous.

YVONNE, *troublée*. — Monseigneur...

PAUL. — Pourquoi me marchandez-vous... (*S'échauffant*) pourquoi vous marchandez-vous à vous-même un plaisir dont l'occasion est si rare?... (*Dans le ton.*) Je ne vous demande qu'une réplique, une pauvre petite réplique, puisque c'est une comédie que nous jouons... Laissez-moi répéter le mot, vous savez... le mot que j'ai osé prononcer tout à l'heure, et ne refusez pas de me rendre heureux — pas comme un roi, comme un homme, — en me disant que je ne vous suis pas indifférent tout à fait.

YVONNE, *très franche*. — Non, certes, vous ne m'êtes pas indifférent.

PAUL. — Ah!... (*Un élan.*)

YVONNE. — Pas de gestes, monseigneur : c'est du Marivaux.

PAUL, *agité*. — Ah! duchesse, je suis heureux. (*Il lui baise les mains.*)

YVONNE. — Bonheur facile.

PAUL. — Non, il me manque encore quelque chose.

YVONNE. — Quoi donc?

PAUL, *tout à fait écolier*. — Dites-moi, duchesse, dites-moi que vous n'aimez personne.

YVONNE, *retirant vivement son masque*. — Quelle idée? J'aime mon mari.

PAUL. — Vous avez retiré votre masque pour dire cela : c'est une réponse d'étiquette.

YVONNE. — J'ai retiré mon loup sans y penser.

PAUL. — Instinctivement.

YVONNE. — Parce qu'il fait chaud ici... Sortons, voulez-vous?

Elle arrange ses cheveux, d'un geste machinal de coquetterie.

PAUL. — Vous ne répéteriez pas à visage découvert ce que vous m'avez dit masquée.

YVONNE, *calme*. — Mais si.

PAUL. — Que je ne vous suis pas indifférent?

YVONNE. — Je serais bien ingrate, si je ne portais pas à Votre Altesse Impériale des sentiments...

PAUL, *riant*. — Ah! non, duchesse, remettez votre loup... Si c'est pour me parler sur ce ton-là!...

Elle rit.

... Eh bien?

YVONNE. — ?

PAUL. — L'autre chose?

YVONNE. — Quoi donc?

PAUL. — Que vous aimez votre mari... Vous le répéteriez?

YVONNE. — Sans doute.

PAUL. — Voyons... répétez...

YVONNE *hésitant*. — Je...

La porte s'ouvre. Entrent la comtesse d'Eschenbach et Lutzbourg.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. (*Révérence de cour.*) — Monseigneur... (*Cri de joie.*) Ma chère petite duchesse...

YVONNE, *gênée*. — Je... je... (*Inspiration.*) Mais, chère madame, quelle heureuse surprise! Je vous croyais en voyage...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *avec l'expression du désespoir*. — Ne m'en parlez pas... Je ne me tire pas des préparatifs... Et, à ce propos, si j'osais vous demander un petit service... (*Coup d'œil à Paul.*) Vous seriez un ange du ciel si vous veniez me voir cette semaine au Château.

YVONNE. — Je serai un ange du ciel.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah!... Quel jour, s'il vous plaît, repart votre courrier?

YVONNE. — Mercredi.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. (*Coup d'œil à Paul.*) — Mon Dieu! que vous seriez bonne, ma chère enfant, s'il vous était possible de venir mardi!

YVONNE, *tout à fait remise*. — C'est convenu. (*La main.*) Et maintenant, monseigneur, je demanderai à Votre Altesse Im-



— Quelle idée ?... J'aime mon mari.

périale de vouloir bien me rendre ma liberté. Le comte de Lutzbourg sera assez aimable pour m'offrir son bras, et pour me reconduire dans la loge de l'ambassade.

LUTZBOURG. — Duchesse...

PAUL. — Je prétends bien vous y conduire moi-même.

Paul se débarrasse de son domino. Yvonne se masque. Ils sortent. Les sentinelles rendent les honneurs.

Ils montent rapidement au premier étage et se font ouvrir la loge. Tout le monde est réuni au balcon, à l'exception de Sabouraud et de Mme Charlet. Assis près d'elle sur le divan du salon, il a repris son attitude favorite, le pied gauche dans la main droite.

Entrée.

L'AMBASSADEUR, *sursautant.* — Oh! monseigneur... Messieurs, Son Altesse Impériale...

FRANCIS, *à part.* — C'est trop fort!

SABOURAUD, *tirant La Morvandière par le pan de son habit.* — Mon cher!!... Vais-je lui être présenté?

LA MORVANDIÈRE. — Seulement si Elle en exprime le désir.

SABOURAUD, *gaffant.* — Qui ça, elle?

LA MORVANDIÈRE. — Son Altesse.

SABOURAUD. — Ah!

VERNEUIL, *bas à Xaintrailles.* — Serai-je présenté?

Francis fait signe que non. Paul, très affable, très simple mortel avec l'Ambassadrice. Tout d'un coup, il aperçoit Francis.

PAUL. — Ah! monsieur de Xaintrailles... Bonjour.

FRANCIS. — Monseigneur...

SABOURAUD, *à part.* — Ah çà! ah çà! qu'est-ce qu'il m'a chanté, Xaintrailles? Est-ce que la petite femme, ce serait sa femme?

PAUL, *ironiquement aimable avec Francis, et lui posant ces questions que posent les princes.* — Vous ne vous êtes pas absenté? Il me semble que voilà des siècles qu'on ne vous a vu.

FRANCIS. — Non, monseigneur...

PAUL. — Et votre famille? Je m'intéresse beaucoup à votre famille.

FRANCIS. — J'en suis touché, monseigneur.

PAUL. — Vous avez des frères, je crois?

FRANCIS, *agacé de cet interrogatoire.* — Deux, monseigneur.

PAUL. — En vérité? Et de quel âge?

FRANCIS. — Ma foi, monseigneur, je ne sais trop. J'ai une si mauvaise mémoire! Chaque fois que je veux avoir sur ma famille des renseignements précis, je suis obligé de recourir au *Gotha.*

SABOURAUD, *bas à Mme Charlet.* — Dites donc, chère madame... Est-ce que l'archiduc Paul et la petite duchesse de Xaintrailles... hein?

Mme CHARLET. (*Mouvement d'épaules.*) — Qui sait? Pas encore peut-être. A coup sûr, un jour ou l'autre. Pourquoi voulez-vous que Xaintrailles soit un mari privilégié? Il en porte, ou il en portera : seulement il les portera fermées.

X

Le Livre Jaune

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

I

Le Marquis de Chameroy au Ministre des Affaires étrangères, à Paris.

« J'ai reçu les dépêches télégraphiques que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser. Je m'en inspirerai dans mes prochaines entrevues avec les ministres du commerce et des relations extérieures. Ma situation demeure assez délicate. La bienveillance de Sa Majesté n'est pas douteuse, et les sympathies populaires nous sont acquises. Il n'en est pas moins vrai que les deux gouvernements se trouvent en désaccord sur presque toutes les questions.

« J'espère avoir résolu celle de l'incident frontière, qui traînait en longueur. J'ai conduit l'enquête sévèrement, et j'ai eu la joie d'établir que le douanier français tué par un garde n'avait pas reçu la mort dans l'exercice même de ses fonctions. Je présume qu'il se livrait à un braconnage, que nous devons être les premiers à désavouer. D'autre part, le cadavre a été trouvé au pied du poteau -frontière; il était renversé la face contre terre, et ses bras, tendus en avant, dépassaient seuls la ligne de démarcation. La balle avait pénétré entre les deux omoplates, ce qui semble indiquer que ce misérable fuyait, et cette attitude vaut un aveu.

« Je dois reconnaître que les autorités locales ont lutté de courtoisie avec les magistrats français. Nos efforts contradictoires pour faire la lumière ont abouti à un anéantissement réciproque des responsabilités. J'ai retiré toute réclamation. L'Empereur néanmoins a stipulé gracieusement une indemnité pour la veuve, et a bien voulu déplacer le meurtrier, en lui donnant un avancement.

« Les choses ne vont malheureusement pas aussi bien en ce qui concerne l'application de notre nouveau tarif douanier. Les journaux de toutes nuances épuisent les rubriques à sensation pour traiter chaque jour ce sujet, sous les titres : « *La question brûlante* », « *La catastrophe est arrivée* », « *Consummatum est* », etc.

« Ce déchaînement me semble trop violent et, en définitive, trop exagéré par rapport à ses causes pour pouvoir durer longtemps. J'espère que les hommes du gouvernement sauront se soustraire aux efforts que fait la presse pour les entraîner à des mesures qui compromettraient l'avenir sans remédier au présent. »

II

Le chef des cuisines de l'Ambassade de France à M. Gilet (*comestibles étrangers*), *à Paris.*

« Monsieur Gilet, l'Ambassadeur donne prochainement une fête que Leurs Majestés daigneront sans doute honorer de Leur présence. Le souper, auquel je pense qu'Elles assisteront, ne doit rien laisser à désirer. Il me paraît convenable de faire figurer au menu quelques-unes des spécialités nationales. Malheureusement, il est presque impossible de se les procurer ici en quantité suffisante et sous une forme présentable. Ce n'est qu'à Paris, et chez vous, qu'on trouve de bons comestibles étrangers. Veuillez donc m'en faire un envoi sérieux par la prochaine valise. Nous souperons deux cents. Vous savez bien à quel bureau il faut s'adresser, quai d'Orsay. Joignez, je vous prie, quarante belles bottes d'asperges et de la petite fraise en conséquence. On ignore la primeur dans ce pays.

« Recevez mes salutations. »

« *P.-S.* — Monsieur Gilet, monsieur Gilet, que la marée ne manque pas à la table impériale ! Vatel saurait ce qu'il lui reste à faire. »

III

*Musigny à son ami X***, tout jeune homme de lettres, à Paris.*

« Vous vous plaignez, Monsieur mon cher disciple et admirateur, de mon ignoble paresse. C'est vrai que j'écris peu, comme je parle peu. Je ne dis que le mot qui porte, et cela ne se trouve point dans le pas d'un cheval. Je n'écris que tous les deux ou trois mois, des lettres qu'il ne serait pas cynique d'imprimer.

« Celle-ci n'est pourtant qu'un billet, bref et familier. J'ai une ardente curiosité, que seul peut satisfaire un Parisien vivant à Paris. Mon bon ami, rendez-moi un service dont voici l'aperçu.

« L'Ambassadrice n'use guère de la valise pour sa correspondance personnelle. Pourtant, les courriers emportent, une fois sur deux, une lettre d'elle, *une seule*. Cette lettre est TOUJOURS adressée *à la baronne du Breuil-Blangy, faubourg Saint-Honoré*, 403 *bis*. Or, si bien cachetée que soit l'enveloppe, malgré la gomme, malgré la cire bavante frappée aux



LE CADAVRE A ÉTÉ TROUVÉ AU PIED DU POTEAU FRONTIÈRE.

armes de Charmeroy, malgré toutes les précautions, malgré tout, toujours, toujours, toujours, il s'échappe des plis de l'enveloppe un petit bout de cheveu. Ce cheveu m'intrigue. Quel est ce cheveu ? Quelle est cette baronne ? Que signifie cette correspondance capillaire ?

« Mon ami, on reproche à notre littérature de couper les cheveux en quatre. Ah ! il se peut, car j'en rêve, de cheveux. Un jour, n'y tenant plus, j'ai eu l'infamie de tirer jusqu'au bout celui qui passait. Il en est venu un



« J'ai eu l'infamie de tirer jusqu'au bout celui qui passait. »

autre à la suite, qui m'a montré gentiment le bout de sa pointe, d'un air de défi et de moquerie.

« Je ne peux plus vivre avec cette inquiétude. Vous savez combien je suis neurasthénique: mes caprices ne souffrent point de délai. Je vous en prie, épargnez-moi le crime de chiper un jour toute une lettre, allez au ministère, voyez le chef de cabinet, demandez une audience au ministre. Faites-vous présenter à la baronne du Breuil-Blangy, couchez, s'il le faut, avec cette dame, que je crains âgée et orléaniste, mais pour Dieu, sachez-moi le mot de cette énigme. J'en meurs.

IV

Le Marquis de Chameroy au Ministre des Affaires étrangères
(Annexe à la précédente dépêche.)
Confidentielle.

« Pour faire suite à ma dépêche d'hier, je crois pouvoir assurer à Votre Excellence que nous viendrons à bout de la presse. Le directeur de l'*Eclairé* possède une réputation d'incorruptibilité si bien assise qu'il n'a plus besoin de se gêner. Son *alter ego* ne m'a laissé aucun doute à ce sujet. J'espère que Votre Excellence pourra m'envoyer les fonds par la prochaine valise. Il faudrait en ce cas la confier à un courrier d'une intelligence déjà éprouvée, afin que nous n'ayons pas à craindre un vol à l'américaine : cela s'est vu.

« J'ai une autre communication à vous faire, mais si délicate que j'ai longtemps balancé.

« Le duc de Xaintrailles, deuxième secrétaire de l'ambassade, a récemment rejoint son poste, à l'expiration d'un congé de trois mois, au cours duquel il s'était marié. Sa jeune femme a produit une grande impression sur S. A. I. l'Archiduc Paul, frère de Sa Majesté. La vertu de la duchesse ne saurait être suspectée en aucune manière, surtout aussi peu de temps après son mariage. Il m'est quand même permis de croire qu'elle ne reste pas tout à fait indifférente aux sentiments du Prince, et qu'en son inexpérience des choses de la Cour, elle ne soupçonne pas le danger où elle se précipite.

« Il semble que jusqu'à présent rien de grave ne se soit encore passé. C'est apparemment l'extrême lenteur, et, si je puis dire, la cérémonie de ce flirt, qui aveugle la jeune duchesse. Elle ne se doute pas de la cruelle surprise que lui réserve le premier tête-à-tête. Elle ignore qu'il est déjà question de sa chute inévitable dans les cercles politiques, et que l'Empereur doit suivre heure par heure les phases de cette intrigue: car la police particulière de Sa Majesté est si bien faite que l'Archiduc lui-même croit prudent de recourir à la valise de France lorsqu'il veut correspondre, à l'insu du cabinet noir, avec son médecin, le docteur Cuvillier, de Paris.

« Peu s'en est fallu que l'accident se produisît hier même. S. E. la comtesse d'Eschenbach, vieille demoiselle d'honneur de l'Impératrice, qui a la fâcheuse réputation d'être secourable aux fantaisies de l'Archiduc, avait, sous un prétexte, attiré la duchesse dans son appartement, au Château. Par une suprême habileté, Mme d'Eschenbach a en-



« Je suis en train d'exécuter pour Son Altesse Impériale l'Archiduc Paul
un négligé noble. »

dormi les craintes de Mme de Xaintrailles, et s'est contentée pour cette fois de lui remettre deux ou trois lettres qui doivent partir par le présent courrier. L'Archiduc n'a pas paru, mais la duchesse a promis à la demoiselle d'honneur une nouvelle et prochaine visite.

« Nous voici donc à toute extrémité. Quelle ligne de conduite dois-je suivre? Est-il convenable de laisser faire ou d'entraver? C'est un véritable cas de conscience, que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence, en la priant de vouloir bien, le plus tôt qu'il lui sera possible, me faire tenir ses instructions.

« Je ne saurais oublier que les traditions mêmes de la diplomatie française nous encouragent à tirer parti de l'ascendant qu'une véritable Parisienne ne manque jamais de prendre sur un prince étranger. Cette intrigue ne peut être envisagée comme purement mondaine: les deux personnages, avant de s'appartenir, appartiennent à leur pays, que tous deux représentent, en quelque sorte, dans une certaine mesure et à des titres différents. Une note de politique sentimentale ne me paraîtrait point discordante, vu l'état de coquetterie où se trouvent les deux gouvernements. Enfin, il s'agit du frère de l'Empereur, qui, si j'ose m'exprimer ainsi, est officiel sans l'être, et dont les affections prennent une importance caractéristique plutôt que significative — Votre Excellence m'entend.

« D'autre part, l'Archiduc Paul, dont le laisser-aller charmant, mais parfois excessif, effarouche le grand tact de Sa Majesté, est-il réellement en bons termes avec Celle-ci? Une liaison entre une Française et l'Archiduc serait-elle un nouveau lien entre les deux pays? Cela flatterait-il ou choquerait-il en haut lieu? Le corps diplomatique, dont la jalousie contre moi est exaspérée, ne provoquerait-il pas un scandale, pour rendre impossible la présence de la Cour à la fête que je dois donner prochainement?

« Mais comment éviter ce scandale? Déplacer à temps le duc de Xaintrailles? Il est lui-même bien en cour, son nom nous est précieux ici. Il faut l'y garder, fût-ce au prix de son avancement. D'ailleurs, l'Empereur souhaite peut-être que Son frère satisfasse une fantaisie en somme parfaitement honorable, et qui pour un temps le divertirait d'autres fantaisies plus fâcheuses, qui mettent la police sur les dents.

« Telles sont les difficultés que je me permets de proposer à Votre Excellence, et je saisis cette occasion de lui renouveler les assurances, etc.

« Comme je serai sans doute obligé de correspondre à ce sujet avec Votre Excellence par la voie de la poste, et même par le télégraphe, je remplacerai dorénavant les noms propres par des expressions conventionnelles. J'appellerai donc tout simplement Son Altesse Impériale : « le jeune homme », Mme la duchesse de Xaintrailles : « la jeune personne », et Mme la comtesse d'Eschenbach : « la future belle-mère ».

V

Le duc de Xaintrailles à Sabouraud.

« Mon cher ami, je vous rappelle, dès votre retour à Paris, l'aimable promesse que vous m'avez faite. La situation se tend de plus en plus. Le petit colloque que vous avez surpris dans la loge de l'Ambassade, à la redoute de la Résidence, a dû vous édifier. Vous êtes trop de la Carrière et trop du monde pour ne pas sentir qu'une altesse de dynastie relativement moderne ne pardonne pas certains traits à un simple duc, mais de race plus authentique. Il y a des « Qui t'a fait roi »? qu'on ne pardonne pas aux gens, quand on ne peut leur répliquer d'un « Qui t'a fait duc »?

« Merci d'avance. Je vous serre les mains.

« *P.-S.* — Je vais proposer à votre ingéniosité un petit problème qui vous amusera. L'Ambassadrice écrit à peu près tous les deux mois, par la valise, à une certaine baronne du Breuil-Blangy, 403 *bis*, faubourg Saint-Honoré. Bien que ces lettres soient cachetées soigneusement, il passe toujours un bout de cheveu. Que diable cela peut-il signifier? Allez donc au quai d'Orsay et renseignez-vous. J'y tiens presque autant qu'à être nommé à Vienne. »

VI

*Le duc de Xaintrailles à M. Jules Gaviolini, rédacteur à l'agence***, au journal*** (politique extérieure).*

« Cher monsieur, VOUS QUI SAVEZ TOUT, vous me prouverez l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner si souvent, en me tenant bien au courant des mouvements présumés du personnel, et de tout ce qui concerne notre ambassade à Vienne. Je ne doute pas qu'une autre personne vous adresse la même question, peut-être par le même courrier. Je vous demanderai seulement d'en conférer avec Sabouraud, qui est un bien charmant collègue, et vraiment né. Je m'en remets à vous deux. »

VII

Chailly-Descombes à Jules Gaviolini.

« Mon vieux, c'est le moment, c'est l'instant. Prouve-moi que tu n'as pas oublié le

bon temps du collège, les classes de Porcher, et comme nous graissions ensemble le tableau noir pour empêcher la craie de marquer. IL FAUT que je sache à mesure tout ce qui se tripote pour Vienne. Ton métier est d'informer, informe-moi. Sabouraud t'expliquera. Au fait, nous avons eu, lui et moi, une espèce de pique : c'est clos, n'est-ce pas ? Demande-lui. »

« *P. S.* — Mon vieux potinier, TOI QUI SAIT TOUT, tu vas faire marcher ta police. L'Ambassadrice expédie par la valise d'aujourd'hui une lettre méticuleusement cachetée, mais d'où sort un bout de cheveu. — ??? — C'est la deuxième ou troisième fois que je remarque chose semblable. Cela m'intéresse personnellement. Tâche de m'en éclaircir. La lettre est adressée à *Mme la baronne du Breuil-Blangy*, 403 *bis, faubourg Saint-Honoré.* »

VIII

Le Ministre des Affaires étrangères au marquis de Chameroy.

Confidentielle.

« Votre Excellence peut traiter avec l'*alter ego*. Les fonds vous seront expédiés par la prochaine valise.

« Je partage votre opinion en ce qui concerne le jeune homme, la jeune personne et la future belle-mère. Il est impossible de considérer ceci comme un imbroglio mondain, dont notre département puisse se désintéresser.

« Il me semble préférable que *la chose* ait lieu, si la famille du jeune homme ne voit pas cela d'un mauvais œil. Vous devrez sonder habilement le frère, que vous pourrez voir, j'imagine, comme d'habitude, dimanche, après la messe. Jusqu'à dimanche, laissez faire et voyez venir.

« Quant au scandale, vous l'éviterez sans peine. Vous pouvez compter évidemment sur l'ambassadeur de Russie. Il vous sera facile de faire connaître à la triple alliance que les principaux intéressés ferment les yeux et qu'il serait maladroit de les leur ouvrir. Méfiez-vous plutôt des représentants de petites puissances, qui, peu soucieux de plaire ou de déplaire en haut lieu, voudraient, par méchanceté pure, vous susciter des difficultés. Vous devez craindre surtout ceux qui trouvent dans l'application de nos nouveaux tarifs un prétexte à leur animosité. Prenez garde à la Hollande, pays colonial et maritime. »

IX

L'archiduc Paul (de sa main) au docteur Cuvillier, à Paris.

« Mon cher monsieur Cuvillier, le traitement m'a fait beaucoup de bien, et la petite grosseur au genou a disparu. Je ne sens plus rien à la nuque. C'est que j'ai bien obéi à votre prescription, qui était de me souvenir pendant plusieurs semaines que j'appartiens à l'ordre de Malte.

« Le délai n'est pas rigoureusement expiré, mais je crois, vu le bon état de ma santé générale, que je pourrais anticiper sans inconvénient. Je vous prie de vouloir bien m'avoir répondu avant la fin de la semaine. Si je me surmène un peu ce mois-ci, vous pourrez bien me remettre sur pied lors de mon très prochain voyage à Paris. Il paraît que l'on vous donne quelque chose de très drôle aux *Folies-Dramatiques.* »

X

Le premier valet de chambre de S. A. I. l'Archiduc Paul à M. Parvet, chemisier, à Paris.

« Monsieur Parvet. Son Altesse Impériale daigne me charger de vous exprimer Sa satisfaction pour vos derniers envois. J'ose dire qu'Elle a présentement des dessous comme aucun souverain d'Europe n'en possède. Il semble pourtant que Sa garde-robe d'intimité laisse encore à désirer quelque peu. Je m'en remets à votre génie, monsieur, pour composer de toute urgence un de ces costumes d'intérieur qui ne viennent point de chez le tailleur, mais de chez le chemisier. Je pense que vous m'entendez. Le Prince souhaite quelque chose qui sente l'incognito, sans toutefois déroger. Il s'agit d'une occasion où Son Altesse Impériale doit garder Son rang.

XI

M. Parvet, chemisier, au duc de Xaintrailles.

« Monsieur le duc, vous avez bien voulu m'ordonner de ne lancer aucune nouveauté sans vous en aviser sur-le-champ. Monsieur le duc est trop bon client de la maison pour que j'y manque. J'ai donc l'honneur de le prévenir que je suis en train d'exécuter, pour S. A. I. l'archiduc Paul, un négligé noble, qui j'ose le croire, restera l'une de mes créations les plus originales et les plus artistiques.

« Si monsieur le duc le désire, j'exécuterai simultanément à son intention, et lui expédierai le même jour qu'au Prince, un modèle tout semblable. J'ai lieu de croire que mon négligé habillera plus avantageusement monsieur le duc que Son Altesse, étant un peu jeune pour Celle-ci : mais j'ai dû forcer la note, sur l'indication qui m'a été donnée de l'emploi tout particulier que le Prince veut en faire. »

XII

Le duc de Xaintrailles à Sabouraud.

« Qu'y a-t-il, mon cher ami? Pourquoi ne me répondez-vous pas, ni au sujet de Vienne, ni au sujet du cheveu? Mais il s'agit bien du cheveu! L'autre affaire?? Elle presse, et *de plus en plus* — DE-PLUS-EN-PLUS. Excusez mon insistance. Prompte réponse, je vous en prie. »

XIII

Le docteur Cuvillier à S. A. I. l'Archiduc Paul.

« Monseigneur, je suis heureux que le genou de Votre Altesse Impériale soit entièrement guéri et que Sa nuque ne La fasse plus souffrir. Votre Altesse Impériale est trop bienveillante d'attribuer au régime que j'ai cru devoir Lui recommander, une guérison qui n'est certainement due qu'à l'excellence de Son tempérament.

« En dépit de ces bonnes nouvelles, je persiste à croire que Votre Altesse Impériale aurait tort de se départir, avant quinze jours au moins, d'une réserve qui Lui a si bien réussi.

« La pièce des *Folies-Dramatiques* n'est pas si drole qu'elle mérite le voyage. Je ne doute pas néanmoins que Votre Altesse Impériale, qui est si parisienne, s'égaie beaucoup des couplets sur le conseil municipal.

XIV

Le Marquis de Chameroy au Ministre des Affaires étrangères.
(Télégramme.)

« Un rendez-vous pris pour aujourd'hui samedi chez la future belle-mère a été renvoyé par le jeune homme à une date ultérieure. Il m'a été impossible de découvrir le motif de cette détermination. La jeune personne reste silencieuse et impénétrable. Je la crois plutôt affectée. »

XV

Le Marquis de Chameroy au Ministre des Affaires étrangères.

« Le retard dont j'ai télégraphié la nouvelle à Votre Excellence m'a permis de sonder les intentions de l'Empereur avant que rien d'irréparable soit accompli.

« J'ai vu Sa Majesté après la messe. Elle n'a fait que traverser le salon où les principaux membres du corps diplomatique se trouvaient réunis. Elle a cependant adressé un mot aimable à chacun.

« J'ai observé qu'Elle prenait soin de s'en tenir vis-à-vis de moi à une stricte banalité de termes, tout en me témoignant je ne sais quelle bienveillance indéfinissable. Elle a d'autre part trouvé moyen d'interpeller à ce moment même l'Archiduc Paul d'une façon toute familière, et Elle a paru vouloir me marquer ainsi qu'Elle est dans les meilleurs termes avec Son frère. L'Archiduc semble traverser une de ces périodes où on le traite au Château en enfant gâté.

« Les allures de l'Impératrice avec Son beau-frère sont peut-être plus significatives encore. J'ai de plus découvert que la demoiselle d'honneur favorite, Mlle de Dortmund, que la Souveraine appelle « Bébé », a de fréquentes entrevues avec la comtesse d'Eschenbach. Il n'en serait certainement pas ainsi, si les menées de la comtesse déplaisaient. »

XVI

Le duc de Xaintrailles à Sabouraud.

« Mon cher ami, je suis vraiment consterné de voir que rien ne se décide encore. Ici, il y a péril en la demeure. Vous comprenez que je ne puis m'expliquer plus clairement. »

XVII

Le Marquis de Chameroy au Ministre des Affaires étrangères.
(Télégramme.)

« Rendez-vous pris chez la belle-mère pour mardi. »

XVIII

La marquise de Chameroy à Mme la baronne du Breuil-Blangy,
403 *bis*, *faubourg Saint-Honoré.*

« Chère bonne amie, je n'ai le temps que de vous écrire un tout petit billet, et c'est encore pour vous charger d'une commission!

« Voulez-vous passer chez Alfred et choisir vous-même la peau de douze paires suède, dont j'ai besoin en toute hâte? Pointure *réelle :* six; marque : cinq et demi, comme d'habitude.

« Je vous serais aussi bien reconnaissante d'aller chez Landéric, et de lui expliquer que j'ai besoin d'un soutien pour mon diadème : qu'il m'imagine quelque chose. Qu'il m'expédie en même temps son nouveau fer à onduler et un baisse-front.

« Ci-joint un échantillon de mes cheveux. »

XI

Le Livre Jaune *(Suite et fin)*

LA JOURNÉE DES DUPES

I

La Comtesse d'Eschenbach à la Duchesse de Xaintrailles.

Lundi soir.

« Ma toute belle, vous m'avez *absolument* promis de venir demain à cinq heures ? N'ayez pas si grand'peur. Il ne s'agit que de vous baiser la main sans témoins : j'y serai, mais on dit qu'un seul ne compte pas. »

II

Le Ministre de la Police à l'Empereur (Rapport.)

« Sire, j'ai pu me convaincre qu'une grande partie de la correspondance de S. A. I. l'Archiduc Paul échappe à Votre Majesté, ainsi qu'Elle en avait le soupçon. Je m'efforcerai de combler cette lacune, sachant avec quelle sollicitude Elle entend veiller sur les membres de Son auguste famille, fût-ce à l'insu d'eux-mêmes.

« Je suis présentement en mesure d'affirmer que Son Altesse Impériale compte bien que Sa prochaine entrevue avec la jeune duchesse de Xaintrailles amènera des résultats définitifs. Personne, ni à la Cour, ni dans le corps diplomatique, ne semble avoir de doutes à ce sujet. L'ambassadeur de France n'aurait garde d'intervenir dans une intrigue dont il suppose à juste titre que Votre Majesté est informée. La comtesse d'Eschenbach, d'autre part, ne me cache aucune circonstance. C'est donc Votre Majesté qui tient, comme il convient, tous les fils, et qui peut les nouer ou les trancher, au gré de Son auguste volonté. »

III

Mlle Henriette de Dortmund à l'Impératrice.

« Madame, plus je médite sur le projet que Votre Majesté a daigné me confier, plus je m'en vois enthousiasmée et, si j'ose le dire, séduite. Puisque les médecins croient devoir La priver des sports qui La divertissaient, quel autre passe-temps que les lettres serait digne d'Elle, dès que la sculpture ni la peinture n'ont d'attraits pour Son génie, et que la musique impressionne douloureusement Son système nerveux, surmené par les soucis



« LA COMTESSE D'ESCHENBACH, D'AUTRE PART, NE ME CACHE AUCUNE CIRCONSTANCE. »

de la grandeur impériale? Quel fonds ne doit-on pas faire sur la magnifique idée de roman qu'Elle a conçue! Je prophétise à coup sûr, en garantissant aux « *Rois peints par eux-mêmes* » une excellente presse et un éclatant succès de librairie.

« Puisque Votre Majesté, trop indulgente pour mes propres essais de poésie, a daigné me confier l'emploi de secrétaire, je crois devoir inaugurer mes fonctions en rédigeant un rapport documentaire sur l'intrigue de S. A. I. l'Archiduc Paul et de Mme la duchesse de Xaintrailles. Cette épisode sera un véritable clou.

« Un rendez-vous décisif étant pris pour demain cinq heures, je noterai d'ici là, au fur et à mesure des événements, toutes les observations qui me paraîtront de nature à être mises en œuvre par Votre Majesté. »

IV

L'Archiduc Héritier au jeune comte de V..., son ami et camarade de jeux favori.

« Mon cher comte, il faut que vous veniez au Château demain matin, à ma toilette. Vous passerez par l'escalier de mes appartements, et Constant vous introduira. Grâce à Dieu, le Général a un vilain rhume et je manque ma leçon sur le système de fermeture de Bange, auquel je ne comprends rien. Il faut aussi que vous soyez libre toute la journée. On vous fera déjeuner au Château. Je crois que nous allons bien nous amuser. Maintenant, voici de quoi il s'agit.

« Vous savez que je vous ai bien promis, reconnaissant en vous des dispositions extraordinaires, que vous seriez plus tard mon ministre de la police, c'est-à-dire le plus important: car moi, je tiens de l'Empereur, qui a pour plus grand plaisir de recevoir des rapports secrets, surtout concernant sa famille. Eh bien, mon cher comte, vous allez me prouver vos aptitudes, et il s'agit de m'informer, toute la journée de demain, comme le ministre votre prédécesseur informe Sa Majesté.

« Vous devez savoir — je ne vous fais pas l'injure d'en douter — ce que l'on dit de mon oncle l'archiduc Paul et de cette jolie duchesse de Xaintrailles. Ils se rencontreront demain chez la vieille comtesse qui vous donnait toujours des bonbons jusqu'à l'année dernière, et l'on a l'air au Château d'attacher à cela une grande importance. L'Empereur reçoit des mémoires qui le font sourire. Mlle de Dortmund, cette demoiselle d'honneur que l'Impératrice traite si familièrement, fait avec ma belle-mère des écritures que je crois être là-dessus, et je pense que vous ririez, si le respect ne vous en empêchait, des mines de ma sœur Théodora. Elle est bien naïve. L'on nous élève avec une sévérité terrible, et si je ne vous avais, j'égaierais encore la Cour de mes ignorances : c'est une des raisons pour lesquelles je vous aime tant, car vous possédez mon cœur pour l'éternité.

« Je ne peux pas vous dire comme je suis curieux de cette histoire. J'ai de la jalousie contre l'archiduc, et avec cela je l'affectionne tant que je me sens tout attendri de ce qui lui arrive. Je voudrais bien être à sa place. Il est vrai que je n'y dois pas songer, puisque les médecins ont décidé que ma majorité à cet égard... (Vous me direz si vous trouvez cette expression drôle : je voudrais bien savoir si j'ai un peu d'esprit.) Donc, les médecins ont fixé cette majorité-là à l'âge de dix-sept ans. Ce sont des ânes, et je les mettrai à la retraite. De plus, vous savez bien que ma première maîtresse, pour cette échéance, est désignée: c'est la belle Mme X... Je la trouve belle, mais bien hautaine, et je sens déjà qu'elle aura de l'autorité sur moi, ce qui est mauvais pour un souverain ; au lieu que, si j'avais la duchesse de Xaintrailles, je sens que je la dominerais. Je lui enseignerais aussi bien des choses, tandis que la belle Mme X... sera une espèce de professeur comme le Général, et je me réjouirai aussi quand elle attrapera un rhume. Enfin, pour en revenir à l'Archiduc, je veux savoir tout ce qui se passera demain et je compte sur vous. Je vous aimerai encore plus.

« Je vous embrasse bien. »

« *P. S.* — Je fais des vœux pour votre succès dans votre prochain match de bicyclette. J'aurais bien voulu vous entraîner, mais papa s'y est opposé sur le rapport du ministre des chaussées, ponts et voies ferrés, et mon oncle a dit, avec son esprit ordinaire, que cela n'est pas de notre dignité de princes tant que nous ne sommes pas détrônés. »

V

A Sir Augustus Huxley-Stone, conseiller de l'Ambassade d'Angleterre, l'agent de police attaché à la surveillance de sa personne.

Mardi matin.

« Votre Honneur est si bon pour moi et me procure de si agréables soirées que je considère comme de mon devoir de lui rendre service à l'occasion. Heureusement ma situation avantageuse m'en fournit le moyen.

« Je sais à quel point vous êtes l'ami de M. le duc de Xaintrailles, deuxième secrétaire de l'ambassade de France. Vous n'ignorez pas qu'un très haut personnage a des vues sur la duchesse. Une rencontre doit avoir lieu cet après-midi à cinq heures, chez une vieille demoiselle dont le nom importe peu. Tout est prévu, sauf un empêchement venant du mari. Sans doute que l'on va tenter de l'occuper à cete heure-là. Il suffit de lui ouvrir l'œil pour déjouer toutes les combinaisons. »

VI

Sir Augustus Huxley-Stone à Mrs Huxley-Stone.

« Ma chérie, je viens d'apprendre une chose si drôle ! Je vous la conterai, vraiment. Pour l'instant, je vous prie d'écrire à notre bon ami le duc de Xaintrailles. Reprochez-lui de nous faire si peu de visites et invitez-le à venir sans faute prendre ce soir le thé de cinq heures avec nous. »

VII

L'Ambassadrice d'Italie à l'Ambassadrice d'Autriche.

« Chez vous, chez moi ou chez la Générale P... à neuf et demie. Urgent. »

VIII

Le Ministre de la Police à l'Empereur. (Rapport.)

« Je suis en mesure de donner à Votre Majesté quelques indications supplémentaires touchant les sentiments du corps diplomatique.

« Les ambassadrices de la triple alliance se sont réunies tout à l'heure, et ont conféré au sujet de l'attitude à tenir dans les circonstances qui préoccupent à si juste titre Votre Majesté.

« C'est l'ambassadrice d'Italie qui a pris l'initiative de cette réunion ; conformément au génie de sa race, elle a commencé par préconiser les mesures violentes. L'ambassadrice d'Allemagne semblait assez disposée à la suivre dans cette voie ; mais l'ambassadrice d'Autriche ayant soulevé quelques objections très nettes bien que sous une forme timide, la générale Puff a brusquement changé d'avis, et a donné à Mme Fattolino des conseils, ou plutôt des ordres d'extrême prudence.

« Ces dames se rencontreront, à quatre heures et demie, chez Conradin (1) où elles recevront les nouvelles tout en prenant le thé. Vers cinq heures et demie, elles iront chacune de leur côté au Château, et s'y retrouveront, comme par hasard, dans les appartements de Mme la comtesse d'Eschenbach, où elles espèrent voir la jeune duchesse sortant des bras du Prince, si j'ose m'exprimer ainsi. Cette visite est justifiée par l'annonce du prochain voyage de la comtesse, à laquelle ces dames peuvent vraisemblablement venir faire leurs adieux.

« J'ai pu, sans difficulté, être informé de tous ces détails, cette conférence ayant eu lieu à l'ambassade d'Italie, où tous les domestiques nous appartiennent. Je n'ai pas



« Je fais des vœux pour votre prochain match de bicyclette. »

d'autre part démêlé comment l'ambassade italienne, informée d'habitude si pauvrement, l'était si bien aujourd'hui. Je présume toutefois, vu les bons rapports de cette puissance avec l'Angleterre, que ces nouvelles sont de source anglaise. Je pense que le Conseiller d'ambassade, l'honorable Huxley-Stone, est tenu au courant par l'agent que j'ai dû attacher à la surveillance de sa personne. J'avais songé à remplacer cet agent, mais je ne m'y suis pas encore résolu, craignant de ne pas gagner au change : car il est bien difficile de trouver des personnes sûres et scru-

(1) Célèbre pâtissier anglais.

puleuses pour remplir ces délicates missions. »

IX

Le Marquis de Chameroy à Mme Charlet.

« Vous ne seriez plus la spirituelle créature que j'apprécie, si vous refusiez de jouer un bon tour à quelqu'un que vous n'aimez pas trop, et dont la femme ne vous est pas non plus trop sympathique. Vous devinez?? C'est pour aujourd'hui cinq heures. Il faut l'occuper à partir de quatre heures et demie. »

X

La Marquise de Chameroy à Chailly-Descombes.

« Je vous trouve d'une jobarderie extraordinaire avec X. Je vous garantis qu'il machine contre vous. Il faut lui casser les reins. Aidez-y au moins. Il s'agit qu'il ne soit pas libre aujourd'hui entre quatre et demie et cinq et demie. »

XI

Mme Charlet à La Morvandière.

« Mon petit vicomte, donnez le thé aujourd'hui, vous et Frécourt, dans votre garçonnière. Les invitations pour quatre heures et demie. IL FAUT avoir quelqu'un qui ne vient presque jamais, et qui est venu pourtant l'autre soir. Vous comprenez?? Invitation spéciale et pressante pour lui. Pas un mot à Musigny (sauf pour l'inviter, sans explication). Il est trop honnête homme et c'est une petite canaillerie que nous faisons, mais si amusante! »



« C'EST UNE PETITE CANAILLERIE QUE NOUS FAISONS, MAIS SI AMUSANTE. »

XII

Chailly-Descombes au duc de Xaintrailles.

« Cher ami, j'ai un véritable service à vous demander. Vous savez que je cherche une monture. On me propose un demi-sang, huit ans. Ça me dit, mais je me méfie de mes lumières. Pouvez-vous venir me l'essayer au Parc, à quatre heures et demie? Merci d'avance. »

XIII

Le vicomte de La Morvandière au duc de Xaintrailles.

« Mon cher Xaintrailles, vos petits amis donnent le thé ce soir, quatre heures et demie. Vous avez été si gentil de venir nous surprendre l'autre soir! Ne nous manquez pas aujourd'hui, vous nous feriez de la peine. »

XIV

Mrs Huxley-Stone au duc de Xaintrailles.

« Mon cher Francis, j'ai beaucoup de reproches à vous faire : je ne vous vois plus. Au moins, si vos soirées ne sont plus libres, donnez-moi un peu de vos après-midi. Venez prendre le thé aujourd'hui, avant cinq heures. Je ne suis pas la seule à remarquer votre réserve. Il est *indispensable* que vous veniez. »

XV

Le duc de Xaintrailles à Mrs Huxley-Stone.

« Je viendrai, mais j'ai bien failli ne plus être libre. Trois rendez-vous à la même heure! C'est à croire qu'on s'est donné le

mot. Ai-je besoin de vous dire que je manque de parole à tout le monde pour me tenir à vos chers ordres? »

XVI

Lettre d'un inventeur dans le besoin à Mme la duchesse de Xaintrailles.

« Très noble dame, je dois d'abord m'excuser auprès de Votre Haute Noblesse, de lui écrire sans avoir l'honneur d'être connu d'elle. Mais, hélas! je ne suis connu de personne au monde, bien que Dieu, en m'accordant les ressources d'un génie dont je lui rends grâce humblement, m'ait destiné à une célébrité universelle.

« Aujourd'hui, madame, faute d'un secours, faute d'une protection morale encore plus que matérielle, je me trouve réduit à priver l'Humanité d'une invention merveilleuse qui en changerait la face.

« Si, en effet, les découvertes de la vapeur et de l'électricité ont modifié profondément notre siècle, que ne résulterait-il point de la direction des aérostats? Eh bien, madame, j'ai résolu ce problème, et cependant, Colomb de d'espace, je suis partout repoussé, partout honni, partout.

« Je ne crois pas devoir, madame, exposer à Votre Haute Noblesse, les détails techniques de mon invention, mais vous en voyez assez l'intérêt. Vous êtes bonne, et vous ne refuserez pas, dans votre haute fortune, d'intervenir auprès des puissants de la terre en faveur d'un grand homme méconnu. »

XVII

A Sa Noblesse Mme la duchesse de Xaintrailles.

(Lettre d'une femme dont l'amant a été condamné pour crime passionnel.)

« Grâce, madame, je vous crie : grâce! Mon nom ne vous est pas inconnu: j'ai la triste célébrité des tribunaux. Mes juges m'ont acquittée glorieusement, mais celui que j'aime gémit encore dans les fers. Je ne vis plus que pour le délivrer. J'ai voulu me traîner aux pieds de Leurs Majestés Impériales. Je n'ai pu approcher d'Elles. Madame! Vous que les grands de la terre ne repoussent point, ne me refusez pas votre gracieux appui. Je sais que votre cœur est fait pour comprendre la passion et pour en absoudre les victimes. »



« Je me trouve réduit a priver l'humanité d'une invention merveilleuse qui en changerait la face. »

XVIII

Le Ministre de la Police à l'Empereur. (*Rapport.*)

Trois heures.

« Son Altesse Impériale est en costume civil, et même en pantoufles. Elle se promène avec agitation dans Son cabinet de travail, où est l'appareil téléphonique. Elle communique toutes les dix minutes envi-

ron avec la comtesse d'Eschenbach, qui a fait elle-même placer une chaise auprès de son propre récepteur, et qui attend paisiblement les sonneries. Les conversations sont soigneusement recueillies au poste central du Château : elles ne présentent aucun intérêt. »

XIX

Le jeune comte de V... à l'Héritier (par Constant).

Trois heures.

« Mon cher Seigneur, je m'amuse bien. Je suis caché sous le petit escalier qui est entre l'Archiduc et la comtesse. A moins un quart, on a ouvert les portes de communication, qui étaient à double tour. J'ai entendu des voix, mais pas les mots. J'espère bien qu'à cinq heures je pourrai monter, et beaucoup mieux voir et entendre. »

XX

Mlle de Dortmund à l'Impératrice.

Trois heures.

« Il m'a paru curieux de noter l'état d'âme de Mme d'Eschenbach. J'ai passé chez elle. Je l'ai trouvée souriante, fraîche, l'air heureux. Elle téléphonait à Son Altesse Impériale, et cette conversation dont je n'entendais point les répliques, avait je ne sais quel caractère mystérieux qui cadrait bien avec la physionomie discrète de la comtesse. Qu'il serait intéressant de pouvoir observer aussi et analyser l'Archiduc ! »

XXI

L'Agent de Police à Huxley-Stone.

« Toutes les dispositions sont prises au Château. Si la jeune personne vient dans la gueule du loup, elle n'y coupera pas. »

XXII

Huxley-Stone à l'Ambassadrice d'Italie.

« All right ! »

XXIII

Le Ministre de la Police à l'Empereur. (Rapport.)

Quatre heures.

« Son Altesse Impériale a interrompu Sa promenade. Elle S'est passé plusieurs fois la main sur le menton. Elle a constaté que Sa barbe était mal faite, et Elle a juré en français. Elle a ensuite rudoyé Son valet de chambre, et, au grand étonnement de celui-ci, S'est mise à Se raser Elle-même, ce qu'Elle n'avait pas fait depuis la dernière campagne. »

XXIV

Mlle de Dortmund à l'Impératrice.

Quatre heures vingt.

« Pour complaire à ma chère Souveraine, je viens de me risquer chez le Prince, en dépit de toutes les consignes. Me souvenant que plusieurs fois j'avais passé sans être vue par le couloir qui est derrière Son cabinet de toilette, j'ai pris ce chemin. J'ai entendu des éclats de voix qui m'ont paru venir de la chambre à coucher. Je n'ai plus alors hésité à pousser la porte du cabinet, mais contre mon attente, je me suis trouvée face à face avec Son Altesse Impériale, qui avait le visage couvert de savon. Je n'oserais point dire à Votre Majesté en quels termes l'Archiduc m'a invitée à déguerpir. »

XXV

Le jeune comte de V... à l'Héritier.

Quatre heures et demie.

« J'entends qu'on crie. Les jambes me rentrent dans le corps et je meurs d'inanition. Mon cher Seigneur ne pourrait-il pas m'envoyer un tabouret et quelques gâteaux ? »

XXVI

De l'Ambassade de France à la comtesse d'Eschenbach.

(Par téléphone.)

« La voiture est avancée. »

XXVII

Le marquis de Chameroy à Mme Charlet.

(Par téléphone.)

« Vous pouvez considérer la chose comme faite. »

XXVIII

La Comtesse d'Eschenbach à l'Archiduc Paul.

(Par téléphone.)

« On est en route. »

« Je n'oserais point dire a Votre Majeste en quels termes l'Archiduc m'a invitée a déguerpir. »

XXIX

L'Héritier à son jeune ami.

Cinq heures.

« Que se passe-t-il ? Un mot, vite. Nous étions à peine réunis pour le thé que le chambellan de service est entré et a donné une billet à l'Empereur. Papa a passé dans son cabinet, où il est seul. »

XXX

(*Par estafette.*)

« Ordre au Grand-Maréchal de la Cour de se rendre séance tenante dans le cabinet de Sa Majesté, afin d'y recevoir Ses instructions. »

XXXI

L'Agent de Police à Huxley-Stone (qui est en train de prendre le thé avec sa femme et Xaintrailles).

« Je viens de croiser la voiture. Maintenant, il faudrait un miracle. »

XXXII

Huxley-Stone à l'Ambassadrice d'Italie (qui est en train de prendre le thé chez Conradin, avec les Ambassadrices d'Allemagne et d'Autriche.)

« All right ! »

XXXIII

Mme Charlet à Musigny (qui est en train de prendre le thé avec ses collègues dans la garçonnière de La Morvandière et Frécourt).

« Au moment où cinq heures sonneront, tu peux bien te dire, mon *Gny* chéri, que tu ne connais rien aux femmes. Celle que tu prenais pour une inexpugnable vertu a touché des épaules. Voilà ce que c'est de jouer avec le feu. Si j'étais parmi vous en ce moment, je me lèverais en pied à l'heure sonnante, comme M. de Talleyrand la nuit où le duc d'Enghien fut exécuté, et je dirais : « Messieurs, la maison de Condé vient de s'éteindre. »

XXXIV

S. M. — Le Général commandant la forteresse à S. A. I. l'Archiduc Paul. — P. O.

« Monseigneur, le colonel du premier régiment d'infanterie de la garde, qui allait prendre son service à la forteresse, s'étant trouvé subitement indisposé, j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Altesse Impériale que Son tour de service se trouve ainsi avancé d'un jour, et je la prie, d'ordre spécial de Sa Majesté, de daigner rejoindre Son poste en toute hâte. »

XXXV

Le Grand Maréchal de la Cour à la comtesse d'Eschenbach.

« J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence que, vu les prochains déplacements de la Cour, le voyage auquel elle a été autorisée par Sa Majesté apporterait une grande perturbation dans le service s'il était différé plus longtemps. La volonté de l'Empereur est que vous partiez ce soir même, et que vous fermiez dès à présent votre porte à tous visiteurs afin de n'être pas troublée dans vos préparatifs. »

XXXVI

Le Ministre de la Police à l'Empereur. (Rapport.)

Cinq heures et demie.

« Les trois ambassadrices viennent d'arriver successivement. Elles ont paru surprises quand elles ont appris le brusque départ de la comtesse d'Eschenbach. La duchesse de Xaintrailles est arrivée dans la cour du Château juste à temps pour en voir sortir Son Altesse Impériale, à cheval, en tenue de service, et accompagnée de deux officiers d'ordonnance. Elle a paru également fort surprise. C'est, en vérité, la journée des dupes. »

XXXVII

Le jeune comte de V... à l'Héritier.

« Monseigneur, je viens de l'échapper belle. Je ne sais rien du tout, sauf qu'à cinq heures dix, une grosse dame essoufflée a passé près de moi, heureusement sans me voir, et m'a balayé la figure de ses jupes. Puis elle a refermé les portes à double tour, et je serais encore emprisonné sans le bon Constant qui a des fausses clefs pour toutes les serrures.

« J'ai fui en hâte, mais je viendrai demain prendre les ordres de mon cher Seigneur, à Sa toilette. J'espère qu'Il me fera la grâce de me recevoir et j'ai soif qu'Il me témoigne Sa tendre amitié avant la grande épreuve : car c'est à dix heures que je cours. »

XXXVIII

Mlle de Dortmund à l'Impératrice.

« L'épisode que je m'étais proposé d'observer a été interrompu par une machination dont je n'ai pas le secret. Mais, tout bien réfléchi, Votre Majesté, pour le but particulier qu'elle se propose, n'a qu'à se féliciter de cette péripétie : car ce n'est pas un dénouement, le drame au contraire promet de se dégager, et désormais il ne s'agira plus d'une intrigue de cour, mais nous verrons jouer à nu, si j'ose dire, les grands ressorts du cœur humain. »

XII

Les Soutiens de la Société

La rue aristocratique et morne qui règne devant l'Ambassade.

Point de passants : flâneurs, qui manifestement sont des mouchards.

JULES GAVIOLINI, rédacteur à l'agence*** et au journal*** (politique extérieure).

Taille moyenne, aspect dominateur. Maigre. Le profil aigu et accusé. L'œil gai, fouilleur. Très pâle, et de poil si clair, qu'avec des favoris brefs mais fournis il paraît glabre — avec une Bressant touffue, il paraît chauve.

Même quand il se tait, on devine qu'il a le verbe haut. Même quand il a les bras ballants, on devine qu'il met volontiers la main droite dans le gilet.

Dandysme et excentricité. Cache-poussière de la même couleur que les cheveux.

Il ralentit en passant devant les communs de l'Ambassade, qui ferment la cour en fer à cheval et font façade sur la rue.

Il monologue — point *sotto voce* : d'une voix qui porte.

(*La phrase de Wotan.*) Salut, mon palais merveilleux... (*Il s'arrête, se campe, dans l'axe de la porte cochère, jambes écartées, mains croisées derrière le dos.*) Bien... Dufferin à Paris, pas mieux... (*Il vérifie la gamme de sa voix*) *La, do, mi, la, do, mi, la... ut!...* Remarquable, cette faculté que j'ai de monologuer : non point avec incohérence, comme si je parlais pour moi tout seul, mais avec suite, comme si je m'adressais à un spectateur qui doit être mis au fait de mes sentiments... L'habitude de la comédie de salon est devenue chez moi une seconde nature... On dirait que mes allures scéniques effarent les naturels du pays : c'est apparemment pourquoi j'ai trois mouchards à mes trousses depuis l'hôtel... Holà! n'oublions pas que l'acteur n'a rien à voir ici. Je suis présentement le reporter, venu tout exprès pour assister à la fête que Son Excellence l'Ambassadeur de France donne ce soir à Leurs Majestés Impériales...

Il tire de sa poche un carnet de maroquin vert, signé Tonnel, et prend pour appuie-main le



— QU'EST-CE QUE FUS FULEZ ?

mur même de l'Ambassade. Les mouchards dessinent un mouvement vers lui.

C'est intolérable!

Il remet le carnet dans sa poche, franchit la porte cochère, traverse la cour d'honneur, en jetant à droite et à gauche les regards inquisiteurs et arrogants de l'homme qui a des notes à prendre, qui doit, coûte que coûte, trouver matière à copie.

Il gravit les marches du perron comme celles d'un trône.

Il sonne à la porte vitrée du vestibule. Cette porte s'entre-bâille à peine, étant retenue par une puissante chaîne de sûreté. La tête du suisse, coiffée de toile cirée, s'insinue entre le battant et le chambranle, et se trouve nez à nez avec la tête de Gaviolini.

LE SUISSE. — Gu'est-ce gue fus fulez?

GAVIOLINI, *avec solennité.* — Je désire entretenir quelques instants Son Excellence le marquis de Chameroy.

LE SUISSE. — Pien... (*Il referme la porte.*)

GAVIOLINI, *furieux, heurtant au carreau.* — Eh bien?... Eh!... Ohé!

LE SUISSE, *rouvrant.* — Gu'est-ce gue fus fulez engore?

GAVIOLINI. — Entrer, parbleu!

LE SUISSE, *avec l'ironie lente et souriante des races germaniques.* — Ah! pien, si fus groyez qu'on endre gomme ça auchurd'hui!

GAVIOLINI. — Comment?

LE SUISSE. — T'apord, afez-fus fodre garde t'itendité?

GAVIOLINI. — Ma carte?... Parole d'honneur c'est inouï!... Au fait, j'ai mon coupe-file. (*Il l'exhibe.*)

LE SUISSE. — Ce n'est pas pon.

GAVIOLINI. — Pas bon? Lisez donc! Vous ne voyez pas la signature de Lozé?

LE SUISSE. — Laucé? Gonnais bas... Tonnez tuchurs.

Il emporte le coupe-fil et referme prudemment la porte. Après quelques instants il la rouvre, et introduit enfin Gaviolini.

L'antichambre. Va-et-vient de domestiques, surtout de gens qui sont encore manifestement des mouchards, déguisés en domestiques. Grand bruit de marteaux et de scies.

GAVIOLINI, *se bouchant les oreilles.* — Ce n'est pas une ambassade, c'est un chantier... (*Professionnel.*) Le devoir avant tout... (*Il prend son carnet et commence l'inventaire.*) A droite, Carnot sur console...

Deux hommes s'approchent de lui et le dépouillent de son cache-poussière.

(*Cordial.*) Merci, non... non... Ah! si vous y tenez... (*Il poursuit l'inventaire.*) A gauche, une toile de dimensions insolites...

Les deux hommes, après avoir déposé le cache-poussière sur une banquette, se mettent en devoir de retirer à Gaviolini son veston.

Eh bien? Eh bien?... (*Des mains se glissent dans toutes ses poches.*) Ils me fouillent à présent!... Holà!... Ne me chatouillez pas!... (*Apercevant le chasseur.*) Enfin! Un officier... Monsieur!... Mon capitaine!...

LE CHASSEUR. — (*Geste. Sourire.*)

GAVIOLINI. — On voit bien que c'est ici l'ambassade de France : personne ne parle français.

Entre M. CHARLES, valet de pied de l'Ambassadrice.

M. CHARLES. — Monsieur?

GAVIOLINI. — Ah!... Veuillez prévenir l'Ambassadeur...

M. CHARLES. — Oh! monsieur, c'est bien impossible.

GAVIOLINI, *avec hauteur.* — Comment?

M. CHARLES. — Son Excellence est dans les combles.

GAVIOLINI. — J'y monterai.

M. CHARLES. — Sous aucun prétexte. M. l'Ambassadeur confère avec l'inspecteur général de la police, chargé d'assurer ce soir la sécurité de Leurs Majestés Impériales, et qui répond sur sa tête de leurs vies.

GAVIOLINI. — Le duc de Xaintrailles?

M. CHARLES. — Il passe l'inspection des sous-sols.

GAVIOLINI. — Et Chailly-Descombes? Est-ce qu'il est à la cave, lui, ou au grenier?

M. JULES, *valet de chambre du premier secrétaire.* — Non, monsieur, il est dans sa chambre tout simplement; mais il a donné ordre qu'on ne le réveille pas, afin de se garder frais pour ce soir.

GAVIOLINI. — Il faut pourtant que je voie quelqu'un, je dois envoyer une dépêche avant trois heures...

M. JULES, *sympathique.* — Ah! monsieur est journaliste, je vois.

GAVIOLINI. — Oui... Au fait, ce domestique paraît intelligent. Rien ne vaut les interviews d'office. Mettez-vous là, mon ami : je vais vous interviewer.

M. JULES, *très flatté.* — Ah!... Avec plaisir, monsieur. (*Il s'assoit comme chez le dentiste.*)

GAVIOLINI, *prenant place.* — Vous ignorez sans doute mon nom.... (*Avec une modestie triomphale.*) Je signe : Jules Gaviolini.

M. JULES. — (*Il se lève brusquement.*) Ah!... (*Il se rassoit.*) Pour sûr que je connais monsieur... Monsieur en trousse, des articles!... Je n'en rate pas un. Je suis monsieur avec intérêt... Quand monsieur vous empoigne une question de politique extérieure, on peut dire que c'est tapé.

GAVIOLINI, *buvant du lait.* — Oh! oh!...

M. JULES. — Je confierai même à mon

sieur qu'on est généralement renversé de la façon dont monsieur se documente. Monsieur me croira s'il veut, mais ici nous ne savons jamais rien : c'est les journaux de monsieur qui nous apprennent ce qui se passe sous notre nez.

Gaviolini, *avec une juste conscience de sa valeur.* — Ah! ah!...

M. Jules. — Je dirai encore à monsieur...

Gaviolini. — Pardon, mon garçon... Je ne veux pas abuser de vos instants. Les miens sont également précieux. Envoyé ici pour faire un compte rendu fidèle de la fête, je vous demanderai d'abord : où en sommes-nous?

M. Jules. — Eh bien! monsieur, nous en sommes sur les dents. Depuis deux jours... (*Grand vacarme.*)

Gaviolini. — Qu'est-ce que c'est que ça?

M. Jules. — Ah! je ne suis pas fâché que monsieur juge par lui-même... Ça, monsieur, c'est la ronde. Voilà au moins la dix-huitième fois qu'elle passe par ici, et chaque fois le ménage est à recommencer.

Gaviolini s'avance vers la droite, où se trouve le hall de l'escalier; mais il aperçoit l'Ambassadeur et se dissimule aussitôt, très vexé d'être surpris en conversation familière avec le valet de chambre de Chailly-Descombes.

Un imposant cortège envahit le vestibule : Chameroy en tête; tout le personnel de l'Ambassade, l'inspecteur général de la police; agents, domestiques, ouvriers, etc. Ils palpent les meubles. Son Excellence elle-même secoue le cadre du grand tableau.

Poussière, éternuements.

Le cortège opère sa sortie par la gauche.

M. Jules, *mélancolique.* — Monsieur voit?

Gaviolini, *passant à gauche.* — Attendez... Venez dans ce petit coin...

Voix de Musigny, *du même côté.* — Et le grand secours? A-t-on essayé le grand secours? (*Il passe en courant, et heurte violemment Gaviolini.*)

Gaviolini, *prenant son nez à deux mains.* — Oh!

Musigny, *sans le regarder.* — Pardon... (*Il va disparaître à droite.*)

Gaviolini, *le retenant.* — Eh!... Musigny!...

Musigny. — Vous, Gavio? Quel hasard?

Gaviolini. — Deux mots?

Musigny. — Oui... Non... Pas le temps... Suivez-moi...

Ils causent en courant l'un après l'autre. Ils parlent très haut, à cause du charivari des tapissiers.

Gaviolini. — Venu... la fête...

Musigny, *hurlant.* — Ah!...

Gaviolini. — Compliments... Local merveilleux!...

Musigny. — Tout prévu, jusqu'à l'incendie. (*Il fait halte au pied de l'escalier, où est installé un bassin avec des jets d'eau.*) Tenez, ceci, cette fontaine, qui ce soir sera lumineuse...

Gaviolini. — Très joli, très rafraîchissant...

Musigny. — C'est le grand secours : simple prise d'eau en cas de sinistre dû à la malveillance.

Gaviolini. — Parfait!

Musigny. — Nous avons même, au premier, des sacs de sauvetage! Il y en a un spécial pour l'Empereur, d'une étoffe plus précieuse... Croiriez-vous? La Morvandière, qui n'est pas à moitié snob, voulait le faire frapper tout du long aux armes de Sa Majesté.

En traversant le vestibule, Gaviolini essoufflé se laisse choir sur une banquette.

Gaviolini. — Ouf!... (*Il tire son carnet.*) Pardon... (*Il note. Pendant ce temps, Musigny s'esquive.*) Voilà... Eh bien! Parti!... Mais que vois-je? La gracieuse duchesse de Xaintrailles! Celle-ci du moins n'aura pas de prétexte pour me laisser en plan. (*S'avançant vers Yvonne.*) Madame la duchesse de Xaintrailles...

Yvonne. — Monsieur Gaviolini.

Shake-hand.

Gaviolini. — Mettez-vous là, madame, et subissez la question. (*Gaiement, elle s'assoit. Gaviolini consulte ses notes.*) J'ai mon décor, j'ai... Ah! vous devez connaître des choses... piquantes, de la famille impériale.

Yvonne. — Peut-être.

Gaviolini. — Dites-moi.

Yvonne. — Quoi?

Gaviolini. — Tout, au hasard.

Yvonne, *cherchant.* — Eh bien!... Sa Majesté... (*Plus vivement.*) Elle a un frère.

Gaviolini. — Oui, Paul, tout à l'heure. Procédons par ordre. D'abord... (*D'une voix d'annonce.*) l'Empereur!

Yvonne. — Quel esprit mesquin! Il peut devenir l'arbitre de l'Europe, il est souverain absolu : et il ne songe qu'à compromettre son autorité dans des intrigues de palais où il n'a que faire; il joue au plus

fin avec des femmes, qui pourraient bien, à sa confusion, se trouver un jour les plus fines.

GAVIOLINI. — Enfin, vous ne gobez pas Sa Majesté... Pardon, madame, tout ceci est palpitant, mais soyons pratiques : dites-moi des choses que je puisse télégraphier.

YVONNE. — A quel Gaviolini d'abord est-ce que je parle? Au valseur, au jeune premier, à l'homme qui sait tout, qui peut tout...

GAVIOLINI. — Au journaliste, plus simplement.

YVONNE, *du bout des lèvres.* — Journaliste...

GAVIOLINI. — Ah! je vous conseille



— METTEZ-VOUS LA, MADAME, ET SUBISSEZ LA QUESTION.

de dédaigner ce titre-là. L'heure est bien choisie! Avez-vous des yeux pour ne point voir? Cette fête qui se prépare est cependant une comédie instructive, et vous y assistez de la coulisse. Quels sont les personnages de premier plan? Une Cour, une Ambassade : le Pouvoir Monarchique et la Diplomatie. Seulement, ces beaux premiers rôles sont des pannes... ou, pour parler en philosophe, ces puissances de cérémonie sont illusoires : elles tremblent devant les puissances réelles de l'humanité. La Cour tremble devant la Révolution : parce que l'Empereur va faire quatre pas dans la rue et vient ici boire un doigt de vin de Champagne, piquer une truffe du Périgord, depuis huit jours on ne circule plus dans le quartier, on ne dort plus à l'Ambassade... Mais la dynamite n'est rien encore auprès de l'Opinion, qui a le journalisme pour porte-voix, et qu'avec votre permission, madame, je représente ici. Devant elle — je n'ose pas dire devant moi, — souverains et ambassadeurs tremblent également. Si l'on savait seulement que je suis là, vous verriez tous ces agités lâcher à qui mieux mieux leurs rondes ridicules, leurs sondages de parquets, leurs auscultations de murs et s'empresser autour de ma personne : Son Excellence pour avoir un bon article, tel autre pour être cité sans que j'écorche l'orthographe de son nom, tel autre encore pour apprendre les petites nouvelles du ministère, qui sait? pour obtenir ma protection... Enfin, madame, dans cette maison qui appartient à la France, où commande un ambassadeur, où un Empereur doit souper ce soir, il n'est que deux autorités qui comptent : la Police, — et la Presse.

Grand bruit. Toute la figuration rentre en scène, comme à un final d'opérette, Gaviolini, qui n'a plus de raisons pour se dissimuler, marche résolument vers Chameroy.

GAVIOLINI. — Monsieur l'ambassadeur...

L'AMBASSADEUR. — Quelle heureuse surprise! Quelle bonne fortune! (*Il lui tend la main.*) Cher monsieur Gaviolini... Nous vous aurons ce soir? A quel hôtel êtes-vous descendu? Vous nous voyez dans un branle-bas... (*Il s'arrête, craignant que l'expression soit trop forte, et il se caresse les favoris. Après réflexion, il répète :*) dans un véritable branle-bas.

GAVIOLINI, *à la fois respectueux et protecteur.* — J'admire, monsieur l'ambassadeur, j'admire... Mme l'Ambassadrice se porte bien?

L'AMBASSADEUR, *avec décision.* — Supérieurement... Avez vous besoin... (*Sportif*) de quelques tuyaux? Frécourt est là...

FRÉCOURT. (*Shake-hand.*) — A votre disposition, mon cher Gaviolini. (*Mystérieusement.*) Il se passe des faits de toute première importance...

GAVIOLINI, *à son aise.* — Je réclamerai vos lumières dans quelques instants. Continuez donc vos explorations, je vous en prie.

Le cortège passe. Gaviolini retourne vers Yvonne, mais LA MORVANDIÈRE se précipite.

LA MORVANDIÈRE. (*Les deux mains.*) — Mon cher ami... Ce bon Gaviolini... Vous

savez, tous les renseignements... toutes les indications que vous pouvez souhaiter... Joli article à faire. Vous parlerez un peu de mes petites inventions, hein? Le sac...

GAVIOLINI. — Ah! oui, le sac...

LA MORVANDIÈRE. — Venez donc voir encore... (*Il l'entraîne.*)

YVONNE, *restée seule*. — Pourquoi l'Empereur s'est-il donné la peine de contrarier nos projets? A quel titre? Dans quel intérêt?

GAVIOLINI, *revenant*. — Pardon, chère madame, je... Oh!

CHAILLY-DESCOMBES, en pantalon à pied, se précipite sur Gaviolini et lui saisit les mains.

CHAILLY-DESCOMBES. — Mon cher, cher ami... Mon valet de chambre est idiot. Il ne m'avait pas averti. Et je dormais!

GAVIOLINI, *plutôt froid*. — Désolé... Mais j'étais en si heureuse compagnie que...

CHAILLY-DESCOMBES. — Ah!... Vous avez bien passé la nuit, madame?

YVONNE, *distraitement*. — Très bien, merci.

CHAILLY-DESCOMBES, *bas à Gaviolini*. — Un mot.

GAVIOLINI, *de même*. — Tout à l'heure.

CHAILLY-DESCOMBES, *le tirant à l'écart*. — C'est pour Vienne...

YVONNE, *à part*. — Il est clair que s'il me plaît de le revoir, aucune puissance humaine ne m'en empêchera... Mais où? puisque la comtesse est partie... Hélas! mon pauvre prince! Il m'aime tant, et si discrètement!

CHAILLY-DESCOMBES, *à Gaviolini*. — Voyons...

GAVIOLINI, *se rapprochant d'Yvonne*. — Je ne sais rien du tout, rien du tout...

CHAILLY-DESCOMBES. — Je te reverrai tout à l'heure?

GAVIOLINI, *évasivement*. — Oui, oui...

Chailly-Descombes sort.

YVONNE. — Vous avez l'air bien froid avec M. Chailly-Descombes? Je le croyais votre ami intime.

GAVIOLINI. — Il me pose des questions auxquelles je ne veux pas répondre, vous savez bien pourquoi.

YVONNE. — Comment? Pas du tout.

GAVIOLINI. — Vous ne savez pas que votre mari et Chailly désirent tous les deux une même chose, et se sont adressés à moi tous les deux?

YVONNE. — C'est la première nouvelle.

GAVIOLINI. — Alors, je me tais. Apparemment, Xaintrailles veut vous faire une surprise.

YVONNE. — Parlez, au contraire, je vous en prie.

GAVIOLINI. — Eh bien! ils prétendent tous les deux au poste de premier secrétaire qui est vacant à Vienne.

YVONNE, *à part*. — A Vienne! Francis veut m'emmener d'ici! C'est trop fort!... (*A Gaviolini.*) Et?

GAVIOLINI. — Et je regrette de ne pas avoir vu votre mari : j'ai une bonne nouvelle à lui donner, son succès est presque assuré.

YVONNE, *se contenant à peine*. — Dites-le-lui, le voici.

FRANCIS. (*Même entrée que les précédents, les deux mains.*) — Mon cher, est-ce croyable! Je viens de passer ici deux fois : il paraît que vous y étiez et je ne vous ai pas vu!

GAVIOLINI. — Pouvez-vous m'accorder un instant?

FRANCIS. — Venez donc par ici.

Ils entrent dans le cabinet de Chailly-Descombes, qui est libre, la porte ouverte à deux battants. Ils s'y enferment.

YVONNE, *seule. Elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle marche à grands pas.* — Ainsi, tout le monde se ligue contre une innocente amitié! Après l'Empereur, mon mari. Intrigue de cour, machination administrative, et partout la même hypocrisie!... Pourquoi Francis s'avise-t-il aujourd'hui d'être ambitieux? Pour m'éloigner de Paul, c'est clair. Ces précautions sont flatteuses! A-t-il le droit d'être jaloux?... Suis-je jalouse de son Anglaise, moi?... Du moment que je sais qu'il ne se passe rien de mal entre eux!... Est-ce que je fais rien pour les séparer? Est-ce que je souffre? (*Elle porte la main à ses yeux et répète avec égarement.*) Est-ce que je souffre?

M. HENRY, *valet de chambre de Francis, entre portant une lettre sur un plateau.* — Madame la duchesse ne sait pas où est monsieur le duc? Voici une lettre qu'on apporte pour lui et on demande la réponse.

YVONNE. — Donnez... M. le duc va revenir.

Il sort. Yvonne jette un coup d'œil distrait sur l'enveloppe et reste un instant sans penser à rien. Puis elle entr'ouvre la porte du cabinet de Chailly-Descombes, et appelle :

Francis!...

Personne ne répond. Elle entre.

Tiens !... ils ne sont plus là !... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil*) Le revoir... Quand? Où? (*Elle se lève.*) Mais ce soir même, puisque la famille impériale doit venir au grand complet... (*Elle va s'accouder à la cheminée, regarde les invitations au cadre de la glace; puis son regard tombe sur une carte de visite posée devant la coupe de Sèvres, elle lit :*)

> *L'Archiduc PAUL*
>
> *étant retenu ce soir à la forteresse par les exigences du service, aura le regret de ne pouvoir assister à la fête de M. l'Ambassadeur de France, et lui en témoigne tous ses regrets, en le priant d'être son interprète auprès de Mme l'Ambassadrice.*

Encore! Cette plaisanterie continue !... Nous verrons.

M. Henry, *reparaissant.* — Pardon, madame... c'est pour la lettre : on dit qu'elle est très pressée.

Yvonne, *impatientée.* — Qu'on attende, M. le duc est occupé. (*Seule. Grande agitation. Mouvements. Tout d'un coup elle s'arrête. Son visage s'illumine. D'une voix entrecoupée.*) Partir... d'ici... c'est lui qui veut partir... d'ici... Alors... il n'a pas réfléchi... qu'en m'éloignant de l'archiduc... il s'éloignait aussi de... (*Presque un cri.*) Mais si... il y a pensé certainement... et cela lui est bien égal... comme cela m'est bien égal à moi aussi de quitter Paul... que je n'aime pas... et lui non plus n'aime pas sa vieille caricature d'Anglaise... Il n'y a rien de vrai dans toutes ces histoires-là... Ce qui est vrai, c'est que nous nous aimons tous les deux et que nous n'avons pas encore su nous le dire... Mais nous allons partir d'ici et recommencer à vivre... Je suis heureuse...

Elle fond en larmes. Dans son transport elle baise éperdument la lettre qu'elle tient. Alors elle éclate de rire.

Cette lettre... On attend la réponse... Plus souvent je vais déranger Francis quand il s'occupe de notre départ, de notre salut... Bah ! je peux bien décacheter les lettres de mon mari. (*Un regard sur l'enveloppe.*) Oh !... cette grande écriture d'homme !... (*Elle fait sauter le cachet. Lisant :*) *My love...* (*A la signature.*) *Your Dolly...* Ah !...

Elle est debout, raide.

La ronde fait invasion dans le cabinet de Chailly-Descombes. Cette fois, c'est Gaviolini qui marche en tête, accompagné de Xaintrailles, lequel semble radieux.



Un Agent frappe à coups de marteau sur la boiserie.

L'AMBASSADEUR, *penché*. — Là... les plinthes.

Un agent frappe à coups de marteau sur la boiserie, pour constater si elle sonne creux.

GAVIOLINI, *épouvanté*. — Mais finissez donc, c'est absurde... Si vous cherchiez une fuite de gaz, n'est-ce pas, vous ne vous amuseriez pas à faire flamber des allumettes : vous cherchez des explosifs, et vous tapez comme un sourd!

YVONNE, *à voix basse*. — Francis... (*Plus durement.*) Francis.

FRANCIS. — Quoi donc?

YVONNE. (*Elle lui tend la lettre ouverte. D'une voix brève :*) — Tenez... répondez... On attend.

FRANCIS. — Vous vous êtes permis... (*Bafouillant tout d'un coup.*) J'espère que vous n'allez pas croire... je vous expliquerai...

YVONNE. — Inutile, je comprends... (*Elle lui tourne le dos.*)

L'agent ayant terminé son examen, le cortège sort par la gauche.

GAVIOLINI, *très en verve, suit en faisant les grands bras et en fredonnant*. — Ah! la po... la po... la po... ah! la poli-i-ce!

XIII

L'Apothéose

Le petit salon de l'Ambassadrice. Les meubles rangés au mur. Illumination vieux style, uniquement de bougies.

A droite, la porte qui donne sur la salle des fêtes, est ouverte. A gauche, la porte qui donne sur un salon réservé à Leurs Majestés et à Leur Auguste famille, est close. — La porte du fond, qui donne sur l'escalier, est ouverte. Solennité de l'escalier. Sur les marches : laquais en poudre, et plantes exotiques.

Au seuil, l'AMBASSADRICE et L'AMBASSADEUR se font pendant. Son Excellence en uniforme : habit noir avec quelques agréments sentant le cirque, et boutons d'or. Une commanderie locale au cou (l'ordre des Saints-Innocents). La légion, discrètement, dans l'incognito de la brochette. La marquise de Chameroy, toujours Louis XIII; le costume de Jane Hading en Marion Delorme, dans *le prince d'Aurec*. Diamants anciens.

Le personnel de l'Ambassade est semé avec art, et à peu près suivant l'ordre hiérarchique, d'un bout à l'autre du salon. Boutons d'or. CHARLET ganté. Il sourit. Son épouse est tellement dans la note et dans la tradition, qu'on voit tout de suite qu'elle a appris cela au Conservatoire. Prodigieuses manches de velours turquoise-malade. Pas un bijou.

Silence. Immobilité du musée Grévin.

Seule, LA DUCHESSE DE XAINTRAILLES vit. Elle est assise, dans une pose relativement abandonnée.



— VOUS RENONCEZ A ROMPRE AVEZ L'ANGLETERRE

MUSIGNY et LA MORVANDIÈRE l'entourent. Elle parle avec feu. Sa toilette semble fort mal appropriée à d'aussi graves circonstances : toute lingerie et dentelles, tunique de dessous ajustée, en linon, tunique de dessus flottante, en angleterre. Des perles.

L'AMBASSADEUR, *sans qu'un muscle tressaille*. — Frécourt... Quelle heure?

FRÉCOURT. (*Rien qu'un petit battement d'artère à la tempe droite*). — Dix heures deux.

CHAILLY-DESCOMBES. — Dans douze minutes, les salons seront pleins. Dans treize minutes, Leurs Majestés arriveront.

YVONNE, *à Musigny, un peu trop haut*. — Moi, je le trouve superbe, le dénouement de *Nora*... Ce règlement de compte à froid, ce départ digne, le bruit de la porte... et, rideau...

FRANCIS, *faisant deux pas*. — Yvonne...

YVONNE. — Laissez-nous, mon cher, nos snobbismes ne se comprendraient pas : vous renoncer à rompre avec l'Angleterre, moi je fais les côtes de Norwège avec ces messieurs...

FRANCIS, *penché, à voix basse*. — Votre tenue m'afflige.

YVONNE, *bas*. — Consolez-vous, je vous assure qu'elle est parfaitement correcte.

C'est la vôtre qui ne l'est pas. Vous vous occupez de moi comme un bourgeois du Marais. M'en voilà réduite à vous proposer pour exemple... (*Elle désigne Charlet qui n'ose pas approcher de sa femme. Francis s'éloigne en haussant les épaules.*)

A partir de cet instant, un cortège ininterrompu de couples commence à défiler. Une brève station à la hauteur de l'Ambassadeur et de l'Ambassadrice, produisant un imperceptible remous, un inoffensif mascaret. Dans le salon, les rangs se forment, se tassent. Ces figurants semblent doués d'une compressibilité particulière. Peu de conversations, chuchotements en toutes langues, quelques signes de politesse, gestes mous.
Tous les hommes en uniforme, et remarquablement coiffés, ou chauves. Les toilettes de femmes, médiocres; quelques bijoux princiers. Sept ou huit beautés, types de races. Le reste, négligeable.
Un temps d'arrêt.
Gaviolini apparaît et fait halte dans l'encadrement de la porte ouverte. Il est seul en habit noir. On l'entend de très loin dire :

— Bonsoir, madame l'Ambassadrice... Monsieur l'Ambassadeur... Votre Excellence est bien?

Il s'avance, d'une démarche glissante. Il a l'air d'un maître de ballet qui conduit une entrée, car, à sa suite, le défilé, un instant coupé, recommence.

Yvonne. — Voici justement Gaviolini, qui a joué *Maison de poupée* cet hiver.

Gaviolini, *lui baisant la main.* — Il s'agit bien de cela! Vous n'auriez pas un crayon, madame? Croiriez-vous que j'ai oublié le mien!

La Morvandière, *détachant un somptueux portemine de sa chaîne.* — Le mien sera trop honoré de noter vos observations.

Gaviolini. — Merci, je veux croquer le suisse pendant que je l'ai encore dans l'œil. (*Le carnet de Tonnel. Il note.*)

Musigny. — Ah! son bicorne et sa hallebarde ne sont pas piqués des hannetons.

Francis, *bas à Mrs Huxley-Stone qui entre* (*manches bouillonnées*). — Parlons-nous à peine.

Mrs Huxley-Stone. — Bien.

Huxley-Stone, *mettant les pieds dans le plat.* — Mon cher duc, bonjour, oui!... Voulez-vous me conduire à la duchesse?

Francis, *évasivement.* — Pardon, je ne puis, je...

Yvonne, *marchant sur Mrs Huxley-Stone.* — Bonjour... (*Face-à-main.*) Oh! si jolie!...

Yvonne lui tourne le dos et va rejoindre Gaviolini.

Gaviolini. — Des noms, duchesse, des noms, des noms!... (*Musique de valse, à côté.*) Comment? Est-ce que l'on danse avant l'arrivée des Souverains?

Yvonne. — Non, non... Une valse pour rien... Le bal doit s'ouvrir par la contredanse officielle... D'ailleurs... (*Elle se penche. Au même instant, l'orchestre s'arrête.*) D'ailleurs, Leurs Majestés ont dans la place.

Gaviolini. — Comment?

Yvonne. — Oui... Vous voyez bien que leurs, Leurs Majestés sont dans la place. paru, étant allés les recevoir en bas.

Gaviolini. — Sapristi! moi qui voulais les cueillir à l'entrée!

Yvonne. — Elles sont présentement dans le salon réservé. Elles vont traverser celui-ci pour se rendre dans la salle des fêtes.

La foule se tasse d'elle-même, laissant un passage d'une porte à l'autre.

Gaviolini, *obéissant à la nécessité de faire des remarques.* — Beau coup d'œil... Que d'uniformes!... Voilà ce qui nous manque en France... Vous me croirez si vous voulez, duchesse; mais moi qui n'attache de prix qu'au mérite intellectuel, je donnerais bien cent sous pour avoir des boutons d'or sur mon habit noir.

Au premier rang de la haie, les ambassadrices de la *Triplice*. Elles causent très bas.

L'Allemagne. — Leurs Majestés sont au port.

L'Italie. — Et sans accident.

L'Autriche. — Tant mieux.

L'Allemagne. — Oh! de colossales précautions étaient prises.

L'Italie, *superstitieuse.* — Et puis, la France a la veine.

L'Allemagne. — On m'avait pourtant fait espérer qu'il viendrait des anarchistes d'Orléans.

L'Autriche (*face-à-main*). — Quelle splendide décoration! Que de jolies toilettes!

L'Italie. — Plus brillantes qu'aux bals du Château!

L'Allemagne. — Cela n'est pas suivant l'ordre, qu'on fasse plus de frais pour l'Ambassadeur de France que pour Sa Majesté.

L'Autriche, *lorgnant la toilette rutilante de la générale Puff.* — Mais, vous-même...

L'Allemagne. — Il faut bien se fortifier contre la satire : les Français sont un peuple si moqueur!

VOIX DIVERSES. — Chut !... chut !...

Grand silence, comme sur la place de la Roquette, un matin d'exécution, au moment où la porte s'ouvre. Celle du salon réservé s'ouvre en effet, et l'EMPEREUR passe le premier, accompagné de l'Ambassadeur.

Ils sont tournés l'un vers l'autre. Ils ne se disent rien.

Toutes les têtes s'inclinent. Gaviolini seul reste le nez en l'air. Puis il se penche vers Yvonne.

GAVIOLINI, *bas.* — Il ne ressemble pas à ses photographies.

YVONNE, *avec recueillement.* — Non.

Un temps.

L'IMPÉRATRICE paraît. Sa coiffure en pâté. Elle tient son éventail comme une cravache. La robe, vieille étoffe Louis XVI. Six millions de diamants.

L'Ambassadrice marche à côté d'elle. Elles sont tournées l'une vers l'autre, et sourient. Elles ne se disent rien.

Profondes inclinations.

GAVIOLINI, *cherchant le mot à dire.* — Il me semble... il me semble... qu'elle a un peu vieilli. Vous ne trouvez pas ?

L'HÉRITIER passe, avec l'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, sa jeune sœur, très mal habillée. Rumeur d'attendrissement.

GAVIOLINI, *avec une désinvolture bienveillante.* — Tiens ! Quel est ce petit officier ? Il est gentil.

YVONNE. — C'est Son Altesse Impériale Monseigneur l'Archiduc Héritier.

GAVIOLINI. — Ah ! parbleu, oui !... Je ne le reconnaissais pas. Il a coupé sa moustache ?

YVONNE. — Elle n'a pas encore poussé.

Quelques seigneurs sans importance. Puis la foule s'ébranle ; mais Gaviolini passe le premier immédiatement après Lutzbourg qui fermait la marche. Il bouscule même le comte, qui, gigantesque, toise ce petit Parisien avec un olympien mépris.

GAVIOLINI. (*Il inspecte la salle d'un rapide coup d'œil. Vivement, il note.*) — Carré long, blanc, or, petits amours fort relief, tout or ; au fond, orchestre militaire, circulation vers le buffet à gauche. — Et maintenant, mon fils, de l'œil, de l'oreille, du jarret. Ceci est de l'histoire, et tu es témoin.

Il avise l'Empereur, qui s'entretient maintenant avec la marquise de Chameroy. Il marche résolument vers Sa Majesté, et se glisse derrière elle.

Un jeune officier, qui remplit les fonctions de maître des cérémonies, s'incline profondément devant le Souverain, et lui parle à voix basse.

L'EMPEREUR. — Prenez les ordres de l'Impératrice.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. (*Il s'avance vers l'Impératrice, qui s'entretient, à quelque distance, avec le marquis de Chameroy. Même étiquette.*) — Sa Majesté daigne-t-elle ordonner la première contredanse ?

L'IMPÉRATRICE, *de la tête et de l'éventail.* — Oui.

Signe à l'orchestre. Ritournelle du quadrille d'*Orphée aux Enfers*.

GAVIOLINI. — Bravo ! Bon choix ! Le chahut des dieux.

Les places :

Sur le grand côté, onze couples. Au milieu, l'Empereur avec l'Ambassadrice. L'Archiduchesse Théodora, sa fille, lui fait vis-à-vis avec Chailly-Descombes. L'Héritier, qui mène la duchesse de Xaintrailles, se trouve à côté de la Princesse sa sœur.

Sur le petit côté, cinq couples. Au milieu, l'Impératrice, que mène l'Ambassadeur.

Tous les spectateurs restent debout.

Gaviolini se trouve étroitement serré entre le premier rang des curieux et le dos de Sa Majesté.

Silence imposant.

Nouveau signe au chef d'orchestre. Reprise du quadrille.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant la figure.* — Pantalon !

GAVIOLINI, *très étonné.* — Hein ?

L'EMPEREUR, *à Mme de Chameroy.* — Je ne me lasse pas d'admirer cet hôtel, madame. Belle demeure.

L'AMBASSADRICE. — Désormais historique, Sire.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *d'une voix de commandement.* — En avant... Traversez !...

GAVIOLINI. — Oh ! oh !

L'EMPEREUR, *oubliant tout à fait de danser.* — La France est magnifiquement logée dans mes Etats.

L'AMBASSADRICE. — Pourvu qu'elle le soit un peu confortablement dans le cœur de Votre Majesté...

GAVIOLINI. — Bien ! Bon mot !

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *du ton d'un homme qui ne badine pas.* — En avant... Traversez !

L'AMBASSADRICE, *timidement.* — Sire...

L'EMPEREUR. — Ah ! pardon... (*Il lui prend la main.*)

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *à tue-tête.* — Traversez !!!

L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, *croisant Sa Majesté.* — Voyons, papa...

GAVIOLINI, *enchanté.* — Charmant, charmant... (*Il fredonne.*) La, la, la... la, la, la... en mesure, en mesure.

Chailly-Descombes, ayant traversé avec l'Archiduchesse, se trouve maintenant à la place de l'Empereur, devant Gaviolini qui lui adresse un petit signe d'encouragement.

L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, *à Chailly-Descombes.* — Est-ce qu'on dansera tout à l'heure rien que pour s'amuser ?

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. — Traversez !

GAVIOLINI. — Ce matin, c'était un chantier de construction, ce soir, c'est un champ de manœuvre.

L'Empereur arrive à sa place bien après que l'orchestre s'est tu. Il fait un petit salut très gauche à la marquise de Chameroy, et demeure à court d'idées. Gaviolini, désespérant de plus rien entendre qui soit d'un intérêt européen, manœuvre vers l'Impératrice. Il parvient à se poster derrière elle.

L'AMBASSADEUR, *faisant valoir ses favoris.* — Lorsque je représentais mon pays... (*Ritournelle de la seconde figure.*) auprès de Sa Majesté la Reine d'Angleterre...

GAVIOLINI, *prêtant l'oreille.* — Ah ! ah !

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. — En avant deux !

GAVIOLINI. — Oh !

L'AMBASSADEUR, *poursuivant.* — J'ai eu plusieurs fois l'honneur de valser avec Son Altesse Royale la Princesse de Galles.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *insistant.* — En avant deux !

L'IMPÉRATRICE. — ...

Elle s'excuse d'un geste et traverse la longue salle, de l'allure d'une personne qui n'a jamais marché seule devant le monde. Son vis-à-vis lui fait une révérence qui prend trois mesures de trop.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *précipitant le mouvement.* — Passez ! En avant deux ! Reculez !

L'IMPÉRATRICE, *se retrouvant à côté de l'Ambassadeur.* — Cette fête est charmante, monsieur l'ambassadeur, et la température ne m'en paraît pas excessive.

L'AMBASSADEUR, *enivré.* — Votre Majesté me met au comble de la joie.

L'IMPÉRATRICE. — Je suis née en Allemagne, où l'on sait ce que c'est qu'une maîtresse de maison. Mme de Chameroy...

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. — En avant deux !

L'Ambassadeur, qui doit se détacher de Sa Majesté, lui jette un regard de supplication et de désespoir.

L'IMPÉRATRICE, *avec magnanimité.* — Allez, monsieur, allez.

Chameroy pousse une pointe vers son vis-à-vis, et balance, avec réserve mais avec grâce.

Fin de la figure. Gaviolini se dirige vers l'Héritier et arrive à se faire une place derrière lui, quelques instants avant la pastourelle.

L'HÉRITIER, *plus animé que de coutume, toujours très bien élevé, récite à Yvonne des phrases correctes qui semblent tirées d'un catéchisme de la civilisation puérile et honnête.* — C'était un grand plaisir pour ma sœur et pour moi de venir danser ce soir à l'ambassade de France, madame la duchesse.

YVONNE, *souriante, un peu maternelle.* — En vérité, Monseigneur ?

L'HÉRITIER, *très naïvement.* — Oh ! oui... (*Il se passe la main sur les cheveux, à rebrousse poil, pour constater si sa Bressant est bien de niveau.*)

YVONNE. — On dit que Votre Altesse Impériale aime la danse avec passion.

L'HÉRITIER, *après avoir cherché mieux.* — Oh ! oui... (*Il regarde Yvonne avec les yeux de Chérubin.*) — Je ne vous cacherai pas qu'au Château... la danse, ce n'est pas amusant... excepté quand nous dansons dans nos appartements entre nous pour nous amuser... Mais la danse... qui est un exercice militaire comme ce soir... (*Il devient pourpre.*) C'est-à-dire que ce soir au contraire, avec vous...

YVONNE. — Votre Altesse Impériale me comble...

L'HÉRITIER. — Oh ! madame... (*Sa voix s'étrangle.*) Je n'oublierai le jour où je vous ai vue pour la première fois.

Pendant ce temps-là, le vis-à-vis du Prince fait consciencieusement ses évolutions et finit par remettre sa dame aux mains de Son Altesse, qui ne s'est pas encore aperçue que l'on dansât. La conversation est interrompue. L'Archiduc lui-même fait le cavalier seul. Il se retrouve enfin auprès d'Yvonne. Il reprend :

Je ne peux jamais danser cette figure-là sans penser à mon oncle.

YVONNE. — Votre... l'oncle de Votre...

L'HÉRITIER, *de nouveau pourpre.* — Oui, mon oncle, l'archiduc Paul.

YVONNE, *ailleurs.* — Ah !...

L'HÉRITIER, *étourdiment.* — Vous n'avez pas idée des cavaliers seuls qu'il nous esquisse dans l'intimité... Je veux



A cet instant, l'Héritier s'approche de sa sœur et lui enlace la taille.

dire... J'ai tort... D'ailleurs, il raconte que c'est une danse française. (*Très inquiet, et perdant la notion des distances.*) Cela ne vous choque pas, au moins?

YVONNE. — C'est au contraire un spectacle qui touche, Monseigneur. Notre grand roi Henri IV jouait au cheval avec ses enfants.

L'HÉRITIER, *très content sans savoir pourquoi.* — Vraiment? (*Il fait un faux mouvement et donne un renfoncement à sa sœur qui se trouve près de lui.*)

L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA. — Pousse-toi donc! (*Elle le bouscule.*)

L'HÉRITIER, *furieux.* — Tu en as des façons!

GAVIOLINI. — « Pousse-toi donc! Tu en as des façons! » Quelle aimable cordialité! Cette famille impériale pourrait servir de modèle à nos familles bourgeoises les plus unies.

La contredanse officielle prend fin après un galop d'un train extrêmement modéré.

MUSIGNY, *rencontrant Gaviolini, et lui saisissant la main avec la cordialité des jours de fête.* — Eh bien? Vous êtes content?

GAVIOLINI. — Je suis ravi des Princes. (*Il saisit Musigny par un bouton d'or de son habit.*) Figurez-vous... (*Le bouton cède, Musigny s'échappe.*) Tiens! Un souvenir... (*Il met le bouton dans sa poche.*)

L'AMBASSADRICE D'AUTRICHE, *à celle d'Allemagne.* — Il me semble que la contredanse n'a donné lieu à aucune manifestation significative.

LA GÉNÉRALE PUFF, *méfiante.* — Attendez, attendez...

Musique de valse.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *se précipitant vers l'orchestre.* — Silence! (*Il se précipite vers l'Impératrice.*) Sa Majesté daigne-t-elle ordonner la valse? (*Signe affirmatif de l'Impératrice. Il se précipite vers l'orchestre.*) La valse!!!

GAVIOLINI. — Eh! eh! voilà l'archiduchesse Théodora qui danse avec La Morvandière... Heureux coquin!... (*Un tour.*) Avec Musigny à présent... (*Un tour.*) Avec... avec un page, un simple page... Avec tout le monde, alors?... (*Après réflexion.*) « J'avais l'honneur, l'autre semaine, de valser avec Son Altesse Impériale... » Ça ne ferait pas mal... (*Il rejoint la duchesse de Xaintrailles.*) Pardon, chère madame, on dirait que l'Archiduchesse danse avec n'importe qui.

YVONNE. — Oui, oui...

GAVIOLINI. — Aimable sans façon... Pardon... Puisqu'elle danse avec le premier venu, ne croyez-vous pas que je pourrais aller... en toute humilité... lui offrir mon... abatis?

YVONNE. — Elle danse avec le premier venu, parce que tout le monde ici est présenté...

GAVIOLINI, *vexé.* — Sauf moi... Bah! elle ne connaît pas tous ces gens-là au point de mettre leur nom sur leur figure.

YVONNE. — Et votre habit?

GAVIOLINI. — Mon habit, le seul, c'est juste... Sotte mode!... D'ailleurs, entre nous, chère madame, la princesse valse comme une toupie.

A cet instant, l'Héritier s'approche de sa sœur et lui enlace la taille. L'Impératrice, à cette vue, sourit, et se penche familièrement vers l'Ambassadeur ému. L'Empereur se tient debout dans l'encadrement de la porte, et regarde en souriant ses deux enfants qui dansent. Tableau. Rumeur respectueuse.

L'AMBASSADRICE D'ALLEMAGNE. — La voilà, tenez, la manifestation.

L'AMBASSADRICE D'ITALIE. — Ils veulent montrer qu'ils se sentent ici chez eux.

YVONNE, *à Gaviolini.* — Regardez, regardez!

GAVIOLINI. — Quoi donc?

YVONNE. — L'Archiduc et l'Archiduchesse valsent ensemble, l'Empereur a les larmes aux yeux.

GAVIOLINI. — Moi aussi.

YVONNE. — Vous allez me juger bien enthousiaste, bien vieux jeu : je ne puis voir, sans être remuée profondément, Leurs Majestés donner à ma patrie une pareille marque de leur affection.

FRÉCOURT. (*Il arrive tout en sueur.*) — Eh bien?

YVONNE. — Ah!

GAVIOLINI. — Ah!

Ils se pressent les mains.

MUSIGNY, *à Mme Charlet.* — C'est bien tout de même, des souverains qui ne font pas leur poire.

Mme CHARLET. — De quoi? Je le remettrai à sa place, ton Héritier. Il me débitait déjà son compliment, quand, sur un signe de l'Empereur, il me lâche pour faire pivoter sa sœur.

MUSIGNY. — Sache te sacrifier à ton pays.

GAVIOLINI. — J'ai besoin de prendre l'air.

YVONNE. — Moi aussi.

Ils retournent dans le petit salon, absolument désert. Yvonne se laisse choir sur un canapé. Mais presque aussitôt, elle se redresse et tire Gaviolini par la manche.

GAVIOLINI. — Hein? Quoi?
YVONNE. — L'Empereur.

L'Empereur traverse en effet le salon et se dirige vers l'escalier. L'Ambassadeur et plusieurs personnages de marque l'accompagnent. Gaviolini prend une attitude militaire : il est officier de réserve.

GAVIOLINI. — Sa Majesté se tire déjà?

YVONNE. — Non. Elle va jouer.

GAVIOLINI. — Où cela?

YVONNE. — Dans le cabinet de Chailly-Descombes, au rez-de-chaussée.

GAVIOLINI. — J'y cours... pardon... le devoir!...

Il sort. L'archiduc Paul apparaît au même instant. Il est en grande tenue, bleu, blanc et or. Il porte sous le bras son casque or et argent. Il regarde de tous côtés avec un effarement comique. — Musique à la cantonade.

PAUL. — Personne... (*Il aperçoit la duchesse.*) Ah! voilà une veine, par exemple! Duchesse, je ne suis venu que pour vous voir, et je vous trouve du premier coup!

YVONNE. — Vous, Monseigneur! Mais je croyais...

PAUL. — Chut! Je suis en bombe... L'Empereur?

YVONNE. — Il vient de descendre. Il joue. Votre Altesse Impériale peut sans inconvénient entrer dans la salle des fêtes. (*Elle fait un pas de ce côté.*)

PAUL, *la retenant.* — Vous n'y pensez pas! Et l'Impératrice? Ma belle-sœur est d'origine allemande : elle ne badine pas avec la discipline.

YVONNE. — Eh bien! restons ici...

PAUL. — Non, c'est un passage... Au fait, le salon de l'Empereur... Puisque mon frère est au jeu, il ne remontera pas de si tôt.

YVONNE. — Mais puis-je...

PAUL. — Parbleu! vous passerez avec moi.

En effet, l'officier qui garde la porte s'efface respectueusement devant Son Altesse Impériale.
Le salon de l'Empereur.
Aucune disposition particulière. Seulement, près de la fenêtre, une petite table de collation pour les Souverains, avec Leur vaisselle, Leur verrerie et Leur argenterie
Yvonne et Paul s'installent. Elle est prise d'un fou rire.



— JUREZ SÉRIEUSEMENT.

PAUL. — A la bonne heure!

YVONNE. — Votre Altesse Impériale m'excusera. Je suis prise d'une gaieté... assurément un peu trop libre... quand je vois à quelles précautions un prince est obligé. Votre Altesse me rappelle... non...

PAUL. — Je vous en prie.

YVONNE. — Votre Altesse me rappelle mon frère, qui faisait son volontariat, il y a quatre ans. Je ne vivais plus que le dimanche, cette année-là... Quand, par hasard il n'avait pas de permission, il s'habillait en civil et venait quand même. Nous l'emmenions aux courses, et j'avais des peurs affreuses lorsque nous rencontrions un de ses officiers. Je lui mettais mon ombrelle devant le nez.

PAUL, *tenant les mains d'Yvonne et les baisant.* — Et vous ne vous doutiez pas

qu'un jour, une Altesse qui vous aime ferait, pour passer quelques minutes avec vous, les mêmes extravagances que votre frère.

Yvonne. — Monseigneur, Monseigneur...

Paul, *avec feu.* — Ah! pour que ces jolis souvenirs de votre enfance vous soient revenus à mon propos, il faut qu'à présent j'aie vraiment une place dans votre cœur. Duchesse, vous m'en voyez touché. Mais donnez-moi une preuve de vos sentiments. J'ai fait une folie ce soir, vous en ferez une demain. Vous viendrez...

Yvonne, *déjà rebelle.* — Mais, Monseigneur...

Paul, *impatienté.* — Eh! Sapristi, madame, ne deviez-vous pas venir au Château il y a huit jours? Vous avez toujours l'air de trouver que je vais trop vite en besogne. Nous ne pouvons pas, nous autres, prendre les mêmes délais que les gens du commun... Napoléon...

Yvonne. — Il avait le monde à conquérir.

Paul. — Ça ne se fait plus... Vous détournez la conversation. Demain vous quitterez l'Ambassade à deux heures. Personne ici n'a le pouvoir de vous y retenir. Ce n'est pas dans les termes où vous êtes avec votre mari...

Yvonne. — Comment, dans les termes?...

Paul. — Je sais tout... son Anglaise...

Yvonne, *à elle-même.* — Au fait...

Paul. — Vous irez tranquillement à pied jusqu'à la gare. Vous prendrez le train de deux heures et demie. Au bout de trois quarts d'heure vous descendrez à une petite station que vous savez. Vous y trouverez ma voiture...

Yvonne. — Qui me conduira, Monseigneur, à une petite maison que je sais aussi. Jamais!

Paul. — Etiez-vous décidée, oui ou non, à me rencontrer chez la comtesse au Château? Quelle différence? Est-ce la solitude qui vous effraie? Vous défiez-vous donc de moi? Car je n'ose espérer que ce soit de vous-même.

Yvonne. — Si je faisais cette folie... mais non...

Paul. — Alors, c'est l'Empereur qui aura le dernier? Vous n'êtes pas femme.

Yvonne, *à part.* — Tant pis... (*A Paul.*) Du moins Votre Altesse Impériale me jurerait....

Paul. — Eh! tout ce que vous voudrez. Mais jurez à votre tour.

Yvonne. — Que?...

Paul. — Que quoi qu'il arrive d'ici à demain vous viendrez... (*Silence.*) J'attends... Je ne partirai d'ici que si j'emporte votre parole.

Yvonne. — Monseigneur...

Paul, *sec.* — Bien, je reste.

Voix d'un chambellan, *dehors, à l'officier qui garde la porte.* — Sa Majesté a fini la partie. Elle remonte.

Yvonne. — Venez vite.

Paul, *très calme.* — Jurez.

Yvonne. — Eh! tout ce que vous voudrez.

Paul. — Jurez sérieusement.

Yvonne. — Je jure.

Paul. — Que vous viendrez?

Yvonne. — Que je viendrai.

Paul. — Bien.

Elle le fait sortir par la porte du fond. Ils voient l'Empereur sur le palier. Ils se dissimulent. Aussitôt que Sa Majesté est passée, ils descendent.

Paul, *à son chasseur.* — Fais avancer ma voiture, sans appeler.

Voix en haut. — Les équipages de Leurs Majestés!

Yvonne. — Ah! mon Dieu!

Paul. — Je croyais que l'Empereur restait à souper.

L'Empereur paraît, en haut de l'escalier, accompagné de l'Ambassadeur. Au même instant, le chasseur de l'Archiduc revient.

Paul. — C'est juré?

Yvonne. — Mais oui, partez vite.

Il s'esquive. Yvonne s'écarte pour laisser passer le cortège impérial. Au moment où elle va remonter, Gaviolini, éperdu, lui tombe presque dans les bras.

Gaviolini. — Ah! madame!.. .Ah! duchesse!...

Yvonne. — Qu'y a-t-il?

Gaviolini. — L'archiduc...

Yvonne, *tressaillant.* — Hein? L'archiduc?

Gaviolini. — Oui, l'héritier... Le Prince Impérial.

Yvonne, *respirant.* — Ah!

Gaviolini. — Il est d'une affabilité!

Yvonne, *sans savoir ce qu'elle dit.* — Oui, charmant, charmant.

Gaviolini. — Croiriez-vous? Son Altesse Impériale... a bien voulu... me marcher sur le pied... et Elle a daigné m'en exprimer Son regret!

XIV

L'Homme tatoué

La « petite maison » de l'Archiduc Paul, à quelques lieues de la Capitale.

Une chambre à coucher, où rien ne trahit la chambre à coucher : le lit est embusqué dans une alcôve absolument close par un rideau, que l'on manœuvre comme le rideau de Bayreuth ; un système de cordons le fronce en biais et l'ouvre en le drapant.

Les tentures, bleu-paon. Les boiseries, blanc et or. Ameublements bourgeois.

Les sièges : moquette, et bois noir de style français Napoléon III.

Au centre, une table ronde, avec une suspension comme au temps où l'on passait les soirées en famille.

Vis-à-vis de la cheminée, surmontée d'une glace, une lourde commode, également surmontée d'une glace.

Sur le marbre de la commode, pêle-mêle, en des cadres à chevalets, toutes les photographies décolletées de la rue de Rivoli. Deux cartes en hauteur se font pendant : Sarah Bernhardt et la Duse. Jean de Reszké est collé sur la glace. Une Léda et un cygne d'albâtre flirtent à l'américaine.

Sur la cheminée, magnifique garniture empire. C'est la même que dans la chambre d'Yvonne, à l'Ambassade.

C'est la même que dans le salon de la duchesse douairière à Paris :

L'Amour et Psyché faisant pendule, entre deux urnes, avec deux candélabres aux extrémités.

Devant le foyer, un écran aux armes impériales.

Une collation est servie, sur une table volante. Gâteaux, verres, fausse bouteille de champagne en cristal à goulot d'or et à faux bouchon d'or.

Au mur, quelques cadres. Peintures françaises d'exportation, léchées.

A gauche de l'alcôve, un tableau de sainteté : une petite lampe, accrochée à une potence de fer forgé, est allumée devant cette image.

L'Archiduc Paul, en veston.

Le comte de Lutzbourg, petite tenue, sans dorures. La veste, trop courte, exagère l'effet de longueur de ses jambes. Nu-tête.

Il tient une énorme botte de fleurs. Il passe une à une ces fleurs à l'Archiduc, qui s'efforce de les disposer avec art dans plusieurs vases fort laids.

Paul. — Ici, comte, ce chrysanthème.

Lutzbourg. — Oui, monseigneur. (*Il obéit.*)

Un temps.

Paul. — Cette rose.

Lutzbourg. — Oui, monseigneur.

Paul. — Et pour terminer, cette magnifique branche de mimosa.

Pour juger de l'effet, Paul se recule, Lutzbourg s'avance, heurte et renverse le vase : inondation.

Paul, *sans ménagement.* — Imbécile !

Lutzbourg, *à quatre pattes, épongeant le tapis avec son mouchoir.* — C'est un petit malheur, Altesse.

Paul, *découragé, assis.* — Je ne m'en tirerai jamais... Ah ! que le diable emporte l'Empereur...

Lutzbourg, *avec un geste de préservation.* — A Dieu ne plaise, monseigneur !

Paul, *poursuivant.* — ... d'avoir envoyé au diable lui-même cette diable de comtesse d'Eschenbach, qui me serait diablement utile aujourd'hui !

Lutzbourg fait une légère inclination devant le tableau de sainteté.

Elle a le chic pour les décorations galantes. Elle a le coup de pouce... Au lieu que vous, Lutzbourg, vous n'y entendez rien. Mon effet de fleurs va être absolument raté.

Lutzbourg. — Monseigneur se met en frais bien inutilement. Pense-t-il que cette petite femme... la jeune duchesse de Xaintrailles... prendra seulement garde à ces fleurs ? J'imagine que Son Altesse Impériale ne lui en laissera pas le temps.

Paul. — Ah ! Lutzbourg, vous ne connaissez pas les Parisiennes... moi non plus, d'ailleurs, et c'est bien là ce qui m'inquiète. Je suis ému comme un page à son premier rendez-vous.

Lutzbourg. — Pourtant, monseigneur, vous allez à Paris tous les ans.

Paul. — Au *Moulin Rouge.*

Lutzbourg. — Ici, du moins, vous avez distingué toutes les femmes de haute naissance qui en valaient la peine.

Paul. — Je ne sais pas comment elles se conduisent avec les autres : avec moi, elles y mettent moins de façon qu'au *Moulin Rouge.* Ah ! ma destinée n'est pas enviable : je ne saurai jamais quelle différence il y a entre une Altesse et une fille.

Lutzbourg. — Alors, Mme la duchesse de Xaintrailles elle-même...

Paul. — Une parisienne, mon cher !... Même lorsque leur pudeur cède, qui pourrait répondre de leurs caprices ?... Leur malignité déconcerte... Je crains la gaffe, la fâcheuse gaffe... Tel que vous me voyez, je viens de compulser tous les derniers romans français qui traitent de l'adultère. Ils en formulent la théorie aussi clairement que le règlement des troupes d'infanterie formule la théorie du fusil nouveau modèle. Mais apprenez le règlement à une recrue, et mettez-lui un fusil nouveau modèle entre les mains : vous verrez comme elle s'en tirera.

Lutzbourg. — Les inquiétudes de Votre Altesse Impériale sont chimériques. Qui saurait le monde, sinon vous, monseigneur?

Paul. — Voilà encore ce qui vous trompe. J'ai remarqué, moi, que la plupart des princes n'ont aucune espèce d'éducation. L'étiquette les sauve. Ils sont comme des acteurs en scène, qui savent leur rôle parfaitement : ils ne peuvent donc point se tromper. Dans la réalité, ils sont des êtres



— Il y dessina a petits coups d'aiguille, un cœur percé d'une flèche surmonté de la tour Eiffel.

tellement au-dessus des usages qu'ils les ignorent... Alors... passez-moi donc un gardénia, je vous en prie... Alors, dans les circonstances que l'étiquette n'a pu prévoir, leur rôle devient en général piteux. Je trouve cela humiliant. Je ne veux pas que cette Parisienne rie de moi. Je désire lui montrer que tout en étant archiduc, je suis un homme bien élevé.

Lutzbourg. — Monseigneur me permettra-t-il de lui exprimer mon opinion, avec la liberté des camps?

Paul. — Vas-y, mon vieux compagnon d'armes.

Lutzbourg. — Eh bien! monseigneur, j'ai idée que cette femme, qu'on ne sait par quel bout prendre, sera une mauvaise affaire pour Votre Altesse. Si j'étais de vous, je la planterais là. D'abord, il ne me paraît pas convenable que l'on dépense plus de fleurs pour une passade que pour un enterrement.

Paul. — Parbleu! J'aimerais mieux qu'elle fût à la coule (c'est une expression de son pays)... bon enfant... comme ma cousine la princesse de Thessalie, que j'emmenais souper en cabinet particulier avec des cabotins... Te rappelles-tu le jour où ce tragédien anglais en tournée me lança à la tête une bouteille de Pommery-Greno?

Lutzbourg. — C'était le bon temps.

Paul. — Nous formerons peut-être la duchesse... En attendant, il faut bien la prendre comme elle est, et, je te le répète, je tremble. Je me méfie de mes meubles, de mes vêtements. Je mesure mes gestes, je pèse mes mots... Et puis... il y a... il y a la tour Eiffel.

Lutzbourg, *surpris*. — La tour Eiffel?

Paul. — Oui... une des curiosités que l'on m'a fait voir lors de mon dernier voyage à Paris, c'est les *bas-fonds*... Oh! très intéressant... les bouges, les cabarets, les endroits où se réunissent les voleurs et les assassins.

Lutzbourg. — Est-il possible!

Paul. — Oui... à Paris, tout est si bien organisé... On va dans ces endroits-là comme à l'Exposition. On se fait accompagner d'un fonctionnaire de la police. Les malfaiteurs, qui sont avertis, se tiennent prêts comme pour une revue. Depuis que j'ai fait cette promenade, on dit couramment, pour parler d'un petit voyage circulaire dans tous les mauvais lieux de la Capitale : la promenade de l'Archiduc.

Lutzbourg. — Je trouve cela touchant.

Paul. — On me fit admirer, cette nuit-là, un homme tatoué des pieds à la tête. Ce spectacle me frappa vivement. On me présenta un artiste capable d'accommoder de la même façon — en partie du moins — les amateurs. Je dépouillai mon bras et le lui tendis. Il y dessina, à petits coups d'aiguille, un cœur percé d'une flèche, surmonté de la tour Eiffel, avec la date, et cette légende : Souvenir de Paris.

Lutzbourg. — Votre Altesse Impériale

est tatouée? Mais moi aussi... Tout le monde est tatoué.

PAUL. — Non... Tout le monde n'est pas tatoué. Je m'en suis aperçu à Biarritz. Lorsque je me baignais, naturellement on faisait cercle. Et en remontant jusqu'à ma cabine, j'entendais des chuchotements : « Tiens!... l'Archiduc est tatoué... Oh! que c'est curieux!... » Ça m'a gêné. Je me suis baigné avec un maillot à manches. On a souri ; et j'ai fini par ne plus me baigner du tout.

LUTZBOURG. — Monseigneur, quand un homme a... du cœur au ventre, peu importe qu'il ait un cœur tatoué sur le bras.

PAUL, *lui frappant sur l'épaule.* — Voilà une belle parole de soldat... Mais vois-tu, mon brave Lutzbourg, mon petit dessin me tourmente quand même... Il me fait l'effet d'un symbole... Je dois présenter un tas de particularités du même ordre, que je ne sais pas, mais qui ébourifferont peut-être la duchesse... Et j'aurai beau lui cacher mon bras, j'ai bien peur de rester dans son souvenir... l'homme tatoué.

Un temps. Puis l'Archiduc pousse vers la porte Lutzbourg, qui se retire à reculons.

Allons, va-t'en, il est l'heure... Mais reste à portée de la voix... C'est bête, tu ne peux me servir en rien... et pourtant, je suis tout heureux de savoir que tu es là.

LUTZBOURG. — Je souhaite bonne chance à Votre Altesse Impériale.

PAUL. — Mais non, mais non... ça porte malheur.

Lutzbourg disparaît. Le Prince fait lentement le tour de la chambre. Il ouvre la croisée, s'accoude à la balustrade.
A ses pieds, le parc : une véritable forêt.
La fumée blanche de la locomotive, entre les arbres.

Ah!...

Cinq minutes.
Bruit d'une voiture.
Le coupé, fermé, s'arrête devant la maison.
YVONNE descend. Robe de drap d'été, très simple, très sombre. Capote. Voilée, sans affectation.
Le valet de pied qui a ouvert la portière précède Yvonne. Des ordres ayant été d'avance donnés, on la mène directement à la chambre. Comme on n'est pas à la cour, on frappe.

PAUL. — Entrez!... (*Il se tient debout, devant la cheminée.*)

La duchesse de Xaintrailles entre, comme elle entrerait dans un salon. Elle s'avance vers l'Archiduc. En levant les yeux, elle aperçoit la pendule de sa belle-mère.

YVONNE. — Ah!...

PAUL, *avec un élan modéré.* — Ah! duchesse, comme c'est aimable à vous d'être venue!

YVONNE, *avec enjouement.* — J'avais juré, monseigneur.

PAUL. — Permettez-moi d'espérer que vous ne faites pas qu'obéir à la contrainte de votre serment.

YVONNE. — J'ai peine à me persuader, en effet, que c'est un devoir que je remplis.

Un temps.

PAUL, *après réflexion.* — Vous avez fait un bon voyage?

YVONNE. — Il n'était pas si long.

PAUL *en convient, d'un geste, ensuite :* — Asseyez-vous donc, duchesse.

YVONNE. — J'en ai à peine le temps, monseigneur.

PAUL, *se récriant.* — Vous n'allez pas parler de départ au moment où vous arrivez.

YVONNE. — Je sais mon indicateur sur le bout du doigt. J'ai le choix entre deux trains. Le premier quitte la station de bien bonne heure. Mais le deuxième la quitte... bien tard.

PAUL. — L'un est omnibus, l'autre express : vous n'avez presque pas d'avantage à prendre le premier.

YVONNE, *faiblissant.* — C'est juste.

PAUL. — D'autant que le matériel des express est beaucoup plus confortable.

YVONNE, *presque gouailleuse.* — Oh! monseigneur, il n'est pas de pays en Europe où les chemins de fer soient plus merveilleusement organisés. (*Un temps, Paul pianote avec impatience sur le marbre de la cheminée.*) Enfin, je cède. (*Elle s'assoit.*)

PAUL, *pénétré.* — Ah! duchesse... (*Il s'assoit.*)

Vis-à-vis l'un de l'autre, à droite et à gauche de la cheminée.
Ils se taisent.

YVONNE, *prenant le dé de la conversation.* — Votre Altesse Impériale n'a pas eu de désagrément?

PAUL. — Désagréments?

YVONNE. — La bombe d'hier...

PAUL. — Hein! quelle bombe? Encore une bombe?

YVONNE. — Mais non...

PAUL. — Ah!... la bombe que j'ai tirée. Je n'y étais pas. Aucun... Quelle fête charmante!

YVONNE. — N'est-ce pas?

PAUL, *avec une galanterie un peu surannée.* — Vous étiez la plus belle.

YVONNE. — Votre Altesse Impériale me flatte ; mais elle n'a pu me comparer à personne, puisque je suis la seule femme qu'elle ait vue.

PAUL, *se raccrochant.* — Vous étiez la seule que je voulusse voir. J'ai emporté du bonheur pour toute la nuit.

YVONNE. — Elle était déjà bien avancée.

PAUL. — Je ne dis pas : « Et pour toute la journée du lendemain », puisque vous m'avez fait la grâce de venir jusqu'ici renouveler ma provision.

YVONNE, *perdant pied.* — J'avais... j'avais juré.

PAUL, *à part.* (*Piétinement nerveux.*) — Nous tournons toujours dans le même cercle. — (*A Yvonne.*) Nous avons une grande heure devant nous... Je veux dire, une heure... trop courte... Vous allez... goûter avec moi, n'est-ce pas, duchesse ?.. Voyons... retirez vos gants.

YVONNE. — C'est bien inutile, monseigneur.

PAUL. — Retirez vos gants... je désire... (*Faisant l'enfant gâté.*) Laissez-moi vous retirer vos gants. (*Il vient.*)

YVONNE. — Mais... (*Elle n'ose refuser sa main. L'archiduc la dégante très maladroitement, et garde cette petite main entre les siennes.*)

PAUL, *avec assez de naïveté.* — Savez-vous... ce que j'aime en vous le mieux... c'est... cette gaieté tendre... Quelque chose, hier soir, m'a fait plus de plaisir que tout... plus même que votre promesse... votre serment (oh ! le vilain mot !...) C'est quand vous m'avez raconté... si simplement... l'histoire de votre frère... qui tirait des bombes comme moi... quand vous m'avez presque avoué... par cette allusion délicate... un sentiment... qui n'est peut être pas tout à fait aussi vif que je souhaiterais... mais qui est si nouveau pour moi...

YVONNE. (*Elle se lève.*) — Cette fenêtre donne sur le parc ? Je l'ai à peine vu. Nous allions comme le vent. Les deux chevaux que Votre Altesse Impériale m'a envoyés sont si vifs...

PAUL. — Ce sont d'excellents trotteurs.

YVONNE, *au balcon.* — Quel calme !

PAUL *vient près d'elle.* — N'est-ce pas ? (*Il essaie du lieu commun.*) Quelle joie d'être ici, deux, seuls !... Vous aimez beaucoup la campagne, duchesse ?

YVONNE, *avec conviction.* — Beaucoup...

PAUL. — Je savais bien que ce pavillon vous plairait... C'était jadis un rendez-vous de chasse. J'ai voulu en faire un asile de roman : le roman n'est pas venu. Vous complétez mon rêve pour la première fois.

Elle s'écarte de la fenêtre, s'en va vers la commode. Il la suit. Elle prend une des grandes photographies.

YVONNE. — Tiens ! Sarah...

Un temps. Yvonne, par contenance, regarde çà et là, les meubles, les peintures.

PAUL. — Ces bibelots vous... vous intéressent ?

YVONNE, *par politesse.* — Oui... (*Elle regarde avec quelque étonnement le tableau de sainteté et la veilleuse.*)

PAUL. — Je n'ai pas grand'chose... Si peu de place, d'ailleurs... Ainsi, il n'y a à cet étage que trois pièces. Au bout, un cabinet de travail... A côté, un cabinet de toilette... Ah ! par exemple, le cabinet de toilette est bien.

YVONNE, *indifférente.* — Ah !...

PAUL. — Je tiens beaucoup au cabinet de toilette... J'y veux des raffinements... féminins.

YVONNE. — Ah !...

PAUL. — Ici... la chambre à coucher.

YVONNE, *étourdiment.* — Comment ? C'est ici une chambre à coucher ?

PAUL. — Oui... Cela vous étonne, parce que vous ne voyez pas le lit... Voilà la question : cherchez le lit... Eh bien, le lit... il est là. (*L'archiduc ouvre le rideau.*)

YVONNE. — Ah !...

Lentement elle retourne vers la fenêtre, et de nouveau s'accoude. Paul revient près d'elle et lui prend la main. Ils regardent au dehors. Silence.

PAUL, *après une longue hésitation, bas.* — Voulez-vous... que je vous laisse ?... Voulez-vous me permettre... de vous laisser un instant ?

YVONNE, *sans accent.* — Vous êtes le maître.

PAUL, *avec transport.* — Ah !... (*Il baise plusieurs fois les mains d'Yvonne et sort précipitamment.*)

YVONNE, *seule.* — Oh !... C'est bien fait ! c'est bien fait !... (*Un temps.*) Il n'y a encore rien de fait... (*Elle court au lit, ferme les rideaux, revient, met vivement ses gants. L'archiduc rentre au moment où elle les boutonne.*)

PAUL, *suffoqué.* — Eh ! bien ?

YVONNE. — Je suis désolée de manquer à

l'étiquette, mais Votre Altesse Impériale mettrait le comble à ses faveurs si elle daignait me faire sentir que l'audience est levée.

PAUL, *très prince.* — Allons, vous plaisantez.

YVONNE. — Ce serait manquer au respect.

PAUL. — Vous ne comptez pas que je vais vous laisser partir ainsi?

YVONNE. — J'y compte : vous me l'avez juré.

PAUL. — Vous n'êtes plus une enfant, vous savez ce que valent ces paroles-là.

YVONNE. — J'ai bien tenu ma promesse, moi.

PAUL. — C'était... officieusement, m'autoriser à ne plus me souvenir de la mienne.

YVONNE. — Voilà un biais commode pour vous dégager de vos obligations.

PAUL. — Voilà de bien grands mots pour vous justifier de vos coquetteries. Vous pouviez, dès le premier jour, me montrer cette vertu farouche, et c'est une étrange perversité à votre âge, madame, que de venir jusqu'au bord du lit pour s'y refuser.

YVONNE. — Ah! monseigneur, les apparences sont contre moi... vous avez le droit de me juger sévèrement... Et pourtant... il me semble que je ne mérite pas même le reproche de coquetterie... étourderie, tout au plus... Rappelez-vous ce qu'un jour vous me disiez vous-même... nous vivons de cérémonies et de formules... Nous ne distinguons plus bientôt, parmi nos sentiments, nos actes et nos gestes, ceux que la nature nous inspire et ceux que l'étiquette nous impose... Nous finissons par ne plus prendre garde à rien, parce que nous ne croyons plus à la réalité de rien qui nous concerne. Nous devenons téméraires, comme des soldats qui ne croient pas à la mort, et nous poussons jusqu'à des extrémités invraisemblables, parce que nous n'en admettons pas les conséquences... Certes, monseigneur, j'ai pour vous une vive amitié : c'est le seul atome de vrai qu'il y ait dans notre roman. Le reste de l'intrigue ne vaut pas plus qu'une révérence de cour. Mais, hélas! je ne m'en suis aperçue... comme vous l'avez dit si cruellement... qu'au bord du lit.

PAUL. — Toutes ces subtilités sont de votre fait, duchesse; moi, je suis beaucoup plus simple et plus net que vous ne croyez. Et la preuve, c'est que je n'entends rien à vos raisonnements diplomatiques. Nous n'en sommes plus aux phrases. Je vous ai posé une question à laquelle on répond d'un mot. Répondez.

YVONNE. — Je réponds... non.

PAUL. — Prenez garde que c'est la première fois...

YVONNE. — C'est la première fois peut-être que Votre Altesse Impériale pose cette question à une honnête femme.

PAUL. — Bien... M. de Lutzbourg, qui est ici, va vous accompagner jusqu'à la gare.

YVONNE. — Je partirai seule, comme je suis venue.

PAUL. — Votre main... (*Yvonne lui tend la main. Paul, la retenant :*) Eh bien! non, vous ne partirez pas ainsi... (*Souriant.*) Ne craignez rien... je veux dire que nous ne devons pas nous quitter brouillés. Ma conduite est assez belle, que diable! pour que vous m'en récompensiez un peu... Tenez-moi compagnie jusqu'à l'heure du train.

YVONNE. — Je reste.

PAUL. — Il ne faut pas que tous mes préparatifs aient été faits pour rien... Vous ne m'avez seulement pas dit un mot de mes fleurs : c'est moi qui les ai arrangées ainsi. (*Yvonne, sans dire un mot, casse un bout de mimosa, et le garde.*) Ah! voilà une gracieuse pensée... Et ma collation, ma pauvre collation...

YVONNE, *gaîment.* — Eh bien, Monseigneur, je vais goûter avec vous. J'ai faim... parce que j'ai eu peur.

PAUL. — Vraiment peur?

YVONNE, *avec un signe de tête.* — Oui... d'ailleurs c'était bien fait pour moi... mais vous avez tout de même l'âme noble.

PAUL. — Laissez-moi vous verser un peu de votre vin de Champagne.

YVONNE. — Votre Altesse ne veut pas me griser, au moins?

PAUL. — Oh!...

YVONNE. — C'est que j'ai la tête faible... (*Elle rit.*)

PAUL. — Pourquoi riez-vous?

YVONNE. — Encore un souvenir qui touchera Votre Altesse... un souvenir de famille et d'enfance... Mon frère... figurez-vous, il était très gâté. Il en profitait pour mener une vie... il rentrait à des heures indues. Alors, je lui préparais dans sa chambre une collation comme celle que vous avez préparée pour moi, afin qu'il pût se restaurer et se rafraîchir en rentrant. Nos chambres étaient voisines et isolées au dernier étage de l'hôtel. Personne ne pouvait nous entendre. Souvent, il me faisait la surprise de venir me réveiller, et je me levais pour aller souper avec lui.

PAUL. — Me voilà de plus en plus dans l'emploi de frère.

YVONNE. — Nous faisions mille folies. J'allais jusqu'à... jusqu'à fumer une cigarette... oh! une cigarette russe.

PAUL. — Quoi d'étonnant?

YVONNE. — C'est qu'en France, ce n'est pas trop l'usage pour les jeunes filles.

PAUL, *lui tendant une boîte ouverte.* — Faites-moi la grâce... (*Brusquement, tout pâle.*) Duchesse, ne jouez pas la comédie plus longtemps. Je vous aime. Je vous tiens. (*Elle se lève.*)

YVONNE. — Votre Altesse veut rire.

PAUL. — En ai-je l'air?

Elle s'échappe. Va-et-vient.

YVONNE. — Je n'ai pas de feu.

Elle saute sur une chaise et allume sa cigarette à la veilleuse qui brûle devant le tableau de sainteté.

PAUL, *hors de lui.* — Descendez... Voulez-vous descendre? Ah! vous êtes une vraie française, une vraie parisienne, coquette, dépravée, sans respect, sans religion, sans foi... (*Comme Yvonne, ahurie, hésite, il la saisit par les poignets et brutalement la fait sauter à terre.*) Sortez, tenez, sortez... j'aurais dû vous laisser partir...

YVONNE. — Sauvage... (*Elle se rajuste et s'enfuit.*)

PAUL, *seul.* — Tonnerre!... Tonnerre!... l'homme tatoué...

Très long silence. Puis il ouvre une porte, et appelle :

Lutzbourg!...

Ensuite, il rouvre les rideaux et se jette sur le lit.

LUTZBOURG, *entrant.* — Monseigneur?



ELLE SAUTE SUR UNE CHAISE ET ALLUME SA CIGARETTE A LA VEILLEUSE.

PAUL. — Reste avec moi.

Lutzbourg s'asseoit près du lit.
Silence.

PAUL. — Lutzbourg!

LUTZBOURG. — Monseigneur?

PAUL. — As-tu d'excellents cigares?

LUTZBOURG. — Oui, Monseigneur.

PAUL. — Donne.

Lutzbourg présente son porte-cigare au Prince, qui fait son choix, coupe le havane avec ses dents, allume.
Silence.

LUTZBOURG. — Son Altesse Impériale m'excusera de l'interroger... Son Altesse Impériale souffre?

PAUL. — Oui.

LUTZBOURG. — Cette petite femme... la jeune duchesse de Xaintrailles... n'a pas marché?

PAUL. — Non.

LUTZBOURG. — Je suis aux regrets pour Votre Altesse Impériale.

Silence prolongé.

PAUL. — Lutzbourg !

LUTZBOURG. — Monseigneur ?

PAUL. — Va faire télégraphier à la mère... chose... qu'elle nous envoie deux plats du jour.

Le comte de Lutzbourg se lève, sort. Au bout de quelques instants, il rentre.

LUTZBOURG. — Monseigneur, c'est fait.

PAUL. — Bien... maintenant, approche cette table.

Lutzbourg va chercher la table volante où était préparée la collation, et la place contre le lit. Il se rassoit.

LUTZBOURG. — Voilà, Monseigneur.

PAUL. — Bien... Verse... Bois avec moi.

LUTZBOURG. — Son Altesse Impériale désire que je l'entraîne ?

PAUL. — Oui.

Ils boivent.

Et puis raconte-moi des énormités.

XV

Les Nomades

Pour la dernière fois, le petit salon — de l'Ambassade : ce n'est plus le petit salon de l'Ambassadrice. Plus de « coins ». Plus de paravents ni de coussins portant l'empreinte d'une personnalité. Chameroy est nommé ambassadeur à Vienne. Xaintrailles est nommé premier secrétaire à Vienne : ils partent tout à l'heure pour Paris.

Reste l'ameublement officiel, dans le décor officiel : les lourds canapés, damas jaune, alignés contre le mur, les lourds fauteuils en serre-file.

Rien de vivant que les paquets — un peu partout. Au beau milieu, une malle très pure. On ne douterait point qu'elle appartînt au Prince de Galles, si elle portait seulement le H. R. H. des colis que nous voyons si souvent traîner sur les trottoirs de la place Vendôme. Mais elle n'est chiffrée que du triple croissant de Diane de Poitiers, ravalé au rang d'initiale. Couronne de marquis.

Toutes portes ouvertes. Vue de l'escalier.

Pantomime d'entr'acte, comme dans les drames de Beaumarchais.

Va-et-vient de gens.

Episode : M. HENRY, valet de chambre du duc de Xaintrailles, croise M. JULES, valet de chambre de Chailly-Descombes. Ils se regardent. Ils ne se saluent pas.

M. CHARLES, valet de pied de l'Ambassadrice, adresse à M. Henry, un sourire d'intelligence.

Ils sortent. La scène reste vide.

M. JULES rentre, ferme les portes, sort.

La scène reste vide.

Entre L'AMBASSADRICE. Costume de voyage, mais toujours dans la note de son époque préférée. Agile, rajeunie, belliqueuse, elle a l'air d'une héroïne de la Fronde qui va faire tirer le canon. Elle ne craint pas d'ouvrir elle-même la grande malle. Elle y glisse un objet enveloppé de papier de soie. Elle referme, avec la désinvolture d'une bonne maîtresse de maison, qui a le maniement de ses clefs.

Elle s'assoit. Elle exécute la série des gestes communs à toutes les femmes qui sont sur le point de partir en voyage. Elle tâte ses poches, consulte son mouchoir, jette un coup d'œil satisfait sur un petit sac vert pomme à monogramme d'or, qu'elle ne confie jamais à personne et qui, d'ailleurs, ne lui sert à rien.

Impatience du pied.

La porte, donnant sur la salle des fêtes, s'ouvre.

L'AMBASSADRICE. — Ah !...

Entre CHAILLY-DESCOMBES. Jaquette.

CHAILLY-DESCOMBES, *avec plus d'humeur qu'il ne faudrait*. — Vraiment ? Vous êtes seule ? Les portes sont fermées ? C'est étonnant. Je pensais que nous allions nous faire nos adieux devant les domestiques et les portefaix, ou tout à l'heure sur le quai de la gare, au milieu des compliments officiels.

L'AMBASSADRICE. — Cela vaudrait mieux à mon sens : le dernier tête-à-tête est toujours de trop.

CHAILLY-DESCOMBES. — Il est pourtant naturel qu'on souhaite de... causer un peu, au moment de rompre une... amitié qui a duré comme la nôtre.

L'AMBASSADRICE. — Les scènes de rupture ne sont jamais que des tentatives désespérées pour ne pas rompre. Or nous avons trop de clairvoyance l'un et l'autre pour nous cramponner. Vous savez aussi bien que moi que tout est fini : le mieux est d'en prendre notre parti sans larmes.

CHAILLY-DESCOMBES. — Vous le prenez si facilement, parce qu'au fond vous me méprisez de m'être laissé jouer par Xaintrailles. Il n'y a que le succès qui fasse valoir un homme à vos yeux.

L'AMBASSADRICE. — Comme vous êtes de mauvaise foi ! Puis-je vous en vouloir d'un échec où je suis de moitié ?

CHAILLY-DESCOMBES. — Vous avez une revanche avec votre mari, qui part d'ici sur un triomphe et qui obtient le poste que vous souhaitiez. Vous n'en demandez pas davantage.

L'AMBASSADRICE. — J'arrive à l'âge où une femme honnête ne doit plus jouer que le jeu de son mari. Si vous aviez pour moi un peu de sentiment vrai, cela vous conso-

lerait. Il n'y a que les enfants qui comptent pour quelque chose d'être le premier ou le seul amour d'une femme. Ce qui marque, c'est d'être son dernier amant.

CHAILLY-DESCOMBES. — Vous avez une façon de me consoler, vous êtes philosophe.

L'AMBASSADRICE. — J'y ai plus de mérite que vous : j'abdique, moi.

CHAILLY-DESCOMBES. — Oh!... des choses auxquelles vous ne teniez guère.

L'AMBASSADRICE. — On regrette généralement ce qu'on abdique, même si l'on n'y tenait pas.

CHAILLY-DESCOMBES, *lui prenant la main.* — Au moins... dites-moi adieu... comme il faut.

L'AMBASSADRICE, *se dégageant.* — C'est ce que je fais... Croyez-moi, nous ne sommes plus faits l'un pour l'autre : ce n'est plus d'une éducatrice que vous avez besoin. Recevez pourtant ma dernière leçon : la plus grande qualité d'un diplomate est de ne pas rouvrir les incidents qui sont clos.

CHAILLY-DESCOMBES. — Etrange liaison que la nôtre! Il suffit, pour nous séparer, d'un décret signé Carnot.

L'AMBASSADRICE. — Il avait bien suffi, pour nous unir, d'un décret signé Grévy.

Elle se lève et se met à fourrager dans les paquets. Chailly, désœuvré, en long et en large. Il marche vers la porte. Il hésite. Il sort, sans que Mme de Chameroy ait seulement tourné la tête.

Yvonne rentre. Costume tailleur. Elle cherche quelque chose. Elle ne dit rien à l'Ambassadrice, l'ayant déjà rencontrée vingt fois depuis le déjeuner.

Mme de Chameroy sort. Yvonne continue à fouiller, mais sans entrain. Puis elle se dirige vers la grande fenêtre, s'arrête, regarde dans la cour.

Entre LE DUC DE XAINTRAILLES. Veston. Il constate que sa femme est seule. Il semble satisfait. Il referme avec soin la porte par où il est entré. Puis il se dirige lentement vers la grande fenêtre, se place à côté d'Yvonne qui ne bouge pas, et regarde dans la cour.

Silence.

FRANCIS. — Vous vous mettez le décor dans les yeux une dernière fois?

YVONNE. — Oui.

Un temps.

FRANCIS. — Eprouvez-vous, à l'idée de partir, un peu de mélancolie?

YVONNE. — Un peu... très peu... c'est machinal... Les départs m'inspirent toujours de la mélancolie, même quand je les souhaite.

FRANCIS. — Vous ne regrettez... rien ici?

YVONNE. — J'ai une grande indifférence de tout.

FRANCIS, *plus ouvert que de coutume, souriant.* — Est-il possible?

YVONNE. — ... (*Geste.*)

Un temps, assez long.



— LA PLUS GRANDE QUALITÉ D'UN DIPLOMATE EST DE NE PAS ROUVRIR LES INCIDENTS QUI SONT CLOS.

FRANCIS. — Je vous avoue que moi, je suis heureux, franchement heureux de partir.

YVONNE. — Vous attachez bien de l'importance à une misérable question d'avancement.

FRANCIS. — C'est autre chose.

Yvonne tourne le visage vers lui et l'interroge d'un regard, d'ailleurs parfaitement froid et détaché. Puis supposant sans doute qu'il a d'importantes communications à lui faire, elle va complaisamment, pour les entendre, s'asseoir sur le canapé. Il vient, après un instant, avec les mêmes allures compassées. Il s'assoit à côté d'elle, mais loin.

Silence.

Alors Yvonne fait mine de se lever, après avoir, une seconde fois, imperceptiblement tourné la tête vers le duc, comme pour lui demander congé de se retirer.

FRANCIS. — Restez... (*Encore un temps.*) Ces déplacements... ces changements

de milieu... constituent à mes yeux l'un des plus grands avantages de notre carrière. Ils partagent notre existence en périodes radicalement tranchées... Chaque fois que nous passons de l'une à l'autre, c'est une occasion qui nous est offerte de réformer, de renouveler entièrement notre vie... Nous pouvons abandonner au logis où nous ne reviendrons plus ce qui nous gêne de notre passé — comme un mobilier importun et qui ne vaut pas d'être déménagé... Nous pouvons appliquer le principe de l'anarchie : tout détruire pour tout reconstruire à neuf... Il me semble que c'est un privilège inappréciable à notre âge, où nous avons encore le temps de rebrousser chemin quand par hasard nous avons fait fausse route... (*Pas de réponse.*) A quoi pensez-vous?

YVONNE. — Je fais mon possible pour suivre vos raisonnements, mais je vous avoue que je n'ai pas trop la tête à moi. Vous prenez mal votre temps pour philosopher, et sans être *Perrichon* à l'excès...

FRANCIS. — Vous ne voudriez pas que je fisse mes malles. J'ai des gens pour cela. Ils me permettent de me recueillir à l'heure du départ, et d'en savourer les émotions.

YVONNE. — Les émotions! Vous allez me faire croire que jusqu'à ce jour j'ai méconnu votre sentimentalité.

FRANCIS. — Me serais-je mépris sur la vôtre? Alors ce départ, ce voyage ne vous rappellent rien?

YVONNE. — (*Geste d'épaules.*)

FRANCIS. — Notre premier voyage?...

YVONNE. — C'est si loin.

FRANCIS. — C'est hier... et vous n'auriez besoin que d'un peu de tendresse... de bonne volonté... pour vous imaginer qu'entre hier et aujourd'hui... rien de grave, rien... d'irrréparable ne s'est passé entre nous.

YVONNE. — Ma bonne volonté est impuissante. Ces quelques mois peuvent sans peine être effacés de votre vie; qu'y ont-ils changé? Ils ont tout changé de la mienne. J'ignorais le monde, j'ai appris à le connaître, comment voulez-vous que j'oublie jamais mon temps d'épreuve et la date de mon initiation?

FRANCIS. — Vous avez perdu quelques illusions, mais votre cœur vous reste... et me reste... (*Souriant.*) Votre science nouvelle de la vie doit vous parler en ma faveur beaucoup mieux que je fais moi-même. (*Toujours condescendant.*) Vous êtes indulgente, si vous connaissez la vie.

YVONNE, *secouant la tête.* — Il y a peu de jours, je raisonnais ainsi. Depuis, malheureusement, j'ai acquis une connaissance de plus... de trop.

FRANCIS. — Quelle?

YVONNE, *soupirant.* — L'indulgence est le privilège de ceux qui sont sans reproche, et on perd la faculté de pardonner en même temps qu'on en perd le droit.

FRANCIS, *décontenancé.* — Que voulez-vous dire?

YVONNE. — Oh! ne craignez rien. Si j'ai péché ce n'est qu'envers moi-même, et j'ai reçu la leçon que je méritais. Vous eussiez dû me l'épargner, mon ami; pas, comme vous avez fait, par des moyens secrets et détournés qui m'y ont conduite plus sûrement. Il est trop tard. Indulgente ou non, je ne serai plus la petite fille que vous avez connue. Je suis une femme de tenue parfaite... sans tache — mais avertie... avec cela sans rancune et en tous points digne de vous. Vous me trouviez naguère un peu trop expansive : avec l'âge... cela m'a passé.

FRANCIS, *lui prenant la main.* — Si j'en juge par moi-même... avec l'âge... cela revient quelquefois.

YVONNE, *émue quand même.* — Par accès... (*Sans lui retirer sa main.*) Que faites-vous? Si l'on entrait...

FRANCIS. — Ah! si l'on entrait...

YVONNE. — Francis... (*La porte s'ouvre. Un valet de chambre introduit Huxley-Stone et Mrs Huxley-Stone. Yvonne reprend aussitôt possession d'elle-même, et retirant sa main, bas.*) Là! Que vous disais-je? Cela tombait bien! (*Elle s'avance vers Mrs Huxley-Stone avec beaucoup de grâce et de vivacité.*) Ah! madame, je parlais de vous et je n'osais pas espérer...

Mrs HUXLEY-STONE (*robe pensée*). — Il y a peut-être de l'indiscrétion, vu le si prochain départ. Mais nous tenions tant à revoir l'Ambassadrice et vous!

HUXLEY-STONE, *rouge.* — Oui!... Nous tenions.

YVONNE. — J'emporterai de vous un si charmant souvenir...

HUXLEY-STONE. — Oh!

YVONNE. — Notre intimité aura été bien courte.

HUXLEY-STONE. — Bien courte... Oui!...

Mrs HUXLEY-STONE, *avec un regard coulé — comme on dit, vers Francis qui baisse les yeux*). — Bien courte!...

Un temps.

HUXLEY-STONE. — Nous avions également dans l'esprit de féliciter le duc pour son cordon.

YVONNE, *faisant quelques pas vers la fenêtre.* — Oui, Sa Majesté nous a fait une grâce de plus... (*Elle désigne un fauteuil à Huxley-Stone, et avec intention se place elle-même de manière à permettre l'aparté aux deux autres. En passant, elle jette à Francis un coup d'œil passablement narquois.*)

Mrs HUXLEY-STONE, *bas.* — Francis, quelle affreuse douleur!

FRANCIS, *de même.* — A qui le dites-vous... Ne me parlez pas à l'oreille. (*A Huxley-Stone, très haut.*) Le procédé de l'Empereur m'a vivement touché.

Mrs HUXLEY-STONE. — Ce seront là tous nos adieux? (*A Yvonne.*) Vous n'allez pas à Vienne directement?

FRANCIS, *citant Rossetti.* — *Only one kiss. Good bye, my dear!* (*Haut.*) Oh! non. Nous séjournons à Paris un mois.

Mrs HUXLEY-STONE, *bas.* — Cela est si affreux!

YVONNE. — L'Ambassadeur également.

Mrs HUXLEY-STONE, *bas.* — Ne nous écrirons-nous pas?... (*A Yvonne.*) Vous avez un pied-à-terre à Paris?

FRANCIS, *bas.* — Il vaut mieux... Dolly... Soyons forts...

YVONNE. — Nous irons demeurer chez ma belle-mère, rue de Xaintrailles.

FRANCIS. — Sapristi, ne pleurez pas!

Mrs HUXLEY-STONE, *se mouchant.* — Je ne peux pas me défendre, mon chéri... J'avais préparé pour vous un petit souvenir... Comment vous faire remettre?...

FRANCIS, *entre ses dents.* — Par la valise... Chut!...

Mme de Chameroy fait irruption.

Mrs HUXLEY-STONE. — Ah! madame...

L'AMBASSADRICE. — Que c'est aimable à vous!

Mrs HUXLEY-STONE. — Je craignais tellement de vous déranger, vu le si prochain départ!

L'AMBASSADRICE. — Mais non, mais non. Ces ambassades sont des auberges, et comme on laisse tous les meubles à leur place, on peut recevoir ses amis jusqu'à la minute suprême... Tenez, j'allais goûter justement avant de partir... Vous prendrez le thé avec moi.

Mrs HUXLEY-STONE. — Oui... je vous remercie. (*Encore avec un regard coulé vers Xaintrailles.*) Le dernier thé.



— CE PLATEAU SOLENNEL ET CES TASSES DE MA MÈRE-GRAND FONT ASSEZ BONNE FIGURE SUR CETTE MALLE

YVONNE, *gaie, un peu féroce.* — Le dernier thé.

L'AMBASSADRICE. — Par exemple, il faudra nous contenter de la porcelaine officielle, la seule qui ne soit pas emballée. Nous boirons dans un affreux sèvres.

YVONNE. — Où posera-t-on le plateau? Toutes vos jolies tables sont en petite vitesse.

L'AMBASSADRICE. — Mais là, sur la malle... Xaintrailles, sonnez donc, je vous en prie... (*Un valet de chambre.*) Le thé... Ces messieurs n'arrivent pas?...

Les CHARLET font leur entrée, avec MUSIGNY.

Voici le premier flot.

Poignées de main et congratulations.
Le valet de chambre apporte un plateau monumental, chargé de tasses et d'argenterie surannées, qu'il dépose sur la malle.

Ce plateau solennel et ces tasses de ma mère-grand font assez bonne figure sur cette malle.

CHARLET, *riant.* — Ah! Ah!...

Mme CHARLET. — Taisez-vous.

HUXLEY-STONE, *mangeant déjà.* — J'aime beaucoup ces dînettes improvisées.

L'AMBASSADRICE. — N'est-ce pas! Moi, je recevrais dans un fourgon à bagages.

Mme CHARLET. — Merci, encore une biscotte. J'ai un appétit furieux.

MUSIGNY, *bas.* — Comme tu es en train, toi!

Mme CHARLET, *de même.* — Rien ne m'égaie comme un départ quand je reste et quand je suis heureuse de rester.

MUSIGNY, *des lèvres.* — M'aimes?

Mme CHARLET, *des yeux.* — Oui. (*Il s'écarte du groupe.*)

YVONNE, *allant à lui.* — Comme vous avez l'air grognon!

MUSIGNY, *s'écartant davantage.* — Vous croirez que je vous fais un compliment fade, si je vous dis que j'ai un peu de chagrin de vous voir partir.

Ils viennent en avant tous les deux. Francis les rejoint, et ils causent à part, tandis que la conversation au fond devient confuse et bruyante.

YVONNE. — Mon pauvre Musigny, il faut prendre cela gaiement, comme les autres. C'est le côté aventure et imprévu de la Carrière. On se rencontre, on se lie, on se quitte... Les seuls épisodes de notre vie où il y ait un peu de sentiment, et où la solennité cède quelquefois! Ne préférez-vous pas cette scène... pittoresque, avec des acteurs qui remuent, aux cérémonies coutumières?... ce décor de déménagement à celui d'une réception ou d'un bal?

MUSIGNY, *à Xaintrailles.* — Décidément, mon cher, la duchesse était bien née pour épouser un de nous. (*A Yvonne.*) Savez-vous pourquoi vous vous sentez mieux vivre dans ce salon démeublé qui a l'air d'un campement, et où on lunche sur des malles? C'est qu'avant tout, vous êtes, nous sommes des nomades, toujours prêts à partir avec armes et bagages, vite las d'un pays, aimant à courir devant nous en quête d'un nouveau terrain où nous plantions nos tentes.

FRANCIS, *pour faire de l'esprit.* — Un terrain diplomatique.

YVONNE. — Comme M. Musigny a toujour le mot juste... des nomades!... C'est vrai... Nous formons dans la société une petite tribu à part... une tribu chic... vagabondant en sleeping... Les caravanes aujourd'hui voyagent en sleeping, comme les pèlerinages... (*A Francis, avec intention.*) Malheureusement, cela ne nous sert pas à grand'chose de courir le monde. Nous vivons entre nous, sous nos tentes, d'une vie qui est réglée à Vienne comme à Londres, et à Rome comme à Berlin. Qu'importe si le ciel change? Nos tentes ne changent pas.

L'AMBASSADRICE, *appelant.* — Musigny!

MUSIGNY. — Madame? (*Il rallie.*)

Yvonne et Francis, un instant tête à tête.
Quelques répliques vives, à mi-voix.

YVONNE. — Je ne vous ai demandé aucun renseignement sur la nouvelle société diplomatique à laquelle nous allons nous trouver mêlés. Vous y avez des relations?

FRANCIS. — Sans doute.

YVONNE. — A l'ambassade d'Angleterre?

FRANCIS, *bref.* — Notamment.

YVONNE. — Quant à la famille régnante, elle doit ressembler à toutes les autres. Il y a toujours un prince qui fait son devoir, un autre qui fait du socialisme, et un troisième qui fait la noce. Vous devez connaître celui-ci?

FRANCIS, *haussant les épaules.* — Nous avons le même tailleur. (*Il rentre dans le cercle. Yvonne le suit.*)

L'AMBASSADRICE. — Mais l'Ambassadeur ne paraît pas?

CHAILLY-DESCOMBES, *revenant avec Frécourt.* — Il monte. Nous étions ensemble à travailler.

Entre le petit vicomte DE LA MORVANDIÈRE, tout essoufflé.

LA MORVANDIÈRE. — Ah! madame... je viens d'avoir une émotion... J'ai cru que je n'arriverais pas avant votre départ, et que j'en serais réduit à vous présenter mes devoirs sur le quai.

L'AMBASSADRICE, *aimable.* — Mais non, mais non, vous n'êtes pas trop en retard.

La main à tous, suivant les préséances.

MUSIGNY, *au passage.* — Qu'y avait-il donc, mon petit La Morvandière?

LA MORVANDIÈRE. — Mon cher, c'est

fabuleux ! Croiriez-vous que j'ai passé vingt minutes à faire mon plastron ! Il y a des moments où on n'y est plus : j'avais mis le côté le plus long à droite !

CHARLET, *riant.* — Ah ! ah !

Mme CHARLET. — Taisez-vous.

FRÉCOURT. — Ah ! voici l'Ambassadeur.

TOUS, *avec une cordialité plus familière qu'il n'est habituellement d'étiquette.* — Ah !...

CHAMEROY. Veston croisé noir, col de velours. Il pose un instant au seuil et paraît très satisfait de trouver autant de monde dans le salon. Il sourit. Il s'avance.

L'AMBASSADRICE, *minaudant.* — Il n'y a plus de thé pour vous.

L'AMBASSADEUR. — Charmant !... Le thé sur la malle, charmant... (*Le coup des favoris.*) Bonjour, chère madame... Monsieur Huxley-Stone... Excusez mon retard... Jusqu'au dernier instant... travail... (*Il manœuvre habilement pour couper Mme Charlet. Musigny s'efforce de rester en tiers.*)

Mme CHARLET, *à Musigny.* — Laisse-le me présenter ses lettres de rappel.

MUSIGNY. — Oh ! toi... s'il ne partait pas dans une heure...

HUXLEY-STONE. — C'est à vous, oui, qu'il faut demander des nouvelles de l'Empereur. Vous êtes le dernier qui l'ait vu.

L'AMBASSADEUR. — Ah !...

Mrs HUXLEY-STONE. — Il n'est bruit, en ville, que de la grâce que vous ont témoignée les Souverains.

L'AMBASSADEUR, *presque une main sur le cœur.* — Je leur en serai reconnaissant jusqu'à mon dernier jour. C'est les larmes aux yeux que je les ai quittés.

Mouvement d'émotion.

MUSIGNY, *littéraire.* — Votre discours à l'Empereur était une façon de petit chef-d'œuvre.

L'AMBASSADEUR, *étourdiment.* — Oui, Frécourt rédige bien.

FRÉCOURT, *confus.* — Oh ! monsieur l'Ambassadeur.

L'AMBASSADEUR, *bas.* — Alice.

Mme CHARLET. — (*L'œil.*)

L'AMBASSADEUR. — Ce qu'il y a de plus remarquable chez Sa Majesté, c'est l'aisance avec laquelle elle s'exprime, la franchise de ses tournures et la hauteur de ses vues.

CHAILLY-DESCOMBES. — L'Empereur est très intelligent.

L'AMBASSADEUR. — Je ne l'avais jamais apprécié comme hier. Après l'audience officielle, il a bien voulu m'entretenir pendant près de quarante minutes dans son cabinet. Il m'a développé les considérations les plus ingénieuses sur l'état actuel de l'Europe. Vous comprenez que mon devoir m'oblige à garder le secret de cet entretien... (*Coup d'œil à Mme Charlet, un pas de côté.*) Mais je suis sorti du Château avec un sentiment de légitime fierté. Il est des moments dans la vie où l'on a conscience qu'on fait de l'histoire.

HUXLEY-STONE. — Oui !...



— MERCI AU TOUT-PUISSANT ! J'ARRIVE A TEMPS.

L'AMBASSADEUR, *charmant d'abandon.* — Et maintenant, chère amie, si vous retrouvez au fond de votre théière une goutte de thé, même froid, vous me ferez plaisir : je meurs de soif.

Mme CHARLET. — Permettez-moi, monsieur l'Ambassadeur... Un seul morceau ?

L'AMBASSADEUR, *ému, bas.* — Vous connaissez mes habitudes. (*Il s'éloigne, forçant Mme Charlet à s'éloigner avec lui.*) Alice...

Mme CHARLET. — Mon ami ?...

L'AMBASSADEUR. — Allons-nous donc nous séparer ainsi ?

Mme CHARLET. — Hélas ! Il le faut...

L'AMBASSADEUR. — C'est horriblement pénible.

Mme Charlet. — Prenez garde, on a les yeux sur nous.

Ils se quittent.

Musigny. — Tu n'as pas bientôt fini, hein ?

Mme Charlet. — Ah ! tu trouves que ça a traîné, toi ? Tu es difficile.

L'Ambassadrice. — Avalez vite votre thé, on enlève les malles.

Au moment où deux forts gaillards se présentent à la porte du salon pour enlever la malle qui sert de table à thé, la comtesse d'Eschenbach apparaît brusquement derrière eux, les écarte d'une main vigoureuse encore, et s'élance. Elle porte une robe de deuil très vaste, à volants. Son chapeau de crêpe à grand voile est tout de travers. Elle a l'air d'une petite folle.

La comtesse d'Eschenbach. — Merci au Tout-Puissant ! J'arrive à temps.

L'Ambassadrice. — Mme d'Eschenbach !

Yvonne. — Si tôt de retour !

La comtesse d'Eschenbach, *avec la condescendance des très jeunes gens qui parlent des personnes très âgées.* — Ma vieille parente n'a pas traîné. Ah ! elle avait bien fait son temps... Rien ne m'exilait plus. Je reviens. Qu'apprends-je ? (Car vous pensez que là-bas, je n'ai pas ouvert un journal.) Ma chère Ambassadrice nous quitte ! Je perds ma chère duchesse de Xaintrailles ! Deuil plus cruel mille fois que celui dont je porte la livrée. (*Elle s'étrangle.*)

Yvonne, *touchée.* — Bonne comtesse !...

La comtesse d'Eschenbach. — Je ne fais que toucher barre au Château. J'accours...

L'Ambassadrice. — Il était temps : nous partons dans cinq minutes.

La comtesse d'Eschenbach. — Ah !

Pressions de mains. Effusions interminables.

Yvonne. — Enfin, comtesse, nous voilà tous rassurés : ce voyage qui vous inquiétait si fort...

La comtesse d'Eschenbach, *soudain épanouie.* — Ce voyage ! Ah !... Ai-je été assez ridicule ? L'ai-je été ?... Monsieur de La Morvandière, vous qui vous cachez là-bas, vous êtes-vous assez moqué de moi, et comme vous aviez raison !

La Morvandière. — Mais, comtesse...

La comtesse d'Eschenbach. — Non, non, ne vous défendez pas : vous avez ri, et vous aviez raison... Que j'étais innocente alors ! Ah ! j'ai bien changé... (*A Yvonne.*) Duchesse, je suis désolée de vous perdre, mais comme je vous félicite, comme je vous envie de courir les grands chemins !

Yvonne, *stupéfaite.* — Vous m'enviez ?...

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! les voyages, les aventures, l'imprévu !... Il n'y a que le premier pas qui coûte... J'ai manqué ma vie : j'étais faite pour les explorations lointaines. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot... Je ne veux pas mourir sans avoir franchi l'Océan !

Musigny, *à part.* — C'est la crise.

Mme Charlet. — Elle est tout à fait en enfance.

La comtesse d'Eschenbach. — Et maintenant, je fuis. J'ai vu que vos voitures sont en bas. J'aurais des remords éternels si je vous faisais manquer le train.

Nouvelles effusions. Gros baisers. Petits sanglots convulsifs. Mme d'Eschenbach opère une sortie tragique. Les Huxley-Stone font ensuite leurs adieux. Mrs Huxley-Stone, de la porte, coule un dernier regard vers Francis.

Chailly-Descombes. — Partons, messieurs, nous accompagnons tous Son Excellence jusqu'à la gare...

Yvonne. — Est-ce que nous n'avons pas le temps d'aller à pied ?

Musigny. — Mais si... Comme le jour de votre arrivée, vous vous rappelez ? quand vous aviez la sensation de débarquer à Trouville... Et voilà... Notre courte amitié aura bien été une amitié de bains de mer... (*Descendant l'escalier avec Yvonne.*) Pendant deux mois, on a tellement vécu les uns sur les autres qu'il semble qu'on ne peut plus se passer les uns des autres... On tire son mouchoir, au coup de fouet de la diligence ou au coup de sifflet du train... Et puis, chacun chez soi, on n'y pense plus que pour avoir peur de se rencontrer...

Yvonne, *lui donnant la main.* — Oh ! mon cher Musigny, vous savez bien que cela n'est pas vrai, en ce qui nous concerne tous les deux.

La Morvandière, *la main tendue.* — Est-ce qu'il n'y en a pas aussi un peu pour moi ?

Yvonne. — Pauvre monsieur de la Morvandière, comme il va se sentir seul !... Car vous prenez, je crois, votre congé prochainement Musigny ? Et je ne compte pas Frécourt, qui est toujours plongé dans ses paperasses.

La Morvandière. — Heureusement, comme je ne suis ici d'aucune utilité, je puis faire une petite fugue pendant l'absence de Musigny. J'ai tout justement besoin d'aller à Londres pour affaires.

Musigny, *riant.* — Pour affaires ? Vous, mon petit ! Pour quelles affaires ?

La Morvandière, *modestement.* — Pour acheter des caleçons.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché . . . . . 0 fr. 95
Cartonné . . . . 1 fr. 50 }

Pour paraître en Juillet 1906:

LETTRES DE FEMMES

Par MARCEL PRÉVOST
Illustrations de MACCHIATI et SCOPPETTA

DANS LA MEME COLLECTION ONT PARU :

Cruelle Enigme, par PAUL BOURGET, de l'Académie Française. (Illustrations de A. CALBET).

Flirt, par PAUL HERVIEU, de l'Académie Française. Illustrations de F. BELLENGER.)

La Maison des Deux Barbeaux, par ANDRÉ THEURIET, de l'Académie Française. (Illustrations de HUARD.)

L'Abbé Jules, par OCTAVE MIRBEAU. (Illustrations de HERMANN-PAUL.)

Les Transatlantiques, par ABEL HERMANT. (Illustrations de HERMANN-PAUL.)

André Cornélis, par PAUL BOURGET, de l'Académie Française. (Illustrations de STARACE.)

La Glu, par JEAN RICHEPIN. (Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.)

Sire, par HENRI LAVEDAN, de l'Académie Française. (Illustrations de CONRAD.)

L'Inconnu, par PAUL HERVIEU, de l'Académie Française. (Illustrations de H. MORIN.)

Les Diaboliques, par BARBEY D'AUREVILLY. (Illustrations de MARODON.)

Céleste Prudhomat, par GUSTAVE GUICHES. (Illustrations de RENÉ LELONG.)

Souvenirs du Vicomte de Courpière, par ABEL HERMANT. (Illustrations de A. CALBET.)

Monsieur de Courpière marié, par ABEL HERMANT. (Illustrations de A. CALBET.)

L'Armature, par PAUL HERVIEU, de l'Académie Française. (Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.)

Les Deux Etreintes, par LÉON DAUDET. (Illustrations de DABAT.)

Mémoires d'un jeune homme rangé, par TRISTAN BERNARD. (Illustrations de HERMANN-PAUL.)

Renée Mauperin, par EDMOND et JULES DE GONCOURT. (Illustrations de HENRI MORIN.)

Le Cœur de Pierrette, par GYP. (Illustrations de MARCEL CAPY.)

L'Avril, par PAUL MARGUERITTE. (Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.)

Le Nouveau Jeu, par HENRI LAVEDAN, de l'Académie Française. (Illustrations de MANUEL ORAZI.)

L'Automne d'une Femme, par MARCEL PRÉVOST. (Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.)

L'Aventure, par PIERRE VEBER. (Il. de RENÉ LELONG.)

La Danseuse de Pompéi, par JEAN BERTHEROY. (Illustrations de MANUEL ORAZI.)

Cousine Laura, par MARCEL PRÉVOST. (Illustrations de CONRAD.)

L'Evangéliste, par ALPHONSE DAUDET. (Illustrations de MARODON.)

Florise Bonheur, par ADOLPHE BRISSON. (Illustrations de TOFANI.)

Chonchette, par MARCEL PRÉVOST. (Illustrations de RENÉ LELONG.)

Péché Mortel, par ANDRÉ THEURIET, de l'Académie Française. (Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.)

HORS SÉRIE : PRIX EXCEPTIONNEL { Broché. . . . 1 fr. 50
Cartonné . . . 2 fr. 25 }

VOLUME INÉDIT

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

par MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française. — Illustrations de GEORGES CONRAD

MODERN-COLLECTION HISTORIQUE & ANECDOTIQUE

Illustrée d'Estampes et de Tableaux des plus grands Artistes du temps

Prix: Broché. . . . . 1 fr. 50   Cartonné, fers spéciaux. . . . . 2 fr. 25

Vient de paraître :

Souvenirs de Léonard, coiffeur de la Reine Marie-Antoinette. (Préface de M. JULES CLARETIE, de l'Académie Française.)

Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, la Cour de Navarre et la Malmaison.

Mémoires du Duc de Lauzun.

Souvenirs d'un Officier de la Grande Armée.

La Famille Royale au Temple.

Mémoires sur Madame de Pompadour.

Mémoires de Fouché, ministre de la police de Napoléon Ier.

Pour paraître en Juillet :

SOUS LA TERREUR

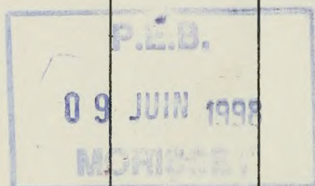
Journal d'une amie de PHILIPPE-ÉGALITÉ

Achevé d'imprimer pour M. Arthème FAYARD sur les presses de la Maison WELLHOFF & ROCHE



Il paraît un volume au commencement de chaque mois

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. Tél. 518-15.


P.E.B.
09 JUIN 1998


a39003


003413332b